



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

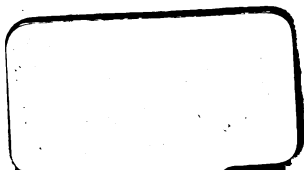


OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vol. Fr. III B. 3880

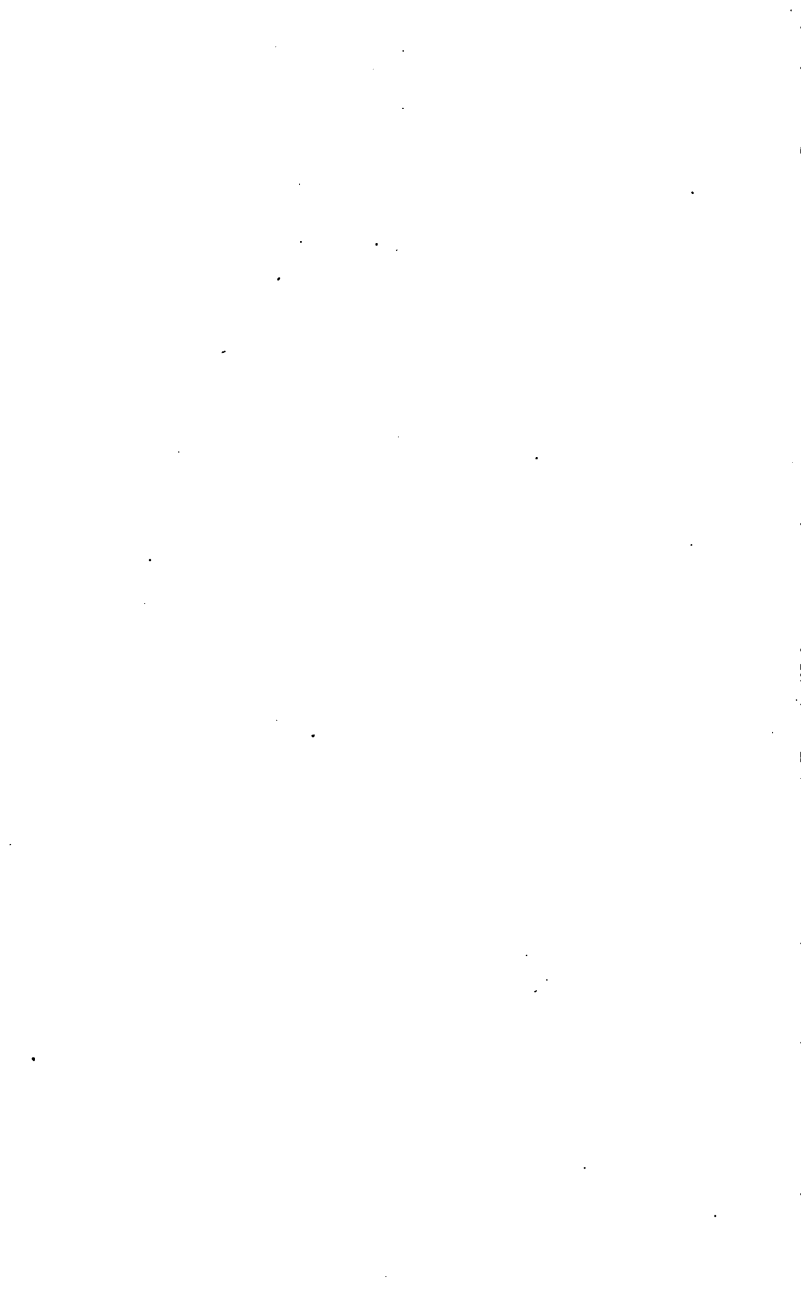


E O.

C.C.

roman se passant
aux Indes

180
P12



HISTOIRE
D'UN DIAMANT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 4.

HISTOIRE
D'UN
DIAMANT

PAR
LÉON GOZLAN



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

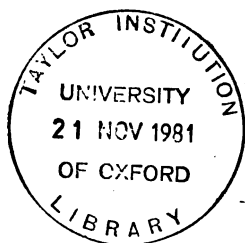
HISTOIRE

DIAZANT

LEON CAZANT



PARIS
MILLET ET FRES. LIBR.
10, rue de la Harpe
1870



HISTOIRE D'UN DIAMANT

PREMIÈRE PARTIE

Parmi les plus riches négociants de Calcutta, on distinguait, quelque temps avant la dernière insurrection des Indes, le millionnaire marchand de diamants William Ramsay, qui n'avait pas besoin de donner comme aigrette flamboyante à son nom le titre d'esquire ou même celui de lord, plus majestueux encore, pour jouir d'une prépondérance de grand seigneur dans la ville capitale de l'Asie anglaise. Quand on avait nommé William Ramsay, il n'y avait plus rien

à ajouter. Ce nom disait, avec accompagnement d'orgue, le plus beau palais à colonnes de Chowringi ¹, et Chowringi, on ne l'ignore pas, répond, comme quartier de Calcutta, à notre faubourg du Roule, et ses rues aux rues *Balbi*, *Nuova* et *Nuovissima* de Gênes. Comme il est convenu qu'il n'y a pas d'esclaves aux Indes britanniques, il ne serait pas exact de dire que William Ramsay comptait plus de trois cents esclaves autour de lui; disons tout simplement qu'il se faisait obéir par la parole, le geste et quelquefois même par le bâton, par trois cents domestiques hindous, chingulais, mahrattes ou bengalis. En quoi ces serviteurs différaient-ils des esclaves? Nous ne le dirons pas. Mais ces nuées de serviteurs au teint jaune, café brûlé, noir, pâle, sombre, cuivré, violet, allaient et venaient toute la journée par les marches de granit et de marbre du palais Ramsay, portant des lettres, montant des provisions, revenant en sueur du

¹ *Chowringee*, en anglais.

fleuve, soulevant des palanquins dorés, ramenant des chevaux ; on eût dit l'intérieur d'un souverain. Ce souverain n'était autre que le marchand William Ramsay, le marchand de diamants.

D'où lui venait donc cette fortune qui lui permettait de tenir sur un tel pied sa maison ? Elle lui venait d'un commerce dont le nom seul dit l'importance et la richesse : il était marchand de diamants, ce qui ne signifie pas précisément qu'il fût joailler à l'instar des gens voués, en Europe, à la vente des pierres précieuses. C'était plus que cela. Ramsay fournissait le monde entier de diamants ; il possédait les plus belles mines du Bedjapour, district enclavé dans la grande présidence de Bombay. Ces mines, on le sait, sont, depuis une longue suite de siècles, la source jusqu'ici inépuisable de ces cailloux fastueux, dernier terme, suprême expression du luxe parmi les nations civilisées. La mine dite du *Soleil*, surtout, lui donnait les plus remarquables diamants du globe, sans excepter

ceux du Brésil. Deux mille ouvriers fendaient pour lui les roches du Bedjapour (autrefois Visapour) et en détachaient à coups de pioche ces pierres d'une si belle eau, d'une si merveilleuse lumière, d'une si régulière coupe, qui vont fasciner les regards des femmes et ravir ceux des rois de la terre. De son comptoir de Calcutta elles étaient transportées à travers les mers ou au dos des caravanes sur tous les points du monde. Londres, Paris, Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg, Bagdad, Caboul, Constantinople, s'alimentaient de diamants chez William Ramsay, le marchand de Calcutta, le possesseur à peu près unique des mines du Bedjapour. A ce négoce formidable en bénéfices il avait acquis, en vingt ou trente années d'exploitation, des revenus dont personne ne connaissait au juste le chiffre; il eût été assurément le plus heureux homme né de la femme, si le bonheur marchait toujours dans les pas de la richesse. On verra plus loin qu'il n'en était pas tout à fait ainsi pour William Ramsay.

Cependant tout respirait le bonheur et la joie le jour où commence cette histoire; et voici la cause de cette allégresse répandue comme un parfum universel dans le palais du commerçant en pierreries : il mariait l'une de ses cinq filles, l'aînée, la blanche et superbe Abigaïl; il la mariait au capitaine Hercule Forster, du 71^e régiment d'infanterie indigène alors en garnison à Calcutta, en attendant de marier les quatre autres enfants que sa femme lui avait donnés avant de quitter ce monde, où toutes les guinées et toutes les banknotes et tous les plus beaux diamants avaient été impuissants à la retenir une heure de plus. Oui, il avait cinq filles : Abigaïl, Clara, Diana, Lucy et Nanny, les unes aussi parfaitement belles que les autres, quoique d'un type de physionomie différent. « Ce sont mes cinq plus beaux diamants, » aimait souvent à répéter William Ramsay, orgueilleux d'emprunter sa plus forte comparaison à son commerce de prédilection. Dur et sec en toutes choses comme ses pierres précieuses, il s'amollissait comme de la

HISTOIRE D'UN DIAMANT.

cire en parlant de ses cinq filles; il devenait alors humain et presque bon. Tout possesseur de mines d'or ou de diamants est un peu de la famille de Shylock. Ainsi, bien qu'intéressé en proportion de ce qu'il avait amassé, il n'avait pas exigé du capitaine Hercule Forster une position de fortune égale à celle qu'il faisait à sa fille en la lui donnant en mariage. Il est vrai de dire qu'il cédait à une autre raison d'égoïsme en consentant à un mariage si peu doré.

La raison secrète qu'il ne disait à personne en voulant cette union, qu'il disait à peine à lui-même, avait sa cause dans un sentiment assez répandu en Angleterre et surtout aux Indes anglaises, parmi les grands aventuriers de la fortune acquise par des voies couvertes; et celle de William Ramsay était un peu de ce caractère, comme il sera dit dans cette histoire.

Ce sentiment appelle une courte analyse qui vienne l'expliquer et le rendre clair à tous les esprits. Les téméraires de la richesse ont beaucoup d'envieux, beaucoup d'ennemis. Jeunes,

ils méprisent, ils provoquent même ces ennemis par des défis insolents; mais quand l'âge est arrivé, quand leur position est assise, ils s'inquiètent alors de ces ennemis d'abord si dédaignés : ne pouvant les éloigner, ils cherchent du moins à les tenir en respect par quelque moyen. Le plus sûr de ces moyens, et en même temps le plus simple, est pour eux de raffermir leur position par un supplément de famille, de l'étayer par des gendres, par des gendres qui en imposent de quelque manière, soit par leur titre, soit par leur épée, soit par leur naissance, soit par leur profession. Ce sont des boucliers. Aussi, tel qui n'y regarde pas de si près pour attaquer la réputation d'un homme isolé dont la prospérité trop longue le blesse, s'arrête et réfléchit devant l'obstacle d'un gendre reconnu moins endurant. Un gendre, pour beaucoup de ces hommes exposés, est un vengeur qu'ils s'achètent.

William Ramsay s'achetait Hercule Forster, et il se l'achetait à un prix d'autant plus élevé, que le beau capitaine avait embarrassé sa jeu-

nesse et peut-être sa vie d'une intrigue amoureuse qui n'avait pas été, il paraît, facile à dénouer au moment où il avait cherché à contracter mariage. On parlait d'une jeune et belle Irlandaise enlevée par lui à Londres, emmenée avec lui aux Indes, et tenue cachée pendant trois ans sous un costume d'homme. Il l'avait fait passer pour son secrétaire, et, sauf quelques amis intimes dans la confidence, personne n'avait jamais soupçonné l'aventure, aventure tout à fait romanesque, tout à fait à la Lovelace, mais périlleuse comme toutes ces sortes d'aventures, car la discipline et les mœurs anglaises, même aux Indes, ne les tolèrent pas. Si elle eût été connue, il eût été renvoyé du régiment et sa maîtresse chassée de Calcutta. Forster sans doute avait promis le mariage à Lora Wilmot, mais, ruiné par les dépenses bien connues auxquelles se livrent aux Indes, avec une espèce de frénésie, les fils de famille d'Angleterre, il se vit forcé à la fin de rechercher l'alliance de quelque riche héritière. La nécessité l'étrangla : il abandonna donc la belle Irlandaise

et, malgré ses reproches, ses pleurs, ses cris et ses menaces, il épousa la blonde Abigaïl, la fille du fameux lapidaire.

William Ramsay s'achetait donc, répétons-nous, Hercule Forster en attendant de s'acheter M. Jérémie Norval, autre bouclier, mais d'un autre genre d'acier que le capitaine, pour le donner également comme mari à sa seconde fille, Clara la calme, la réfléchie, la pieuse Clara. Ne parlons pour le moment que de l'heureux Hercule Forster, le mari d'Abigaïl Ramsay. On reconnaissait en lui à première vue l'officier anglais des armées de Sa Majesté Britannique au service de la Compagnie. Fier comme un paon après la pluie, brave comme un lion, galant et léger comme un bœuf, le capitaine Forster avait plu à la fille aînée du riche marchand par son emphatique tenue à la parade, par sa roideur à la danse et ses romances sentimentales chantées au piano, d'une voix comparable à celle du canon. Du reste, parfaitement brutal avec les soldats de la compagnie qu'il avait achetée avec le droit de faire passer

par les verges chacun de ces soldats, pour la moindre infraction à la discipline, et Dieu sait si la discipline anglaise prête aux infractions. C'était en lui un mélange de la lyre et de la cravache à ravir d'aise les amateurs de contrastes, un véritable sylphe en bottes à l'écuyère. Aussi Abigaïl n'aurait-elle pas su dire au juste ce qui l'avait le plus charmée dans le bel Hercule Forster, ou de ses gros yeux bleu indigo ou de son habit rouge violent, collé aux épaules et à la taille, de sa moustache également rouge, ou des romances langoureuses qu'il composait lui-même et dont il sera donné bientôt un échantillon.

Au surplus, il existait plus d'un point de ressemblance entre elle et lui : ressemblance de taille et de visage; elle grande et fortement blonde comme lui; ressemblance de caractère et d'humeur; elle hautaine, impérieuse, cassante, comme il était, lui, hautain, cassant et impérieux. C'était donc un mariage assorti sous tous les rapports de forme et de couleur; il ne s'agissait plus que de le fêter avec la pompe orientale et occidentale à la fois des nababs

anglais; et l'on croira sans peine que William Ramsay n'avait pas fait les choses à demi le jour des noces de sa fille aînée, la belle Abigail. Elle ruisselait de diamants des pieds à la tête; elle en avait aux bras, aux poignets, au front, partout enfin : c'était un Gange de diamants. Qui sait si elle n'avait pas quelque girandole en brillants à ses jarretières? Ses autres sœurs, pour n'être pas aussi accablées et surchargées, n'étaient pas moins éblouissantes de pierreries ce jour-là : excepté pourtant la plus jeune des cinq, la délicieuse petite Nanny : elle n'avait à sa jolie tête que des fleurs naturelles, et qu'une fraîche tulipe orange lisérée de noir à son corsage. Nanny, il est vrai, était encore bien jeune pour porter des diamants; mais ce n'était pas seulement parce qu'elle avait à peine quinze ans qu'elle avait préféré les remplacer par des fleurs, c'est parce que ces fleurs lui avaient été données le matin par son ami Nadir-Zeb, un jeune Indien Sikh, depuis quelque temps au service de la maison. Une grande sympathie régnait entre ces deux

êtres, l'un bercé au sommet moelleux de la splendeur, l'autre frémissant et rampant dans les derniers rangs de la domesticité anglaise aux Indes.

Cet esclave, — car le serviteur Sikh était au fond un esclave puisqu'il appartenait à cette race guerrière de Sikhs si souvent en révolte contre le joug anglais, puis écrasée, il y a dix ans, de manière à laisser croire qu'elle ne remuerait plus jamais, — amené dans la présidence de Calcutta par Hercule Forster, l'un des vainqueurs des Sikhs, Zeb avait été cédé comme domestique à M. Ramsay, pour qu'il en fit ce qu'il lui plairait. Son futur gendre le lui avait pour ainsi dire donné, renonçant lui-même à employer comme soldat cet enfant d'une race trop indépendante pour se plier à l'obéissance automatique du militaire anglais. Tyrannie pour tyrannie, Zeb avait mieux aimé celle qui ne l'exposait pas, dans un jour de vengeance, à couler la lame de son sabre dans la poitrine du capitaine Forster, qu'il haïssait non pas seulement comme le vaincu hait de droit le vainqueur, mais comme l'esclave exècre

dans l'ombre l'homme qui s'est fait son maître. Et ici le maître était d'autant plus cruel et méritait d'autant plus d'être abhorré, que, sachant que Zeb était d'origine illustre parmi les Sikhs, il prenait plaisir à torturer le malheureux captif qu'il avait chassé de sa patrie en flammes et de son foyer désert. Chaque fois qu'il traversait les cours intérieures du palais de William Ramsay et qu'il voyait Zeb occupé à quelque basse fonction, comme celle d'étriller les chevaux ou de ramener du fleuve les chiens du riche marchand de Chowringi, il saluait dérisoirement jusqu'à terre le pauvre Zeb, qui broyait sa colère en silence et regardait le ciel en dessous. Prenant exemple sur Forster, les filles de Ramsay ne montraient guère plus de générosité pour Zeb : elles le tourmentaient à leur manière en l'accablant de commissions et de fatigues. Si servir une femme anglaise est un métier de damné, a dit Pope dans l'un de ses plus gracieux poèmes, qu'est-ce donc, est-il possible seulement de l'imaginer, que de servir à la fois quatre femmes anglaises, quatre jeunes filles

coquettes, exigeantes, despotes, capricieuses, occupées uniquement à faire courir leur esclave de chez leurs modistes chez leurs couturières, de chez leurs connaissances chez leurs amies, de la ville noire à la ville blanche, d'un quartier à l'autre, par un soleil d'enfer, sur un pavé embrasé dès la pointe du jour comme une mer de bitume fondu ? Si l'on ne parle ici que de quatre des filles du marchand de diamants, c'est qu'on ne met pas la dernière, la cinquième, la gentille Nanny, au nombre des persécutrices acharnées de Zeb. Le jeune Sikh était au contraire le protégé de Nanny, qu'il était bien heureux de son côté de suivre à pied en courant quand elle sortait de grand matin pour faire, sur un petit cheval de Java, sa promenade dans la campagne, de l'accompagner quand elle glissait dans une légère embarcation sur le fleuve, ou bien de la précéder quand elle allait en palanquin par la ville.

Mais Zeb n'éprouvait aucune fatigue ; loin de là : il fallait voir avec quel soin de mère il abritait la jeune Nanny des rayons du soleil, du vent,

et de milliers d'insectes, avec une ombrelle ou son large éventail de latanier ! Ces soins étaient quelque chose de plus que de l'amitié, c'était une affection qui n'est guère comprise que dans les contrées où se rencontrent côte à côte l'esclavage et la tyrannie, deux choses extrêmes dont les produits sont nécessairement extrêmes comme ces deux choses. Là, quand on se donne, on se donne bien ; on se donne tout entier, corps et âme, tête et cœur ; une bonté particulière, exquise, forme la base de cet attachement sans fantaisie, sans satiété, sans limite, immense ! Le mot qui pourrait l'exprimer est encore à créer. Le sentiment seul existe.

M. Ramsay tolérait cette tendresse chez sa fille Nanny, parce qu'il aimait passionnément sa dernière enfant, et qu'il eût craint de la contrarier en s'opposant à la plus légère de ses volontés, au plus fou de ses caprices. Cet homme sec et dur, dont la voix commandait à des armées d'employés, et dont un signe les dispersait sur la vaste étendue des Indes, ou les réunissait à volonté

autour de lui, dont les regards fins et pénétrants comme les rayons de ces froids diamants du Bedjapour, leur disaient ses intentions ou ses mécontentements, pliait timide et doux devant la petite voix frêle de sa Nanny. De là sa condescendance à lui laisser faire pour Zeb tout ce qu'elle imaginait de tendre, de bon, de doux, et d'opposé par conséquent à la manière de se conduire de ses quatre autres sœurs.

Mais l'on entend le bruit des voitures qui ramènent le cortège et les nouveaux mariés.

Les portes d'ébène des grands appartements s'ouvrent, et l'on voit s'avancer d'abord le groupe nuptial, et ensuite la foule brillante et choisie qui ne les a pas quittés depuis le matin. La mariée est au bras de son père, et le marié les suit, donnant le bras à miss Clara, la seconde fille du marchand de diamants, l'austère promise de Jérémie Norval.

Comme au départ pour le temple, la réception a lieu dans la pièce d'apparat du palais Ramsay, espèce de salle du trône, salon d'honneur où un

goût exquis a joint aux merveilles de l'Occident les merveilles de l'Orient : les meubles d'écaille et d'ivoire ciselés, travaillés à jour, les tentures brodées avec la patience chinoise et la dextérité indienne. On se croirait chez un calife. Mais n'est-ce pas un vrai calife qu'un négociant de Calcutta ? Les nombreux invités vont procéder bientôt au repas des noces. Ces invités se composent des principaux officiers de la garnison affectée au siège de la présidence du Bengale, compagnons d'armes d'Hercule Forster ; de beaucoup de personnages graves, en long habit noir, en cravate blanche, à la mine à la fois calme et rose, béate et discrète. Ce sont des ministres anglicans attirés par leur pieux collègue, Jérémie Norval, ministre comme eux, chez M. William Ramsay, dont il doit épouser la seconde fille, la réservée Clara ; ce sont ensuite les confrères de Ramsay, ces rivaux en millions, en influence commerciale, et qu'il eût fallu nommer les premiers : tous hauts potentats de la fortune. Puis on voit encore les femmes et les superbes filles de ces lords souve-

rains de l'industrie et de la banque ; les unes et les autres parées comme à Londres à un lever de la reine : celles-ci et celles-là couvertes de pierrieres. Elles soulèvent en marchant des flots de plumes blanches, des nuages de dentelles et de rubans. Autour de ce monde constellé circulent empressés, mais sans confusion, des serviteurs parsis, birmans, chinois, malais, mahométans, bizarres et solennels, aux jambes nues, serrées par des anneaux d'argent à la cheville, revêtus de leurs habits de fête, robes, tuniques, et fourreaux de soie bleue, jaune, frétilante, moirée, glissante à l'œil comme l'écaille d'un poisson, et chaussés de leurs sandales vertes, damasquinées d'oiseaux fantastiques et de fleurs idéales ; élevant dans leurs bras sombres des brûle-parfums de porcelaine, et allant les déposer aux coins des appartements, tandis que d'autres apportent encore et toujours des brassées de fleurs, et vont les suspendre en guirlandes au balcon des vastes croisées du palais. D'autres courent au fond de la perspective, tenant dans leurs mains des plats

d'argent et d'or massif, chargés de pièces de gibier et de quartiers monstrueux de bœuf et de mouton rôtis, holocaustes à nourrir des populations affamées; d'autres arrivent par le fleuve avec des seaux d'argent pleins de glace où plongent des bouteilles qui représentent les familles souveraines des vins célèbres régnant en Europe.

Après l'entrée de tout ce monde, visiblement heureux de respirer un peu à l'aise, des groupes se formèrent et s'entretenrent à voix basse de l'incident qui s'était produit sur le seuil même du temple, quand Hercule Forster, soutenant à son bras la fille de Ramsay, allait pénétrer dans l'enceinte toute grande ouverte pour les recevoir. Un jeune homme, disait-on, d'une figure pâle et hardie, que quelques-uns prétendaient être le secrétaire de Forster, s'était avancé vers lui et lui avait dit quelques paroles que celui-ci avait durement refusé d'écouter. Mais comme ce jeune homme, ajoutait-on, avait insisté pour obtenir sans doute une réponse, le capitaine l'avait repoussé avec violence, et l'importun était

allé rouler au bas des marches, s'ensanglantant le visage et les mains dans cette chute brutale. On ne s'expliquait pas cet événement, murmuraient les groupes. Les amis du capitaine, eux qui auraient pu fournir quelque éclaircissement, gardaient un silence calculé, et cherchaient à lire sur les traits de la mariée les traces de l'émotion qu'elle avait dû ressentir. Mais le froid visage d'Abigaïl restait impénétrable et ne semblait nullement altéré, soit qu'elle n'eût pas eu le temps de saisir le motif de cette scène dont la durée avait été, en effet, fort courte, soit qu'elle se mit au-dessus de ce qu'elle avait pu lui révéler d'inattendu.

L'indifférence vraie ou affectée des nouveaux époux ralentit le feu des commentaires, et personne dès lors ne juge convenable d'entourer cet épisode de la cérémonie de plus de curiosité que les époux eux-mêmes.

D'ailleurs, un valet annonça, en soulevant les portières de cachemire blanc qui séparaient les salons de la salle à manger, que le dîner était

servi : on passa dans la salle à manger et l'on prit place, avec le cérémonial traditionnel, autour de la table. Sur cette table éblouissante d'une grande magnificence de cristaux et d'argenterie, s'abaissent en voûtes vertes et fraîches des arceaux formés de branches de palmier transportés de grandes distances. Du haut de ces courbes de verdure qui absorbent la chaleur du jour et renvoient en échange de l'ombre et une fraîcheur de forêt, pendent deux immenses éventails agités symétriquement d'un bout de la salle à l'autre par des groupes de domestiques, à l'aide de cordons de soie. Dans d'autres salles ces gigantesques écrans sont mis en mouvement par des bras invisibles.

Aux deux extrémités de cette nef de verdure, de cette longue allée de palmiers, on aperçoit le Gange aux eaux jaunes comme celles du Tibre, et les vaisseaux qui le descendent ou le remontent à la voile ou à la vapeur. Parmi ces vaisseaux on distingue ceux de William Ramsay, réunis ce jour-là en vue de son palais et pavoi-

sés, en l'honneur du mariage de sa fille aînée, de tous leurs drapeaux et de leurs flammes d'azur et de pourpre. Ces vaisseaux, on peut le dire, sont aussi de la famille, car Ramsay a voulu donner à quelques-uns d'entre eux les noms de ses filles. Celui-ci, de quinze cents tonneaux au moins, c'est l'*Abigail* ; il retournera à Liverpool dans quelques semaines ; cette fine goëlette à vapeur, gazelle des mers, s'appelle la *Nanny Ramsay*, du joli nom de la fille cadette de l'opulent lapidaire de Calcutta. Elle est prête à exécuter les ordres de son maître, à parcourir le fleuve en tous sens sur un signe de son mouchoir par le balcon, espèce de courrier toujours à cheval sur la mer.

La place d'honneur, il va sans dire, était occupée par William Ramsay, l'auteur de ce bonheur de famille, auquel étaient conviés les principaux membres de la grande colonie anglaise établie au Bengale. Il n'eût pas été facile de dire l'âge, ce qui importe peu du reste à l'histoire qu'on raconte, de cet opulent négociant en pier-

reues ; son œil le disait jeune, œil d'oiseau de mer, clair, aigu, profond dans sa rapidité , mais son corps avait cruellement subi les désastreux effets du climat de l'Inde, qui n'attend pas, comme celui de l'Égypte, que vous soyez mort pour vous momifier. Il vous dessèche vivant, vous calcine de bonne heure, en commençant ses ravages par le foie, le foyer où il allume d'abord la chaleur noire et mortelle qui doit vous dévorer peu à peu, lentement, mais irrémisiblement. Il n'y avait pas à se demander si M. Ramsay était atteint de cette maladie vengeresse, tenue de tout temps en réserve par l'Inde contre ses envahisseurs. Son visage essoufflé décelait les souffrances d'une respiration difficile, gênée par le poids de plus en plus lourd des hypocondres ; sa poitrine rentrée formait un triste contraste avec son ventre, demeuré gros d'un embonpoint malsain, témoignage d'une existence de bonne chère qui ne recommencerait probablement plus. Ses mains tremblotaient au bout de ses bras démesurément allongés par la maigreur, et une inquiétude

chronique, presque incessante, agitait ses jambes, qui ressemblaient plus par leur forme à celles d'un singe épileptique qu'à celles d'un homme, à cause même de cette grande maigreur. Et que de plaques vertes et orangées étendues aux tempes et aux joues, signes trop réels de l'impitoyable hépatite, laissait encore voir le millionnaire Ramsay, malgré les prodiges d'une toilette héroïque.

On servit de superbes pièces de volailles enveloppées d'un parfum délicieux d'aromates. Les invités commencèrent à jouer sans retard de la fourchette avec l'appétit qui suit toujours une longue station au temple. On dirait que les besoins de l'âme satisfaits, ceux du corps se réveillent plus terribles. Tous les convives semblaient se défier de voracité; un seul se livrait à une manière toute personnelle de se rassasier, sans rapport avec celle de ses voisins : c'était William Ramsay. Hermétiquement fermé depuis des années au passage des substances alimentaires, son estomac, sans chaleur et sans ressort, ne lui per-

mettait plus que de respirer la saveur des mets ; ne pouvant plus digérer, il ne mangeait plus. Un domestique , spécialement destiné à cet office, lui plaça près de la bouche un quartier de volaille; il se mit à le sentir de toutes les puissances attractives de son odorat, sans aller au delà de cette réfection illusoire. Ramsay respira son aile de poulet jusqu'à l'épuisement du fumet exhalé par cette partie délicate de l'animal. Il ne devait pas prendre une part plus effective à ce prodigieux repas. Ses lèvres n'y goûtèrent pas autrement une seule fois. En sorte que ce Crésus de l'Inde, ce Plutus du Bengale, ce possesseur de richesses assez grandes pour nourrir toute l'année une province, était réduit, par le délabrement de son estomac, à ne prendre qu'un semblant de nourriture. Cependant, comme il n'aurait pas vécu sans absorber quelque aliment plus substantiel que la vapeur des mets, il se soutenait avec du lait. Le lait étant donc le seul aliment un peu nutritif que ses organes épuisés lui permettent de recevoir et de supporter, on fit avancer

sur le parquet en beau marbre d'Agra, une charmante petite vache de Lahore, aux cornes et aux sabots dorés, et un domestique se mit aussitôt à la traire. Recueilli dans une coupe d'onyx, le lait encore fumant fut offert au marchand de diamants, qui le but d'une main chevrotante, et dont ce fut là tout le dîner le jour des noces de sa fille aînée !

Quand la tempête des appétits se fut insensiblement apaisée, un convive étranger, un jeune Danois attaché à la colonie de Sérampour qui avait depuis peu cessé d'appartenir à la couronne de Danemark, prit la parole pour féliciter M. Jérémie Norval du beau sermon prononcé par lui à la cérémonie du mariage. M. Rosenberg, c'était le nom du médecin de Sérampour, s'étendit élogieusement sur l'éloquence de l'orateur protestant ; il indiqua avec un très-fin discernement les meilleurs passages de cette improvisation ; seulement, et sans avoir l'air d'y toucher, il se permit d'élever une critique, et cette critique même pouvait passer pour une

simple remarque au ton aimable dont il la fit. Le jeune médecin danois demanda à M. Jérémie Norval comment il s'était permis d'attaquer de front le matérialisme du commerce auquel il avait opposé avec beaucoup de force la supériorité des sentiments moraux, lui intéressé pour de fortes sommes, nul ne l'ignorait, dans plusieurs importantes opérations industrielles.

« Rien n'est plus simple, répondit M. Norval, un peu surpris de cette manière d'être loué, et avec un accent tout rose cependant de componction ; quand je suis en chaire, monsieur, je parle selon les inspirations de l'Evangile, et quand je suis dans mon comptoir, j'agis comme un négociant. »

Il envoya ensuite un regard à miss Clara Ramsay pour avoir son approbation, qu'il obtint comme encouragement.

« En sorte, reprit M. Rosenborg, le docteur danois, que vous vous blâmez de vous livrer à la cupidité du commerce qui endurecit le cœur et perd les âmes, en même temps que vous

vous enrichissez dans une égale proportion.

— Je ne dis pas cela, répliqua M. Norval, et je n'ai pas de raison pour le dire, car mon intérêt dans les expéditions d'opium en Chine n'est pas un commerce dont j'aie à rougir ; au contraire !

— Au contraire ! dirent unanimement les invités qui se trouvaient à portée de prendre part à la conversation du ministre anglican et du docteur danois, et la plupart enrichis, comme M. Jérémie Norval, dans la vente de l'opium. Au contraire !

— Mais je n'entends pas parler de l'opium, dit en se récriant et toujours d'un ton d'extrême affabilité M. Rosenborg ; mais non ! je ne faisais, je vous l'assure, d'allusion à aucune espèce particulière de commerce en vous adressant la prière d'une explication qu'il vous a plu de me donner, et dont je vous remercie. »

M. Rosenborg n'était pas aussi innocent qu'il prétendait l'être en ouvrant le feu de cette conversation.

« Il m'est agréable de vous éclairer davantage, si cela est en mon pouvoir, reprit Jérémie Norval d'un ton poli, mais sec et gourmé comme toute sa pieuse personne. D'abord je n'admets pas, monsieur, que tout commerce endurecisse le cœur et perde les âmes ; je n'ai pas été si loin. Il y a commerce et commerce.

— Il y a commerce et commerce , reprirent la bouche pleine et en chœur les convives, tout en partageant leur attention entre une discussion qui les froissait plus qu'ils n'osaient le marquer, et les mets savoureux que ne cessaient de leur présenter, presque à genoux, les serviteurs hindous en turban blanc répandus autour d'eux.

— Ensuite, continua Jérémie Norval, si j'expédie de l'opium en Chine, c'est avec la pensée qu'il servira à composer des remèdes destinés au soulagement des Chinois malades, et une pareille intention relève singulièrement, si je ne me trompe, le côté vénal du commerce. Voilà, monsieur, mon explication, termina Jérémie Norval en lançant de nouveau un regard dévot,

amoureux et horizontal, à miss Clara Ramsay, qui le lui rendit coup pour coup.

— Je la trouve très-concluante votre explication, dit M. Rosenborg, qui ne voulait pas que le propos fût déjà épuisé, et je ne vois pas pourquoi en effet, continua-t-il avec une ingénuité terrible, du moment où vous expédiez en Chine l'opium uniquement comme remède, vous seriez le moins du monde complice de l'usage auquel l'emploient des intermédiaires moins bien intentionnés que vous. Il ne me reste qu'à vous remercier une seconde fois de l'éclaircissement que vous avez consenti à me donner, digne monsieur Jérémie, et à vous prier de m'excuser si je prends encore la dernière liberté de m'étonner de la grande quantité d'opium qu'introduisent les médecins chinois dans leurs préparations médicales.

— Ah ! ceci n'est pas mon affaire, répliqua M. Jérémie Norval, peu porté à prolonger un entretien dont il n'avait pas un seul instant ignoré la malice, ce n'est pas mon affaire !

— Ce n'est pas notre affaire, redirent encore à l'unisson les riches invités de M. Ramsay, presque tous engagés, nous l'avons dit, dans l'épouvantable commerce de l'opium en Chine.

— Ah ! c'est juste, ce n'est pas votre affaire, reprit M. Rosenborg ; et je ne vous ai dit ceci, poursuivit-il en versant du bordeaux à M. Jérémie Norval afin de l'obliger à se tourner de son côté, que parce qu'en ma qualité de médecin, voyez-vous, je sais dans quelle proportion, infiniment moins grande que vous l'avez pieusement imaginé, l'opium se consomme en médecine, et, par conséquent, combien il est impossible, tout à fait impossible, qu'on l'emploie avec une telle prodigalité dans la pharmacutique chinoise. Il est probable, cher monsieur Jérémie, que les Chinois le font servir à d'autres usages.

— Peut-être ! répondit d'un ton horriblement pincé M. Norval, le jeune et béat ministre anglican.

— Peut-être ! fut-il murmuré autour de lui,

d'un ton d'assez mauvaise humeur, par une douzaine de négociants en opium, agacés à la fin par l'imperturbable ironie de M. Rosenberg.

— Peut-être ! continua impitoyablement celui ci, le fument-ils.

— Oui... on le dit, grommela le jeune ministre, dont la colère mal contenue rougissait le nez et les oreilles, parties de tout temps très-déliques et très-portées à la pudeur chez les dévots.

— Alors, poursuivit de nouveau le jeune médecin danois, c'est tout bonnement du poison que vous vendez, mais que vous vendez comme tel, sans le savoir et sans le vouloir, aux Chinois. »

Fatigué à l'excès de cette lutte, Norval s'écria : « Mais, monsieur ! tout est poison, détourné de son origine. Un philosophe invente la poudre, et des scélérats s'en servent pour tuer : est-ce la faute du philosophe ? Non.

— Non ! aussi, cher monsieur Jérémie, du mo-

ment où vous ne saviez pas, je le répète, que les Chinois employaient l'opium à s'abrutir l'intelligence au lieu d'en composer des potions cordiales, comme vous le supposiez, il n'y a pas de quoi s'étonner que vous, ministre protestant, homme de pureté et d'honneur, ayez fait jusqu'ici pour vous enrichir, sans reproche, le commerce de l'opium en Chine. »

Jérémie Norval avala très-difficilement ces dernières paroles du docteur danois, et encore fallut-il qu'il s'aidât d'un verre de château-margaux pour en corriger tant soit peu l'amertume. On ne sait pas si l'implacable docteur ne les eût pas reprises pour les lancer de nouveau plus directement au front de Jérémie, dont la haine théologique ne fût certes pas restée toutefois sans représailles, si l'un des amis du capitaine Hercule Forster n'eût, par bonheur, arrêté le conflit, en se levant et en disant : « Messieurs et miladies, je propose de boire à la santé et à la prospérité des jeunes époux. » Forster se leva après ce toast porté avec tout le méthodique en-

thousiasme des Anglais, et il dit au milieu du silence général :

ROMANCE DE CŒUR A LA JEUNE MARIÉE,
par son heureux époux
Hercule Forster,
capitaine au régiment colonial des Indes,
Présidence de Calcutta,
pour être chantée avec accompagnement de piano
après le dîner des noces,
célébrées dans le palais
de
son beau père
William Ramsay.

Quel titre ! — Econtons la romance.

1^{er} COUPLET.

Que j'éprouve de charmes !
J'épouse un beau lis blanc.
Soldats, présentez armes !
Tambours, battez un banc ! —

2^e COUPLET.

Ma joie est infinie !
En avant le bonheur !
Que ma buffleterie
N'étouffe pas mon cœur.

3^e COUPLET.

Moi, simple capitaine
Dans le colonial,
Dans les rangs de *l'hymène*
Je passe général.

Tout le monde trouva cette poésie délicieuse et d'un bouquet essentiellement militaire. Le marchand de diamants lui-même en parut enchanté; M. Jérémie Norval seul se permit, dans son for intérieur, de penser que les vers de son futur beau-frère, louables au point de vue réglementaire, n'étaient pas absolument irréprochables comme quantité. Quoi qu'il en soit, l'intermède lyrique marqua le point de départ d'une plus large expansion parmi les hôtes de William Ramsay. La poésie fait boire. On but avec un redoublement d'ardeur de tous les crus du midi de la France et de l'Espagne, et lorsque l'ivresse commença à embrumer l'horizon des intelligences, le capitaine Forster eut une idée, une idée qu'il tint à faire passer tout de suite de l'état de vapeur à l'état réel. A ce moment on délaissait pour quelques instants tous ces vins brûlants, dorés par le soleil, pour attaquer des vins encore plus subtils, comme dans un vaisseau bien lesté on débute par placer d'abord dans la cale les marchandises lourdes au-des-

sus desquelles on pose ensuite les colis plus légers.

Les bras jaunes et sans muscles des domestiques hindous versèrent, dans de profondes coupes de cristal, le champagne métamorphosé en neige à l'aide d'un abaissement artificiel de température savamment calculé par le maître d'hôtel. C'était agréable au possible pour les yeux, de voir ce vin si fort estimé aux Indes, changé en flocons diaphanes, en grappes cotonneuses, descendre en silence de vastes amphores et rafraîchir les regards, en attendant de glacer les dents et de faire frissonner le cœur, sensation délicieuse, divine, dans les climats torrides du Bengale. C'est à ce moment que le capitaine Forster, dont les yeux avaient été singulièrement rapetissés par l'embrasement des vins dans son cerveau, donna l'ordre à un domestique d'amener Nadir-Zeb, qu'il était étonné, ajouta-t-il, de n'avoir pas vu faire son service autour de la table comme les autres serviteurs de la maison. On lui dit que Zeb en avait été dispensé

par miss Nanny, et on courut aussitôt le chercher.

On va connaître l'idée d'Hercule Forster. Nadir-Zeb ne tarda pas à paraître.

Zeb, l'ami de Nanny Ramsay, était un jeune homme de vingt ans au plus, lesté et élancé comme une gazelle, dont il avait le regard doux et noir, mais d'un noir sous la langueur duquel on apercevait, en examinant bien, une énergie que la captivité avait voilée mais non éteinte. Il y avait la tendresse de la femme et la rêverie formidable du tigre dans ce regard. Le teint de Zeb, d'une coloration singulière, était difficile à définir d'un mot; l'Hindoustan, cette palette vivante, abonde en ces sortes de coloris indescriptibles qui vont du noir au rouge, en côtoyant de près les nombreuses variétés du bronze et du doré. Celui de Zeb, chamois tendre, presque blanc quand le jeune Sikh était dans une situation d'esprit calme, devenait, dans la passion, jaune comme le safran, et alors ses yeux passaient du noir mélancolique au noir de granit jaspé de blanc des bêtes fauves. Ce n'était plus

la même personne qu'on avait devant soi. On n'avait guère eu lieu de vérifier que deux fois, depuis qu'il était chez William Ramsay, ces brusques changements qui survenaient dans la belle et sauvage physionomie de Zeb. La première fois, un jour que le capitaine Hercule Forster lui avait versé, histoire de plaisanter, une jatte brûlante de lait sur la tête, en lui disant : « Voilà, Zeb, pour te blanchir. » La seconde fois, un jour que les filles du marchand de diamants, également pour rire et se distraire un instant, lui ordonnèrent d'aller chercher une petite chienne qu'une d'elles avait lancée au courant du Gange, entre deux crocodiles qui nageaient sous les croisées du palais. Zeb recommanda son âme à Dieu, se jeta dans le Gange, passa au milieu des deux crocodiles, qui couraient déjà, gueule béante, vers la petite chienne pour la dévorer, la prit, la ramena, poursuivi lui-même par les deux monstres ; mais en la rendant à ces demoiselles, il avait ce fard jaune ardent, ce reflet de cuivre dont il vient d'être question. Nadir avait aussi

cette maigreur déliée, sans muscles, sans nerfs, et presque sans os des Hindous, caractère primitif, inaltérable, de ce peuple antique, souche de plusieurs peuples, peut-être de tous les peuples. Ses dents brillaient d'une blancheur d'autant plus extraordinaire qu'elles se détachaient sur le fond jeune et frais de ses lèvres, minces comme la finesse et voluptueusement avancées comme celles des plus doux animaux de la création, l'antilope et la chèvre blanche du Thibet. Son corps avait encore toute la délicatesse féminine et furtive qui accompagne quelquefois jusqu'à la fin de leur vie ces races de l'Hindoustan qui, si elles n'ont ni les grâces ni la solidité des races caucasiennes, ont possédé du moins et possèdent encore en revanche le germe de tout ce qui a été beau sur la terre. Notez-le bien, l'Inde a été la pépinière mystérieuse de l'humanité. Dans les pépinières, les chênes, les pins, les palmiers, et enfin tous les arbres destinés à être les plus grands, les plus forts, ne sont que de frêles arbustes, des tiges fragiles, que des

élancements vivaces, dont le développement se fera ailleurs par la transplantation; l'univers tout entier est une transplantation de l'Inde.

Tel qu'il était, Nadir-Zeb, porté par une taille fort au-dessus de l'ordinaire, hardi dans son jet délié, fin d'épaules, rêveur et ironique à la fois, contenu et menaçant, était un des plus remarquables hommes de l'Inde où rampe l'obéissance, qui se lève vengeance une fois au moins par siècle.

Zeb portait ce jour-là, comme les autres domestiques de la maison, une jaquette blanche tombant un peu au-dessus des genoux, mais il avait de plus qu'eux un bonnet vert parcouru d'un liséré d'or à la bordure.

« Sais-tu pourquoi je t'ai fait appeler? lui demanda le capitaine Hercule Forster.

— Non, capitaine, répondit Zeb de cette voix d'oiseau mêlée de quelques notes gutturales particulières aux Hindous.

— Vois-tu cette coupe de vin de Champagne?

— Oui, capitaine, je la vois. »

L'incident avait fait rayonner toutes les attentions sur le groupe du capitaine et de Zeb.

« Eh bien, prends cette coupe et vide-la à ma santé et à celle de la nouvelle mariée, madame Forster. »

Zeb, ordinairement si prompt à répondre avec résignation aux ordres qu'il recevait, garda le silence.

« Ne m'entends-tu pas? dit le capitaine d'un accent impérieux, couvert par les enrouements de l'ivresse.

— Pardon, répondit Zeb, j'entends, mais c'est comme si je n'entendais pas, car vous me demandez, capitaine, une chose impossible.

— Comment, impossible! comment, impossible!

— Impossible, répéta Zeb presque sans remuer les lèvres, et comme si son âme seule eût dit en lui cette parole résolue et ferme.

— Bois et ne raisonne pas, dit le capitaine Forster en plaquant ses gros yeux magnifiques

et bêtes sur le visage tranquille — tranquille en apparence — de Zeb.

— Je ne boirai pas cette coupe de vin, capitaine, parce que je suis mahométan, vous le savez, et que notre sainte religion nous défend, sous peine d'éternels châtimens dans l'autre monde, de boire du vin dans celui-ci.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que tu sois mahométan ou parsis, banian ou soudra, chien ou loup : je te dis de vider cette coupe.

— Non, capitaine, je ne la viderai pas.

— Je te l'ordonne !

— Je n'obéirai pas.

— Eh bien, si tu n'obéis pas, je te ferai passer à l'instant même par les verges, là même, sous les croisées, au milieu de la cour, devant tout ce monde qui est ici.

— Je ne suis plus soldat, vous n'avez plus le droit de me faire fustiger.

— Mais tu es mon prisonnier, et le fouet va me faire raison d'un impudent...

— Je suis le prisonnier de l'Angleterre, pas

le vôtre; et l'Angleterre ne bat pas les prisonniers.

— Mais on bat les domestiques dans l'Inde, et tu es domestique.

— Je ne suis pas le vôtre, répliqua avec son inaltérable douceur l'Hindou au capitaine Hercule.

— Il est le mien, s'écria la petite Nanny qui avait suivi ce débat depuis l'origine, et qui y prenait, par les yeux, par le cœur, un intérêt extraordinaire; il est le mien, et je ne veux pas qu'on fasse du mal à mon bon ami Zeb.

— Mais on ne veut pas lui faire du mal, ma fille, s'écria William Ramsay, partagé entre son grand désir de voir Zeb obéir à son gendre et sa crainte non moins grande de déplaire à sa fille bien-aimée Nanny; — le capitaine lui commande de boire un verre de vin, et lui, refuse d'obéir... Vous comprenez, ma bonne petite Nanny, vous comprenez, n'est-ce pas? que Zeb... que Zeb a tort, quoique au fond je convienne avec vous que, retenu par des considérations reli-

gieuses, Zeb ait quelque apparence, quelque apparence seulement de justice à prétendre... cependant... »

On voit que le marchand de diamants, à l'exemple de tous ceux qui essayent de ménager les deux parties, descendait de plus en plus dans la vase molle du trouble et de la confusion, et dans laquelle il n'eût pas manqué d'enfoncer complètement et de disparaître, s'il ne se fût arrêté pour s'interrompre ainsi :

« Zeb, c'est moi qui vous ordonne de boire cette coupe de champagne, et je pense que mon désir personnel...

— Je ne céderai pas plus à votre désir qu'à la menace du capitaine Forster, répliqua Zeb sans sortir encore de son calme oriental.

— Pas tant de paroles ! dit avec véhémence le capitaine Forster, se jetant au milieu de la diversion tentée par son beau-père ; — qu'on chasse ce drôle !

— Oui, qu'on chasse ce drôle ! murmura Ramsay pour dire comme son gendre, mais pas

trop haut cependant, de peur toujours de blesser sa Nanny, — et qu'on le renvoie aux cuisines ou aux écuries!

— Non! reprit d'un ton foudroyant le capitaine, non! il faut qu'il boive ce vin, et nous allons voir... nous allons voir.

— Oui! oui! qu'il boive ce vin pour que nous voyions la mine de singe qu'il fera, dirent les jeunes compagnons d'armes du capitaine Hercule, étourdis et fous comme le sont en tout temps les jeunes officiers anglais en garnison dans les colonies, en dédommagement du sérieux mortel auquel ils s'astreignent chez eux dans la mère patrie.

— Oui! dirent-ils, voyons la mine qu'il fera

— Et celle que fera son dieu Allah! Allah!

— Et celle de Brama!

— Et celle de Bouddha!

— Et celle de Chiva!

— Et celle de Râmanâyah! »

Le capitaine s'était déjà levé, avait pris entre ses bras l'impassible Zeb, et, l'ayant renversé

sur l'épaule gauche comme ferait une nourrice pour forcer son nourrisson à avaler quelque drogue désagréable, il saisit ensuite avec la main droite la coupe de vin pour la vider dans la bouche du patient. Trois fois Zeb, souple et glissant, s'échappa de l'étreinte du formidable capitaine mais saisi une quatrième fois par lui, il fut pris et serré comme dans un étau.

« Capitaine, dit-il alors, pouvant à peine parler, ne me faites pas violence, oh ! ne me faites pas violence ! je suis prisonnier, je suis esclave, soit ! je suis domestique, c'est vrai, mais je suis prince, prince sikh, le prince Nadir-Zeb, descendant du prophète : voyez ce bonnet vert que je tiens de mes grands aïeux Acbar et Nadir ! eh bien, il est impie, aux yeux de Dieu, de toucher à ce qu'il a fait de la poussière de ses pieds une puissance de la terre.

— Elle est jolie, ta puissance, elle me ravit ; voyons, fais-la un peu agir, ta puissance, » dit en ricanant horriblement le capitaine Hercule, et en approchant la coupe des lèvres frémissantes

de Zeb dont les traits s'enveloppèrent alors de cette teinte terrible jaune d'or, qui ne lui montait au visage, nous l'avons dit, que dans les moments de crise et de violente agitation.

Quoique retenu, quoique comprimé et presque étouffé entre deux bras de fer, Zeb remuait encore si fort la tête, qu'il était visiblement impossible au capitaine d'arriver à ses fins, qui étaient, et nous venons de le dire aussi, de le forcer à boire le vin de Champagne contenu dans la coupe : Nadir-Zeb l'eût renversée d'un de ses mouvements.

A ce moment les jeunes amis du capitaine comprenant ses intentions, se précipitèrent à son aide; les uns prirent Zeb par les épaules, les autres lui tinrent la tête renversée, deux autres encore lui desserrèrent violemment les lèvres et les dents. Et quand sa bouche, sous leurs efforts, offrit un passage possible, Forster inclina la coupe et en versa le contenu dans cette bouche béante. A peine le vin fut-il dans le gosier de Zeb, que ses joyeux persécuteurs se mirent à



rire comme des forcenés du spectacle de sa confusion et de sa douleur ; et malheureusement le plaisir de ce triste spectacle fut partagé à peu près par tous les convives de William Ramsay, gens fatigués des plaisirs naturels, gens endormis, blasés, avides d'une émotion quelconque, dût-elle s'acheter par un peu d'inhumanité. Nanny seule pleurait ; mais qui faisait attention à Nanny en ce moment ? Ses sœurs riaient comme les autres de voir Zeb atterré par la sacrilège action qu'on venait de lui faire commettre en lui faisant boire du vin malgré ses prières, malgré sa résistance, malgré les cris de ses convictions religieuses.

« Je n'ai rien bu, s'écria tout à coup Zeb, débarrassé de l'étreinte de ses jeunes bourreaux ; non, je n'ai rien bu ! répéta-t-il dans un miaulement ironique de tigre, et en arrêtant son regard sur la face rouge-ponceau et stupidement soldatesque d'Hercule Forster : voyez si je mens. » Et il lança en plein visage du capitaine le vin de Champagne qu'il avait cru le forcer à avaler, et

que, par une énergique contraction des muscles thoraciques, il avait arrêté avant qu'il ne fût descendu dans son estomac.

L'outrage fut si énorme et si prompt, que le capitaine en fut littéralement foudroyé. Ceux qui l'entouraient ressentirent presque aussi vivement que lui la commotion et la brûlure d'une insulte sans exemple, et comme lui ils en furent si surpris, si hébétés, que Nadir-Zeb eut le temps, bondissant comme un chat sauvage des chaises sur la table et de la table au bout de la salle, de s'esquiver et de ne laisser derrière lui que l'étonnement d'une vengeance qui ne devait pas finir là.

L'événement qui vient d'être raconté tint longtemps les convives de William Ramsay dans la stupéfaction ; il s'écoula plus de dix minutes entre cet événement et l'effroyable sortie dont le capitaine Forster les rendit témoins. Irlandais de naissance, et l'on connaît l'humeur colérique des Irlandais, habitué au commandement absolu de l'officier anglais dans les colonies, où la désobéissance est la mort, exaspéré au delà de toute ex-

pression par une insulte publique, le sang lui monta à grands flots à la gorge, remplit son cerveau et se répandit dans ses yeux. Il fut d'autant plus gonflé de vengeance, qu'il ne savait comment il se vengerait : sa colère était une mine embrasée privée de toute issue, la cherchant pour éclater en mille pièces, et ne la trouvant pas. Que ferait-il? Qu'allait-il faire? Infligerait-il cent coups de rotin au valet insolent, atrocement impudent, qui lui avait craché du vin au visage et avait souillé l'honneur de son uniforme? Ridicule châtiment! Le tuerait-il de sa main d'un coup de pistolet dans la tête? C'était là l'office d'un bourreau, et d'ailleurs, quelque grand que soit le pouvoir d'un officier anglais, il ne va pas jusqu'à lui donner le droit de se faire justice lui-même. A Calcutta, comme dans chaque ville importante de l'Inde, il y a une cour criminelle, des tribunaux très-jaloux de leurs prérogatives. On n'y touche pas. Mais alors, comment Forster éteindrait-il cette soif de vengeance qui le brûlait et grondait comme un courant de flamme dans sa

poitrine? Descendrait-il à un duel avec Zeb? Quelle possibilité! un duel avec un serviteur dégradé, avec un domestique? La pensée seule d'un pareil moyen de vengeance était déjà une honte. Se bornerait-il à le faire immédiatement chasser de la maison de son beau-père?... Mais cela, c'était moins que rien. Zeb, en ce cas, n'eût guère été plus puni que le premier domestique venu qu'on renvoie pour avoir cassé une porcelaine ou brûlé un tapis : une heure après son renvoi, il avait le droit de venir narguer sous le balcon du marchand de Calcutta le capitaine, la garnison, et toute la maison. Ah! il était cruel, on le comprend, l'embarras d'Hercule Forster. Aussi ne tenait-il pas en place; il se levait, courait vers la porte et revenait aussitôt encore à sa même place, tordant frénétiquement sa serviette, la mordant, y imprimant avec ses dents sa rage et son impuissance.

Son regard effaré ne s'arrêtait autour de lui que pour demander quelque conseil, quelque résolution.

Sa belle-sœur, l'austère et prude Clara Ramsay, la pieuse fiancée de Jérémie Norval, fut la seule dans cette réunion, où chacun pourtant méditait sur son siège une peine proportionnée à l'énorme crime de Zeb, la seule qui trouva, au moment de cette crise, une punition digne de son caractère humain et doux.

« Pourquoi tant chercher, dit-elle mielleusement; que mon père envoie Zeb à nos mines de diamants de Bedjapour.

« De cette façon-là, Zeb, reprit Clara, n'affligera plus nos regards de sa présence, et son âme coupable aura lieu de se mortifier devant le Seigneur par le travail et quelques privations méritées. »

L'avis de mademoiselle Ramsay fut un trait de lumière pour tous.

Son fiancé, l'honnête Jérémie, le prédicateur en opium, lui lança un regard tout confit d'approbation.

Parmi les invités, aucun n'ignorait les fatigues surhumaines, les difficultés presque fabuleuses

les intolérables douleurs qu'entraîne avec elle l'extraction des diamants, et le traitement de galérien auquel sont soumis ceux qu'on affecte à cette redoutable exploitation. Du reste, ceux qu'on envoie aux mines de diamants y sont en général envoyés en punition de quelque crime.

Quelques mots sur ces mines.

Les diamants qu'on rencontre à fleur de sol sont une rare exception. Ordinairement il faut creuser la terre à deux ou trois cents mètres pour en découvrir de quelque grosseur et de quelque prix. Qu'on ne s'y trompe pas, le mot « terre » ici signifie une masse dure, un roc, un bloc immense de granit, ce que la création enfin a formé, comme à dessein, de plus résistant pour cacher ce qu'elle a de plus précieux. Le diamant est une petite pierre enfouie sous une grosse montagne, où il faut aller l'extraire. Le fer s'édente, il s'émousse à attaquer celle-ci pour parvenir jusqu'à celle-là. On dirait que la terre aussi a son avarice. Ses coffres sont scellés avec du spath, du jaspe et du fer, en sorte que ce qu'elle garde défie la

cupidité de l'homme qui rôde autour d'elle pour la fouiller et la dépouiller. Et tandis qu'il casse les pioches dans ses mains pour fracturer la montagne gardienne du trésor, le soleil lui fend à pic le crâne à coups de rayons ; le soleil, véritable fournaise, suspendu douze heures sur sa tête. On a vu des ouvriers, aux mines de diamants, saisis tout à coup de folie, se jeter du haut du rocher qu'ils exploitent et se tuer ; d'autres se précipiter de désespoir entre les fentes béantes du roc entr'ouvert par eux et y demeurer fichés comme un clou jusqu'à extinction de la vie ; d'autres périr foudroyés instantanément sur place par l'implacable soleil contre lequel on ne donne à leur corps pour lutter qu'une nourriture insuffisante : un peu de riz et de l'eau.

Le supplice du diamant, on le voit, est un des plus cruels que la barbarie des hommes ait pu créer.

« Oui, dit William Ramsay en humant un pâté de foie gras truffé, votre idée est bonne, ma fille ; très-bonne est votre idée d'envoyer Zeb à mes

mines de Bedjapour; et nous allons sur-le-champ y aviser. »

Ramsay quitta sa place.

Il alla vers le balcon du palais qui ouvrait sur le Gange et fit un signe avec son mouchoir.

On répondit à ce signal de la petite goëlette à vapeur qui portait le joli nom de Nanny Ramsay.

Elle était si bonne en effet, cette idée de Clara Ramsay, que le capitaine Hercule Forster y vit lui-même, sans hésitation, une réparation suffisante à l'outrage reçu par lui de la bouche infernale de Zeb. Son sang parut se calmer : la tempête de son cerveau ne fut plus qu'un grondement lointain d'approbation ; et, de leur côté, les invités parurent heureux de voir se terminer de cette manière un incident qui avait menacé de troubler bien longtemps encore le charme d'un dîner et de déteindre sur le bal destiné à suivre le repas des noces, bal dont les préparatifs étaient faits dans l'endroit le plus frais, le plus délicieusement abrité du grand et superbe jardin de l'hôtel Ramsay.

Il ne s'agissait plus que de tromper l'anxiété de la jeune Nanny, trop jeune encore sans doute pour savoir au juste ce qu'étaient les affreux travaux des mines de Bedjapour, mais déjà assez intelligente cependant pour comprendre que si l'on y envoyait Zeb, c'était dans l'intention de faire de la peine à son ami, à son protégé, à ce qu'elle chérissait le plus au monde par la sympathie divine de l'enfance pour le malheur.

« Est-ce bien loin où l'on envoie Zeb ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

— Du tout ! lui répondit son père, mais du tout.

— Je crois qu'il y fait bien chaud cependant.

— Pas plus qu'ici, ma bonne petite Nanny, pas plus qu'ici.

— On ne le battra pas ?

— Jamais !

— C'est que je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.

— Quelle idée !

— Est-ce pour bien longtemps que je ne le verrai plus?

— Quelques mois seulement. »

Nanny se leva, alla se pencher toute affligée sur le cou de son père, sans se préoccuper du peu d'assentiment que soulevait dans l'assemblée l'intérêt qu'elle exprimait pour Nadir-Zeb.

« Voyons, qu'as-tu encore, mon enfant, ma Nanny chérie? Puisque je te dis... »

Nanny interrompit la phrase hypocrite qu'allait achever son père et qu'elle ne lui donna pas le temps de terminer.

« Vous n'y avez pas songé, lui répondit-elle en l'embrassant au front et en passant deux petites mains douces sur ses joues maigres ; et le Shylock de Calcutta se sentit entraîné à une irrésistible émotion paternelle au contact de ces délicieuses toutes gentilles et petites mains ; — vous n'y avez pas songé : si je n'ai plus Zeb, qui m'accompagnera quand je sortirai?... »

— Nous manquons bien d'autres domestiques pour le remplacer!

— Qui me prendra dans les bras pour me mettre au bain?...

— On trouvera aussi quelqu'un...

— Qui me fera de jolis contes où il y a des oiseaux roses qui ne chantent que la nuit, et si gentiment que les fleurs déjà fermées se rouvrent pour les écouter?

— Nous chercherons aussi des conteurs ... des oiseaux roses...

— Non, je ne veux pas qu'il parte! reprit résolument Nanny, que son père croyait avoir calmée, je ne le veux pas!

— Cependant, raisonne, mon enfant : Zeb s'est très-mal conduit tantôt; tu ne peux vouloir... il avait tort.....

— Ce n'est pas lui qui avait tort : M. Forster l'a vexé, l'a tourmenté le premier; c'est donc M. Forster qui a eu tort; c'est lui qu'il faut envoyer aux mines. » La réflexion de Nanny fut le signal d'un rire général qui vint tout à coup prêter une physionomie nouvelle et presque gaie à cette dernière partie du repas.

« Tu n'es pas sérieuse en disant cela, mon enfant....

— Si ! si ! si !

— On ne le pense pas autour de nous : vois !

— Il m'importe peu !

— Oh ! Nanny ! Nanny !

— Je vous dis, repartit de nouveau l'enfant gâtée, que c'est lui, M. Forster, que vous devriez envoyer aux mines de diamants ; et si vous y envoyez Zeb, je vous préviens que je vais devenir maigre, triste, souffrante comme maman, et puis vous me verrez mourir en toussant comme maman.

— Oh ! ma bonne petite Nanny, s'écria Ramsay, que cette menace fit pâlir, quoiqu'il fût déjà plus décoloré et plus blanc que la mousseline dont le gracieux corps de sa fille était enveloppé, et à travers laquelle on apercevait ses chairs roses comme on soupçonne un buisson de roses sous un brouillard clair, le matin ; oh ! ma chère petite Nanny, toi mourir comme ta mère qui s'appelait comme toi Nanny ! ne dis pas cela !

— Je le dirai ! ou rendez-moi Zeb tout de suite, mais tout de suite ! »

Ramsay n'eût pas résisté longtemps encore aux supplications mutines de sa fille, si une circonstance ne fût venue à son aide pour le tirer d'embarras.

On va connaître cette circonstance.

« Eh bien, rappelez Zeb, dit-il à un domestique, et qu'il vienne aux pieds de M. Forster lui demander pardon à genoux de sa faute. »

D'un bond, le capitaine Hercule s'était levé et redressé furieux. Cette concession de son beau-père à sa capricieuse fille et cette manière de tout terminer avaient rallumé sa colère.

Ramsay s'aperçut de cette impression, et il adressa aussitôt à son gendre un regard d'intelligence que celui-ci ne comprit pas d'abord. Mais un coup de canon tiré sur le fleuve lui donna l'explication de ce regard où le marchand avait glissé un éclair de cette astuce qui ne quitte jamais celui qui a mis une fois le pied dans un comptoir et la main sur une balance.

Ramsay, tout en caressant sa fille, avait vu la goëlette descendre le fleuve et emporter Zeb vers la mer, Zeb qu'on avait lié à un mât, afin que la fantaisie ne lui vînt pas, et elle lui serait à coup sûr venue s'il eût été libre de ses membres, de se jeter dans l'Hougly et de regagner à la nage le rivage d'où on l'avait arraché par la force.

Le capitaine Hercule sourit dans ses épaisses moustaches rouges, et se rassit à sa place complètement satisfait : Zeb voguait vers la présidence de Bombay, où sont, comme il a été dit, les mines de Bedjapour.

Sur ces entrefaites, le domestique détaché par Ramsay revint de son inutile mission ; mais, négligeant une précaution qu'on n'avait pas eu le loisir de lui indiquer, il dit tout haut : « La *Nanny* vient de partir, Zeb est déjà loin. »

La comédie était jouée.

Nanny quitta les genoux de son père et retourna tristement s'asseoir à sa place.

La douleur avait fait d'elle, en quelques minutes, de l'enfant une jeune fille sérieuse.

Le grand repas de noces marchait vers sa fin.

On servit le dessert, véritable paradis terrestre apporté dans des corbeilles dorées et présenté à chaque convive pour qu'il fit son choix entre toutes les merveilles des vergers de l'Asie. Luxe local, somptuosité tout à fait orientale, difficile à étaler en Europe : chaque corbeille de ces fruits miraculeux était portée par un domestique de couleur différente.

C'est au moment où les lèvres des convives savouraient ces fruits doux et glacés que l'une des sœurs de Nanny, et en montrant Nanny auprès de laquelle elle était assise, s'enfuit de sa place en poussant un cri d'épouvante.

Quelle était la cause de ce cri et de cette frayeur ?

Un serpent naja, le plus venimeux, le plus redoutable des serpents, apporté sans doute avec tous ces beaux fruits, grimpait le long des épaules nues de Nanny et gagnait son cou.

L'effroi fut général ; chaque invité le ressentit au même degré de terreur, parce que chacun d'eux savait que la morsure de ce reptile cause la mort en moins d'une heure de temps, et qu'elle a bravé jusqu'ici tous les remèdes auxquels la science a eu recours pour conjurer un aussi prompt et un aussi funeste dénouement. Et pourtant le serpent naja, ou naïa, n'est guère plus épais et plus large qu'un étroit ruban. Ses crochets sont implantés sur les os de la mâchoire supérieure et cachés par les plis de la gencive. Il est verdâtre, rayé longitudinalement de lignes noires, et sa tête, très-large par rapport à la finesse de son corps, est souvent jaune, mais d'un jaune clair. Il est probable, il est même certain que la mort dont on est presque foudroyé par l'insinuation de son venin résulte d'une coagulation immédiate du sang. On le tue par le froid, excessivement froid, puis mort.

Compte tenu de ce danger qu'elle courait si elle se livrait à un tel mouvement, Nanny, après le cri d'épouvante poussé par sa sœur et après en

avoir connu la cause, ne bougea pas de place. Elle se roidit avec courage contre le frémissement produit en elle par l'ascension lente, presque insensible, du reptile venimeux le long et au milieu de ses épaules. Mais sa famille, les invités, son père, avaient subitement échangé leur physionomie de joie, de gaieté et de bonheur contre une pâleur de fantôme et des regards troublés par l'étrangeté sinistre de l'événement. Son père surtout accusait un bouleversement effrayant de toutes ses facultés : ni la goutte dont il souffrait en ce moment-là, ni ses rhumatismes, ni sa maladie du foie, ni les infirmités sans nombre sous lesquelles il ployait, ne l'empêchèrent de quitter sa place quand il vit le danger où était sa fille, sa Nanny, et de courir vers elle, mais d'y courir sans but, sans raison, sans motif : car un sentiment de prévoyance, aussi vif que sa sollicitude pour elle, lui disait que, s'il portait la main sur le cou de sa fille pour tenter de la délivrer du naja, il s'exposait à coup sûr à la faire mordre et, par conséquent, à devenir lui-même

la cause de sa mort. Sa tendresse paternelle flottait donc, inquiète et désespérée, entre son désir de la sauver et sa certitude de la tuer s'il cherchait à lui porter imprudemment secours. Quelle poignante alternative ! y en eut-il jamais de pareille ? Il s'épuisait dans des élans au même instant contenus ; il se consumait dans des bonds fiévreux autour d'elle, l'encourageant, tandis qu'il se désolait lui-même ; lui disant de ne pas avoir peur, et blafard, méconnaissable de peur, lui, le premier, il allongeait ses bras, il ouvrait ses mains pour saisir le reptile, et il les retirait aussitôt, crispés par l'appréhension de l'irriter. Le serpent montait sans cesse des épaules vers le cou de Nanny, s'arrêtant parfois en chemin pour se reposer et comme pour choisir l'endroit où il mordrait avec le plus de plaisir dans ces chairs rosées. Ramsay devenait fou à vue d'œil dans cette impuissance à arracher sa fille à la mort, et son état mental se traduisait par des contractions nerveuses et des gémissements sourds, parfois sortant de sa poitrine

comme si tout à coup elle se fût ouverte en deux. Il criait autant au dedans qu'au dehors. Quoique ses invités ne fussent pas aussi émus que lui, — quelle douleur approcha jamais de celle d'un père? — la part expressive et réelle qu'ils prenaient au malheur inouï qui le frappait, produisait dans les salons un murmure de pas agités, de paroles confuses, de conseils contradictoires, de plaintes, enfin un grand tourbillon de bruits dont nul d'eux ne devinait le danger; et pourtant le danger était immense. La subtilité des reptiles, celle des najas surtout, est infinie. Le plus léger son répandu dans l'air les fait souvent se ramasser en boule, et la moindre lueur les fait brusquement se détendre et se roidir en flèche; toute diversion les éveille, les rend furieux. Ils deviennent alors une batterie électrique qui frappe et tue.

Comprenant mieux sa situation que qui que ce fût autour d'elle, Nanny fit signe, d'un mouvement modéré de sa main et d'un clignement d'yeux, qu'on eût à ne pas faire de bruit, qu'on

se tût, que le plus profond silence régnât dans les salons et dans le palais.

On obéit à cette injonction muette de la fille de Ramsay : un recueillement funèbre remplit ces vastes et riches salons où quelques minutes auparavant la joie n'avait pas assez d'espace pour se déployer à l'aise.

C'est dans l'intervalle caractérisé par ce calme tendu et morne qu'un domestique hindou, attentif à suivre avec plus de sang-froid les phases de ce drame formidable, composé uniquement pourtant d'une jeune fille de seize ans à peine et d'un serpent presque invisible, éleva la voix, et dit au-dessus de l'agonie générale qu'il fallait, sans perte de temps, envoyer chercher par la ville un charmeur de serpents ; qu'il n'était pas impossible d'en rencontrer à cette heure de la journée sur les places publiques de Calcutta où ils font sans danger pour eux-mêmes leurs expériences sur des reptiles. Peut-être que celui que le hasard amènerait aurait la puissance de détacher Nanny, et sans accident pour elle, de l'inférieure étreinte.

du naja. Mais il fallait qu'on se hâtât ! qu'on se hâtât !

C'était là une bonne inspiration : chacun l'approuva d'un regard muet, ne pouvant l'appuyer par des paroles reconnaissantes, de peur d'effrayer le naja.

Ramsay fit signe au serviteur hindou d'exécuter sa pensée sans perdre une seconde ; et celui-ci, léger comme tous les Hindous, qui sont plus rapides que des cerfs, s'élançait déjà vers une issue. Un banian l'arrêta dans son vol et lui dit :

« Mais le meilleur charmeur de serpents, celui qui joue avec eux comme avec des lézards inoffensifs, c'est Nadir-Zeb. »

On écouta l'interrupteur, après avoir maudit la diversion fatale qu'il jetait dans l'exécution d'un ordre dont chacun espérait tant !

« Oui, reprit-il, oui, Zeb, je l'avais oublié, n'a pas d'égal en Asie dans la pratique mystérieuse d'enchanter les serpents ; il les irrite, il les tourmente, il les lance dans les airs, il les tord, s'en fait une ceinture, un collier ; il les bat,

il les pétrit entre ses mains sans que jamais un seul l'ait mordu. Ils sifflent, ils se déploient, ils se hérissent, ils rugissent sous leurs écailles ; mais colère vaine, résistance inutile : ils se laissent prendre par l'enchanteur et tuer comme des vers.

— Qu'on coure donc après Zeb, ne put s'empêcher de crier William Ramsay, oubliant le péril auquel il exposait la pauvre Nanny par ce cri échappé à ses entrailles, mais qui pouvait si facilement troubler la quiétude du naja. Mon Dieu ! courez après Zeb !

— Vous n'y songez pas, dit un témoin de tant d'émotions cruelles et diverses ; c'est peine inutile ; Zeb est parti, il descend le fleuve sur la goëlette à vapeur qui l'emporte vers la mer.

— Eh bien, un signal de la Tour des signaux, pour ordonner à la goëlette de remonter le Gange ! « eut la miraculeuse présence d'esprit de s'écrier William Ramsay, illuminé par l'amour paternel, le plus sublime, le plus clairvoyant de tous les sentiments que Dieu ait mis dans le

cœur des hommes, même les moins bien doués en élans de tendresse.

On courut à la Tour des signaux, haute construction élevée en forme de pagode dans le jardin, d'où l'on découvrait le Gange dans le prolongement de plusieurs lieues, et d'où l'on disait télégraphiquement aux vaisseaux les volontés du maître.

Le naja rampait toujours entre les deux épaules frissonnantes de Nanny; il touchait enfin à l'extrémité de leur point de rencontre. Parvenu là, il posa sa tête jaune et aplatie, et il laissa ensuite se dérouler et flotter mollement en manière de ruban, sur le sein de Nanny, le reste de son corps gracieux et terrible. Puis il se balança et eut l'air de se faire des loisirs; il savoura une sieste d'un genre nouveau pour lui. Nanny n'osait abaisser son regard épouvanté; elle gardait une immobilité cataleptique, sans cesser de regarder fixement son père, dont le visage n'était plus qu'un long rideau de larmes. Autour d'elle, toujours même consternation silencieuse.

A peine le serviteur bien inspiré était-il allé à la Tour des signaux, incident sur lequel on bâ-tissait la première espérance de salut, que le serpent, déjà las du plaisir de se balancer sur la poitrine de Nanny Ramsay, se dressa sur les anneaux les plus voisins de sa tête, et commen-ça, après avoir pris dans l'air une position hori-zontale, à s'enrouler autour du cou de Nanny : horrible, horrible diversion ! Il traça un premier tour, et s'arrêta, content de son œuvre ; ce tour fait, ce premier cercle tracé, il se laissa encore pendre sur le sein de Nanny, et l'on vit alors la seconde moitié du monstre frétiller dans le cor-sage de satin et de mousseline de la jeune fille comme dans le calice d'une fleur. Ce ruban froid et vivant devait causer un inexprimable frisson d'horreur à la malheureuse Nanny Ramsay, qui, se sentant le cou pris de cette manière dans les anneaux glacés du naja, crut entrer dans la crise des dernières minutes. On l'entendit alors sup-plier l'assemblée, éperdue jusqu'au désespoir, de vouloir bien dire pour elle la prière des agoni-

sants, ce qu'on fit d'un mouvement unanime. Hommes et femmes, maîtres et domestiques tombèrent à genoux et prièrent en commun pour l'âme de la pauvre Nanny. Il fallut soutenir William Ramsay dans cette oraison adressée par lui à Dieu pour le salut éternel de sa fille, de sa fille encore vivante cependant, là, devant lui, près de lui, avec lui ! Au moment suprême de cette prière fervente, il se débarrassa des deux domestiques qui le soutenaient, et se jeta la face contre terre, afin d'obtenir par cette humiliation quelque pitié devant le trône du Seigneur. Il lui demanda, la voix étouffée par les sanglots, de lui laisser sa fille adorée, sa bonne petite Nanny, sa dernière joie, son dernier bonheur sur terre, ou de l'enlever avec elle.

Nanny prit part à cette prière générale en répondant *Amen* ! à chaque verset.

Le serpent, fort inquiet par ce mouvement, par cette agitation, traça avec son corps deux nouveaux cercles autour du cou de Nanny. C'était le troisième cercle, et il lui restait encore assez

de vertèbres pour en décrire beaucoup d'autres. Aussi, la seconde moitié de son corps, qui avait pendu jusque-là sur la poitrine de Nanny, se rapprocha de l'autre, et il résulta de ces circonvolutions que le naja eut plus de champ pour prendre une nouvelle attitude. En multipliant ses points d'appui, il multiplia sa puissance et son élasticité.

Elle fut effrayante, la nouvelle attitude que prit le naja ! Il se mit à siffler d'une manière aiguë, à dresser sa petite tête tout étincelante d'émeraudes venimeuses, toute gonflée de rubis empoisonnés. Qu'allait-il faire ?

Zeb entra à ce moment dans le salon, qui ne formait plus qu'un seul cœur pour un seul effroi.

« Ah ! dit-il en mettant ses deux mains sur son visage et en reconnaissant de quelle espèce était le serpent collé au cou de sa bonne petite Nanny ; ah ! c'est un *naja* ! Allah seul peut... » Mais il s'arrêta, de peur de trop remplir d'épouvante l'âme déjà assez éprouvée de la jeune fille.

L'assemblée ne semblait pas exister pour lui ;

il ne semblait pas la voir. C'est Nanny seule qu'il voyait. Il ne s'aperçut qu'il y avait du monde, et un monde ardent à se presser autour de lui pour implorer les secours de sa magie, que lorsque M. Ramsay lui dit d'une voix suppliante :

« Zeb, sauve ma fille ! et ces masses d'argenterie étalées sur toutes les tables sont pour toi ! »

Zeb sourit de toutes ses dents blanches et regarda le ciel, comme pour dire : « C'est là-haut qu'il faut adresser vos offrandes ; les secours de la terre sont bien moins puissants pour elle en ce moment. »

William Ramsay, qui avait ses bonnes raisons pour ne pas trop compter sur l'intérêt qu'il cherchait à inspirer à Zeb, et croyant qu'il n'avait pas mis un prix assez haut au service qu'il attendait de lui, reprit ainsi :

« Zeb, sauve-la ! sauve-la ! et je te donnerai, outre cette vaste argenterie, toutes les pierreries que tu vois briller aux bras et aux oreilles de mes autres filles. Oui, je te les donnerai ! »

Nadir-Zeb sourit encore, mais sans daigner répondre par les mêmes paroles qu'il avait déjà dites à Ramsay. On eût dit que, dans sa préoccupation, il cherchait à s'emplir la poitrine d'air, les yeux de lumière, les mains, qu'il ouvrait et fermait à chaque instant, d'un fluide mystique caché dans l'espace et dont il condensait la puissance en lui.

« J'ajoute, reprit Ramsay bouleversé de l'inaction de Zeb et de son silence, j'ajoute à ce que je t'ai déjà proposé dix mille livres sterling, cent mille livres : prends tout ce que j'ai, et sauve ma fille !

— Je ne puis rien, dit enfin à demi-voix Zeb aux groupes de personnes amassées autour de lui, et par-dessus les têtes desquelles passait la tête cadavéreuse de Ramsay; je ne puis rien avant que le serpent naja soit entièrement enroulé autour du cou de miss Ramsay. Avant ce moment-là, toute tentative de fascination tournerait à mal, elle ne serait qu'une cause certaine d'irritation et de rage chez le naja. Quand les

cercles sont finis, ou il mord pour apaiser sa faim, ou il s'engourdit pour dormir. C'est là les deux circonstances à attendre, l'alternative à voir venir. Laissons donc le naja accomplir les derniers cercles avant d'essayer de le charmer, quoique je doive d'avance vous déclarer à tous que je compte fort peu sur mon influence et mes moyens secrets pour dominer ce reptile ; celui-là est issu de la plus cruelle famille des serpents, de celle qui déjoue presque toujours nos efforts, et qui n'a rien de commun par conséquent avec ces serpents faciles à charmer dont s'amuse sans péril sur les places publiques de l'Inde les jongleurs que vous connaissez comme moi. »

Ceci dit avec la simplicité la plus franche, Zeb, sans cesser d'examiner et d'étudier avec la pénétration froide des grands opérateurs l'ennemi auquel il allait s'attaquer dans quelques secondes, ajouta :

« Vous êtes fâché, monsieur Ramsay, n'est-ce pas, de m'avoir laissé insulter tantôt par votre gendre? »

De quoi ne serait pas convenu M. Ramsay en un pareil moment?

« Oh ! je t'en demande pardon, mon bon Zeb, répliqua-t-il avec une effusion sans mesure. Je t'en demande pardon, entends-tu ? »

— Et vous tous aussi, vous êtes fâchés, reprit Nadir-Zeb en promenant un regard ferme, mais calme, sur l'assemblée, en homme qui ne cherche pas à cacher qu'il prélude peut-être, dans le fond de sa pensée, à une vengeance ; n'est-ce pas, vous êtes bien fâchés de m'avoir traité un peu durement ? »

Zeb n'aperçut à toutes les distances où sa parole parvint que des fronts qui s'inclinaient en signe d'assentiment ; mais chacun se demandait avec curiosité par quel motif il posait à deux fois cette question, dont l'opportunité ne paraissait pas bien pressante, en effet, à des tempéraments européens, qui oublient vite l'impression produite pour être tout entiers à l'impression récente, et l'impression récente était, certes, tout autre chose qu'un affront

plus ou moins grave fait à un domestique.

Mais ce domestique était Nadir-Zeb, une grande naissance, un grand malheur profondément ulcéré, une intelligence supérieure, un caractère superbe drapé de pourpre, pouvant être un Tippoo-Saïb ou un Nana-Saïb, selon le temps ou selon que ses passions le mèneraient. Dans tous les cas, on va voir qu'il n'était pas ce jour-là pour l'esprit de clémence, et qu'il ne partageait à aucun degré la belle faiblesse de la magnanimité. Il reprit ainsi, tout en continuant dearder du fond de son crâne sombre deux regards fixes, droits et inflexibles sur les yeux verts du naja, qui achevait ses rotations homicides autour du cou de Nanny :

« Capitaine Hercule Forster, à votre tour ! » dit-il.

La consternation générale, à laquelle le capitaine prenait une part de famille, ne l'empêcha pas de relever la tête à cette façon familière de s'entendre appeler. Était-ce bien à lui cependant qu'on parlait ?

« A votre tour, capitaine Forster ! » reprit Nadir-Zeb d'une voix encore plus forte et d'un ton encore plus direct.

Le capitaine ne douta plus alors.

« C'est à moi que vous vous adressez ? » répliqua Forster après ce second appel.

— A vous. Faites-moi des excuses, je les attends !

— Des excuses ! des excuses !

— Est-ce que vous ne comprenez plus l'anglais ? Je vous dis de me faire des excuses. Je le veux.

— L'infâme veut rire, murmura avec dédain le capitaine Hercule.

— L'infâme ne veut pas rire, capitaine, mais il veut des excuses. Allons ! dépêchez-vous ! il y a des affaires dans ce monde qui n'attendent pas. » Et d'un mouvement de tête il indiqua ce qu'il voulait dire par ce mot affaires. Ce geste si simple signifiait, à ne pas s'y méprendre : « Il y a là une vie menacée d'une mort certaine si je m'éloigne seulement d'un pas, et je m'éloignerai

si vous ne me faites pas sur-le-champ des excuses. »

Une violente secousse d'épaules du capitaine trahit le combat qu'il livrait en lui-même. Comme tout le monde présent à ce dialogue entre l'offensé et l'offenseur, dont les rôles changeaient, il saisit sans effort le sens de la phrase amphibologique de Zeb. S'il refusait, lui, Zeb, refusait aussi, et l'objet en cause était la vie de la sœur de sa femme, la vie de la fille de son beau-père ! Ajoutez que sa femme d'un côté et son beau-père de l'autre le suppliaient en ce moment, aussi bien que ses autres belles-sœurs, et d'ailleurs que toute la riche colonie anglaise réunie là, de céder aux prétentions monstrueuses, inouïes, de Zeb, de lui faire des excuses.

« Eh bien, maître Zeb, dit en frémissant de tout son corps le capitaine Hercule Forster, puisque vous tenez tant à des excuses, recevez pour ce qu'elles valent celles que je vous fais pour vous avoir traité, selon vous, un peu trop sévèrement tantôt. »

A la rigueur, Nadir-Zeb aurait eu le droit de demander des excuses plus franches; mais il avait le projet de ne pas en rester là avec ses ennemis, et il s'apercevait aussi qu'il était temps de se mettre à l'œuvre, de commencer les enchantements. Le péril devenait de plus en plus grave, et le serpent naja n'avait plus d'évolutions à décrire autour de sa jeune victime, qui étouffait sous une pression si forte, que ses joues étaient devenues violettes et son cou presque noir. Le naja n'avait omis aucune des conditions voulues pour rendre son festin aussi délicat que possible; il ne lui restait plus maintenant qu'à faire pénétrer ses dents dans ces chairs macérées et meurtries à point.

Zeb posa alors un de ses doigts au sommet de la tête du naja, mais si légèrement qu'on n'aurait pas su dire si ce doigt cabalistique touchait ou non à cette tête fixe, verte et glacée comme une émeraude, une émeraude vivante.

Ce premier geste n'opéra aucun résultat appréciable, le serpent ne remua pas; il fut même

observé, au contraire, que les veines de la pauvre Nanny s'enflaient davantage et que les lèvres du naja les effleuraient maintenant avec une avidité croissante et voisine d'une conclusion aussi redoutée que prévue.

Cette indifférence du reptile sous l'influence du charmeur ne fut pas de longue durée ; elle cessa dès que Zeb eut commencé à faire entendre son bourdonnement mystérieux, murmure composé du roucoulement triste du ramier, du vent dans les roseaux et du frémissement nerveux du satin. Le reptile releva sa gracieuse petite tête, et chercha dans l'air fanatisé d'où venait ce tourbillon harmonieux qui lui plaisait ; c'est alors qu'il rencontra deux yeux plus étranges et plus infernaux que les siens, ceux de Nadir-Zeb. Il fut d'abord troublé. Il douta, il rêva, mais enfin ; voulant échapper à cette obsession, il se rejeta de plusieurs anneaux en arrière, montra cette étroite langue fourchue, prise à tort si longtemps pour un dard, et fit un mouvement sinistre pour s'abattre sur le cou de Nanny et la

mordre. L'illusion fut poignante. On crut que la morsure était faite, que tout était fini, car la tête et les yeux de l'animal exécré de l'homme depuis le premier jour de la création disparurent dans un des plis de la chair. Heureusement, Zeb était venu au secours de la jeune fille : il arrêta l'élan meurtrier du naja en recommençant à le toucher, ou plutôt à l'effleurer au haut de la tête. Le désespoir devint aussitôt de l'espérance; mais quelles alternatives !

C'est dans cet intervalle entre la vie et la mort pour Nanny Ramsay que Zeb releva, lui aussi, fièrement la tête comme le serpent avait relevé la sienne, et qu'il parla ainsi, sans arrêter ni ralentir toutefois le travail sortilège qu'il avait commencé :

« Monsieur Ramsay, dit Nadir-Zeb, je ne suis pas sûr, bien loin de là ! de sauver votre fille Nanny; mais je suis sûr qu'il n'y a que moi dans l'Inde qui puisse le tenter avec quelque chance de réussir. Vous m'avez offert en récompense, si je la sauvais, vous m'avez proposé de l'argent, de

l'or, des diamants ; j'ai refusé ; je voulais, je veux autre chose.

— Que veux-tu ? lui dit William Ramsay.

— Je veux votre fille Nanny.

— Te donner ma fille !

— Oui, votre fille : songez que je vous demande une chose qui n'est plus à vous, et qui, si elle est encore à quelqu'un après le naja en ce moment, c'est à moi, à moi seul, Nadir-Zeb !

— Donner Nanny à un païen ! murmura-t-on de salon en salon. Oh !

— La donner à un esclave !

— A un homme d'un autre sang !

— A un tigre ! disaient d'autres.

— A un serpent boa ! pour éviter de la donner à un serpent naja ! Quel marché ! Jamais ! « Dites jamais ! » soufflait-on à Ramsay, Ramsay idiot d'étonnement tout en restant ivre de douleur.

Zeb, voyant sa proposition ainsi accueillie, suspendit son travail d'enchantement, et la vie de Nanny fut remise aussitôt en question. Les effets de cette suspension ne tardèrent pas à se

produire, et la strangulation arriva bientôt au plus haut période d'intensité : la fille de Ramsay poussa un cri lamentable, le dernier d'une agonie affreuse.

Des larmes de sang jaillirent des yeux de Nadir-Zeb, qui allait tenter d'arracher, n'importe à quel prix, la pauvre Nanny à une mort certaine, quand, à ce cri, William Ramsay répondit par ces paroles : « Zeb, rends-lui la vie, et Nanny est à toi ! »

Nadir alors ne ralentit plus les efforts de son influence sur le naja : il déchaîna sur lui toutes les puissances de l'action magnétique ; on eût dit qu'il partait des étincelles du bout de ses doigts, de la pointe de ses cils ; il fulminait. Des paroles lentes, solennelles, gutturales, sortaient en même temps de sa bouche et devenaient un chant monotone, effrayant, sur ses lèvres, comme ces hymnes de chiens errants qu'on entend la nuit et qui commencent par un aboiement prolongé pour finir par une musique mélancolique et navrante.

Zeb tenait toutes les âmes des invités dans la sienne.

Le prodige éclata :

Comme un ressort d'acier qui se brise et revient détendu dans la main de celui qui l'a brisé, le serpent naja se détacha spontanément du cou de Nanny ; il se déroula et vint se déployer sur les deux mains de Zeb, qui le saisit par le milieu du corps et le déchira en deux parties. Les deux tronçons encore palpitants furent lancés par lui dans le Gange.

Arrachée à la mort, Nanny tomba en exhalant un cri de résurrection dans les bras de Zeb, qui la porta heureuse, mais défaillante, presque évanouie, dans ceux de son père, dont la joie fut de la folie.

Le soleil tombait derrière les grandes forêts sacrées du Bengale ; le soir s'allumait. Zeb se versa de l'eau fraîche sur les mains, qu'il se passa ensuite aux bras et au visage ; puis il s'agenouilla la face tournée vers la Mecque, et il fit à haute voix sa prière de gratitude à Dieu qui lui

avait accordé la miraculeuse faveur de rendre à la vie la jeune fille dont le père venait en récompense de lui accorder publiquement la main.

DEUXIÈME PARTIE

« Comme je m'appelle Coldbeck, chef des travaux des mines de Bedjapour pour le compte de l'honorable maison William Ramsay de Calcutta, j'ordonne que Tompkins soit privé ce soir de sa ration de riz, parce qu'il a chanté ce matin en travaillant à la mine du Nord. Vous entendez, contre-maitre ?

— J'entends, chef.

— J'ordonne que Barlett reçoive dix coups de baguette sur les reins, des épaules à la ceinture, pour avoir fumé avant d'avoir fini sa tâche. Vous entendez, contre-maitre ?

— J'entends, chef.

— J'ordonne que le Sikh Nadir-Zeb, pour avoir cassé deux fois sa pioche avec colère, travaille aujourd'hui pendant la suspension ordinaire des travaux, deux heures en plus, *à la mine du soleil*, deux heures à prendre de midi à deux heures.

— Mais deux heures en plein midi, c'est vouloir, chef, que Zeb, déjà bien faible, devienne fou ou meure.

— Cela le regarde. Je l'ordonne.

— J'entends, chef.

— Maintenant au travail ! sonnez la cloche, au travail ! »

Ébranlée par la main obéissante du contre-maitre, la cloche appela les mineurs à la reprise des travaux.

Et ces travaux, sur l'ordre du chef aimable avec lequel nous venons de faire connaissance, allaient reprendre dans les vallées arides de Bed-japour.

De longues fourmilières d'ouvriers, courbés

sous leur pioche et leur marteau, quittèrent les tentes où ils venaient de faire leur maigre déjeuner, triste repas composé de racines crues, de quelques fruits et d'un thé fort léger, et se rendirent par divers sentiers où les appelait leur rude labeur, qui consiste à miner des montagnes, à les ouvrir dans toute leur longueur, à percer des rochers, à soulever à l'aide des bras des blocs de granit, à démolir des terres enveloppées de racines plus dures que l'acier, et à les brouetter jusqu'à l'endroit, souvent bien éloigné, où d'autres ouvriers séparent de ces terres, boue épaisse et résistante, les cailloux informes qui renferment, toujours en très-petit nombre, les diamants.

Ils baignent de la sueur de tous leurs membres, sueur qui ne tarit jamais, un espace de terrain où gisent les diamants ; endroits de désolation, brûlés, fendus, calcinés par les rayons du soleil, comme un sol volcanique, paysage de l'enfer. Des jungles, des mares d'eau bleuâtre sur lesquelles planent sans cesse la fièvre et le choléra,

accidentent ce champ maudit où la cupidité de quelques hommes en pousse des milliers d'autres, condamnés par la misère ou par le crime à fouiller dans les profondeurs pour en extraire le diamant. Des forêts sinistres, pleines de hurlements de tigres et pavées de serpents, l'étouffent et ne le rafraîchissent pas. La vapeur chaude qui sort à pleines gorgées, la nuit, de ces vallées redoutables, échauffée encore le jour par un soleil exaspéré, en fait une étuve de 30 ou 40 milles de circonférence. Et tout cela est peuplé d'hommes presque nus, qui vont, qui viennent, qui montent, qui descendent, qui crient, qui se plaignent des coups que leur donnent leurs semblables et des souffrances que Dieu ne leur épargne pas. Quelle vie ! Ils sont peu payés, mal nourris, surveillés de manière à leur ôter la pensée de s'enfuir avec ou sans diamants. Comme ils sont presque nus, nous venons de le dire, il leur serait fort difficile de cacher la moindre pierre précieuse, et d'ailleurs celui d'entre eux qui s'aviserait d'en dérober une seule ne tirerait aucun profit de son

vol, parce qu'il ne sortirait pas du cercle de Bed-japour sans être immédiatement arrêté, saisi, garrotté, ramené aux mines par un cordon de préposés à la surveillance des mineurs tentés d'être infidèles. Quant à la peine qu'entraînerait un pareil délit, elle serait terrible : la captivité indéfinie, les verges jusqu'au sang, la privation de nourriture prolongée souvent jusqu'à la mort.

Des touristes accourus de plusieurs points de l'Inde viennent visiter souvent les mines de Bed-japour, dont le vaste territoire compose en partie la Présidence de Bombay.

Comme une pareille exploitation ne marche pas sans une nombreuse administration, elle a un personnel administratif assez considérable, qu'elle loge dans de petites maisons bâties à peu de distance les unes des autres et reliées entre elles par des jardins. On a construit un hôtel, ou plutôt un caravanséraï, où descendent les étrangers curieux de connaître comment on fouille les rochers qui contiennent le diamant, opération qui ne diffère pas beaucoup au fond de l'extrac-

tion des métaux, comme l'or et l'argent; seulement le diamant est plus fantasque : tantôt il s'enfonce, il se perd dans les entrailles de la terre; tantôt il est à peine recouvert par quelques centimètres d'une terre rougeâtre, et on le ramasse alors sans effort; mais cette dernière circonstance est toujours assez rare pour qu'elle soit regardée comme une heureuse exception par les mineurs.

Six mois après le dîner de noces auquel nous avons assisté à Calcutta, une joyeuse caravane, composée en partie des officiers anglais que nous avons entrevus à cette solennité de famille, arrivait aux mines de Bedjapour, emmenant avec elle une jeune dame anglaise au talon haut, au nez au vent, ferme sur son cheval comme un horse-guard à la parade, brune à inquiéter une Espagnole.

Ils étaient une douzaine environ, faisant autour d'eux autant de bruit et de poussière avec leurs éléphants, leurs palanquins et leurs trente ou quarante domestiques, qu'un régiment tout



entier, riant comme des écoliers en pleines vacances et ramassant les plus grossiers cailloux qu'ils rencontraient sous leurs pas, pour les offrir à leur jolie compagne en lui disant :

« Miss Lora, voici un brillant de la plus belle eau : acceptez-le de la main de celui qui vous l'offre avec son cœur, d'une eau beaucoup moins pure. »

Et c'étaient des rires charmants sur le chemin.

« Miss Lora, disait un autre, recevez cette émeraude, grosse comme une orange ; elle serait digne d'orner un diadème : votre front étant le plus beau des diadèmes, il est naturel qu'elle vous pare. »

Nouveaux rires de la jeune cavalcade ; et ainsi de tous les grès informes roulés sur la route.

« Vous disiez donc, reprit John, un des officiers qui allaient au petit trot, côte à côte avec miss Lora, et comme s'il eût continué une conversation plusieurs fois interrompue, que notre camarade Forster fut insensible à toutes vos protestations ?

— Forster, répondit miss Lora après un soupir aussitôt étouffé, Forster ne se souvint ni de son amour ni des promesses de mariage qu'il m'avait faites en m'enlevant à ma famille.

— Une des premières d'Angleterre, n'est-ce pas?

— Oui; mes raisons, mes larmes, le trouvèrent insensible et le laissèrent froid; et je n'obtins, en essayant de nouveau de le ramener à moi, d'abord que son dédain, puis que sa colère, et enfin que sa brutalité. »

Les lèvres de miss Lora se fermèrent sur ces dernières paroles et comprimèrent un soupir plein d'indignation.

« Oh! le camarade Forster n'est pas bon dans les affaires de cœur, dit John.

— Je le sais maintenant, reprit miss Lora, et je ne l'oublierai pas. Oh non! il n'est pas bon! Vous vîtes tous comment il m'accueillit le jour de son mariage. Il me poussa, lui! il me renversa! Tenez, j'ai encore au front, là, à cette tempe, la cicatrice de la blessure que je reçus

en roulant les marches. Je suis heureuse de ce souvenir, il m'entretient dans mes bonnes intentions de reconnaissance envers celui à qui je le dois.

— Mais aussi qu'alliez-vous lui dire, miss Lora, ce jour-là, quand il n'était plus temps du tout d'empêcher son mariage avec la fille du marchand de diamants de Calcutta?

— Il était encore temps, pardon, monsieur, puisqu'il n'était pas marié. J'allais lui dire que, s'il avait envers moi l'injustice, l'infamie et la lâcheté d'épouser cette femme au lieu de m'épouser. . . »

Là parole de miss Lora Wilmot s'arrêta et laissa la phrase suspendue.

« Eh bien?... demandèrent à la fois tous les jeunes gens de la cavalcade.

— Eh bien ! vous êtes trop curieux, messieurs ; restons-en là. Vous me poussez toujours à parler...

— Non ; voyons, que lui dites-vous que vous feriez?...

— Je vous répète, messieurs, que vous êtes beaucoup trop curieux.

— Puisqu'elle n'a rien fait, reprit un des jeunes officiers en allumant un cigare, c'est qu'elle adressait à Forster une de ces menaces de femme qui se perdent dans l'air comme la fumée de ce manille.

— Tom ! repartit Lora Wilmot, vous ne savez ce que vous dites ; et ne méprisez pas les menaces de femme.

— Dites-nous alors ce que vous auriez fait ou ce que vous projetiez de faire si Forster épousait Abigail Ramsay, qu'il a du reste parfaitement épousée.

— Vous le saurez plus tard.

— Plus tard... plus tard... autre fumée de cigare.

— Vous, Tom, riposta Lora à son jeune interlocuteur, je vous engage à ne pas tant parler de cigare, car celui que vous essayez de fumer en ce moment, et qui est le premier sans doute que vous fumez de votre vie, vous a rendu pâle.

comme un linge : voulez-vous mon flacon de sels? »

Les compagnons de Tom se mirent à rire de la bonne raillerie de miss Lora Wilmot et ne la questionnèrent plus sur son aventure avec Hercule Forster et son abandon par celui-ci.

Par ces bouts de dialogues que nous venons de rapporter, on voit que Lora Wilmot ne faisait qu'un seul personnage avec le prétendu secrétaire qui était venu si malencontreusement accoster Forster au seuil du temple le jour de la cérémonie de son mariage.

Si ces jeunes gens n'avaient pas été si jeunes, ils auraient deviné que miss Lora Wilmot, femme mystérieusement cachée pendant trois ans dans son amour, déguisée pendant ces trois ans sous des habits d'homme, résignée au point de tout souffrir pour ne pas soulever un scandale qui aurait brisé la carrière de son amant, se vengeait déjà par le fait seul de sa présence au milieu d'eux, en les accompagnant dans leurs excursions au delà des mers, en leur tenant tête à

cheval, à table et dans toutes leurs conversations. Elle ne s'oubliait à ce point que par calcul ; elle ne s'était jetée dans le bruit, la dissipation, le plaisir et le désordre que par vengeance, que pour faire dire que, abandonnée par Forster à trois ou quatre mille lieues de chez elle, elle n'avait d'autre moyen d'existence que celui d'y sacrifier un peu sa réputation. Puis elle ne riait si haut et si fort que pour ne pas laisser voir, à l'exemple de beaucoup d'autres femmes, sa large plaie du côté du cœur. Ces jeunes gens ne voyaient pas cela ; ils ne se disaient pas non plus : « Elle aime donc encore Forster, qu'elle songe à la vengeance ? » — car qui pense à se venger quand il n'aime plus ?

Laissant ses compagnons à leurs réflexions plus ou moins moqueuses, miss Lora Wilmot s'éloigna d'eux au galop par un sentier qui contournaient une colline, et ils la perdirent de vue.

Miss Wilmot s'élança ensuite dans la direction d'une plaine qui joignait cette colline à une autre, et, lorsqu'elle fut à peu près entre la pre-

mière et la seconde, elle s'arrêta et chercha à s'orienter. Elle semblait se rendre compte d'un plan qu'elle aurait étudié à loisir et d'après lequel elle se dirigeait en ce moment. Du haut de la selle de son gracieux poney elle écouta autour d'elle, pour s'assurer qu'elle n'avait pas été suivie de ses turbulents compagnons ; et, quand elle en fut convaincue, elle se porta du même pas rapide vers la colline qui fermait la plaine. Il pouvait être trois heures de l'après-midi quand, après l'avoir gravie et descendue, elle arriva à un endroit éloigné de toute habitation et même des mines. Quoique le soleil fût déjà loin du méridien, il n'en versait pas moins ses quarante degrés de plomb fondu sur la terre. Parvenue à ce point, miss Lora Wilmot recommença ses perquisitions autour d'elle et toujours comme une personne qui se guide d'après les indications d'un plan préalablement consulté. Elle s'était arrêtée de nouveau, mais cette fois elle ne demeura pas aussi longtemps en place que la première. L'inspection fut plus rapide, plus certaine

aussi. Ayant avisé un bouquet de hauts arbres, elle prit aussitôt cette direction, et elle atteignit en quelques bonds de son cheval une oasis de verdure et d'ombre formée par ces arbres ; elle mit pied à terre. Sa course était-elle terminée, ou bien voulait-elle goûter seulement quelques instants d'un frais repos avant de la reprendre ?

Un homme dormait sous ces grands arbres touffus, immenses aréquiers, à l'abri de la chaleur de fournaise répandue dans l'air ; il reposait sur le dos afin d'aspirer plus à l'aise les rares passages de fraîcheur qui survenaient, et dans cette attitude il laissait voir les traits de son visage, exténué de fatigue, d'une maigreur osseuse, pareille à celle de ces momies de voyageurs surpris et tués sur le coup par le vent du désert au milieu des sables du Sahara. Le reste de son corps n'était pas moins décharné, mais à travers ce délabrement général on distinguait cependant une fierté indomptée et une élégance de forme suprême, à étonner le regard. Celui de Lora Wilmot poussa, pour ainsi dire, un cri en reconnais-

sant le jeune homme qu'elle était venue chercher de l'autre côté de la presqu'île des Indes ; car la descente de Bedjapour, sa visite aux mines, n'avait été qu'un prétexte chez elle pour découvrir celui qui était couché là sous les arbres, et elle avait été assez habile pour engager dans une excursion qu'elle ne pouvait accomplir toute seule les jeunes officiers de la garnison de Calcutta.

« Voilà le Nadir ! dit-elle : le voilà ! »

Elle l'avait reconnu malgré son excessive maigreur, et, quoiqu'il eût les yeux fermés, au caractère de son étrange figure, difficile à oublier, toujours superbe, fine, plus belle que jamais, parce qu'elle était relevée maintenant par la noble expression qu'y avait ajoutée le malheur.

Après avoir attaché son cheval au tronc d'un palmier dont la cime s'épanouissait, verte et vivace, en large parasol au sommet des airs, miss Lora Wilmot s'approcha de Zeb. Arrivée à quelques pas de lui, elle hésita, elle recula. Deux yeux se rouvraient, la regardaient fixément. Ce n'étaient pas ceux de Zeb ; c'étaient ceux d'un

jeune animal accroupi mollement entre ses pieds. Pour mieux voir celle qui venait déranger son sommeil et le sommeil de son maître, il s'allongea d'abord, montrant sa belle fourrure blanche semée d'étoiles roses ; puis, comme un jeune chat prêt à se mettre en colère, son dos se voûta, se gonfla, et ses petites moustaches se hérissèrent dans la direction de ses naseaux, couleur de chair. Plus ravie de la grâce de ce joli animal, qui la rassurait par son jeune âge et ses petites proportions, qu'effrayée du naturel particulier à ceux de son espèce, car c'était une panthère, miss Lora continua à s'avancer. Lorsqu'elle fut près de la petite panthère, elle abaissa sa main vers elle et l'effleura doucement au-dessus de la tête. Heureux de ces câlineries, d'abord timidement risquées, le jeune animal les encouragea bientôt, et, afin de mieux s'y prêter, il pencha la tête et se mit à sentir les gants de Lora. Il prit visiblement un plaisir anticipé au goût du chevreau ou du daim dont ses gants lui offraient le simulacre. La connaissance était faite. Apaisée et con-

tente, la jeune panthère bâilla et reprit sa sieste, si agréablement interrompue¹.

Lora alla s'asseoir auprès de Zeb. En attendant son réveil, elle s'inclina sur son visage, à la surface duquel passait et repassait un courant d'émotions diverses dont le foyer était dans son âme, livrée à un sommeil agité. Zeb rêvait; tantôt il laissait voir les signes d'une colère haineuse, farouche : alors les veines de son cou fauve et de ses tempes grossissaient comme des cordes de fer près de se briser, et ses lèvres murmuraient les noms de William Ramsay, de Clara, d'Abigaïl, de Diana, de Lucy, de Forster; puis tantôt, au contraire, sa physionomie se radoucissait, et il balbutiait avec ravissement le nom de Nanny, la cinquième et plus jeune fille de Ramsay, celle qu'il avait arrachée à la catastrophe épouvantable de la morsure du naja. Il la

¹ C'était une once ou petite panthère. « Elle s'apprivoise aisément, dit Buffon; on la dresse à la chasse, on s'en sert à cet usage en Perse et dans plusieurs autres provinces de l'Asie; il y en a qui sont d'un caractère assez doux pour se laisser manier et caresser avec la main. » (Buffon, *Animaux carnassiers*.)

voyait; son visage détendu se reposait dans un sourire radieux et presque enfantin, comme il arrive qu'on se fait bon pour être en rapport harmonieux avec les bons. Ces deux mobiles de son rêve dépassaient, dans l'expression dont ils animaient les traits de Nadir-Zeb, tout ce que l'on imaginerait de plus féroce et de plus doux; la rage du lion et la tendresse de la colombe; le fiel et le miel; la folie furieuse et l'extase du bonheur idéal. Cette sublime monstruosité d'exaltation frappa miss Lora Wilmot, qui sourit de joie et se félicita cordialement comme une femme qui trouve plus qu'elle n'attendait au bout de ses calculs longtemps posés et longtemps débattus. Quel appui, quel vengeur on aurait! murmura-t-elle, si l'on se faisait aimer d'un pareil homme! ce serait un lion à lâcher, griffes et dents, sur quiconque vous aurait blessée.

Lora avait parlé trop haut : Zeb s'éveilla. Derrière le rideau vapoureux de sommeil et de chaleur qui enveloppait son front et voilait son regard, il aperçut avec étonnement un visage

inconnu près du sien ; un visage de femme, des yeux pleins de jeunesse et de séduction ; une bouche fraîche et souriante qui lui apportait, il ne devinait pas de quel monde, un peu de cette réalité de bonheur entrevue dans la partie divine de son rêve inachevé.

« Tu es Nadir-Zeb, le Sikh ?

— Oui ; et toi ?...

— Moi... qu'importe !

— Il me semble t'avoir vue dans l'autre partie de l'Inde.

— Peut-être.

— A Calcutta ?

— C'est possible, à Calcutta. Je sais ton histoire. »

Zeb se mit sur son séant afin de mieux examiner celle qui lui parlait, qui prétendait le connaître. Dans ce mouvement qu'il imprima à son corps, il déranger la panthère. Celle-ci n'aimant pas, il paraît, être si souvent inquiétée dans son sommeil, chercha quelque objet sur lequel elle passerait sa mauvaise humeur. En trois bonds

elle parvint à l'arbre où était attaché le poney de miss Lora; au quatrième, elle s'élança au cou de l'animal. Le cheval n'aime pas la panthère, même jeune. Au contact velu qu'il éprouva, le poney se mit à ruer et à hennir de toute la vigueur de ses jarrets et de ses poumons. Il ne touchait plus la terre; il secouait le palmier. « Magol! Magol! s'écria Zeb d'une certaine manière; Magol! »

Et Magol cessant, à cette voix, de jouer avec la terreur du poney, revint plus effrayée que lui se coucher à plat ventre près de Zeb, qui se borna à lui montrer un doigt levé et menaçant entre les deux yeux. Ce fut assez. Magol se fit petite, s'arrondit en boule frémissante sur les genoux de Zeb, où elle avait grimpé, et chercha sa main comme pour abriter sa faute et attirer le pardon. La panthère était devenue chien : Magol n'était plus qu'un épagneul.

« Tu sais donc mon histoire? reprit Zeb d'un ton d'incrédulité.

— Tu es condamné aux mines de diamants à perpétuité. »

Zeb exhala un soupir de douleur.

« Je sais ton crime, Zeb.

— Alors tu ne connais pas mon histoire.

— Tu as arraché à la mort la fille de Ramsay : c'est là ton crime.

— Ah ! fit Zeb : alors tu connais mon histoire.

— Son père avait promis de te donner Nanny en mariage si tu la lui rendais, quand tout espoir semblait perdu pour elle et pour lui ; par ton art, par tes enchantements tu la lui rendis ; et lui, pour se dispenser de tenir sa promesse, il t'a envoyé ici, à Bedjapour, où il pense que tu es mort depuis six mois qu'il s'est débarrassé de son serment en se débarrassant de toi.

— C'est bien cela ! seulement je ne suis pas encore mort ; mais...

— Veux-tu être libre ?

— Sur-le-champ ! »

Zeb s'était levé ; il était debout.

« Assieds-toi, écoute. »

Zeb s'était accroupi, son coude portait sur la terre et son regard dévorait les paroles de Lora.

« Veux-tu te venger ?

— Demande-t-on à celui qui a soif s'il veut boire de l'eau fraîche ?

— Alors, tu veux te venger ?

— Je t'ai répondu.

— Eh bien, tu seras libre, mais à la condition de te venger.

— Tu appelles cela une condition !... Mais nous avons donc la même haine ? demanda Zeb en plongeant son regard dans le regard fascinateur de Lora.

— Oui, et n'en sois pas fâché. »

Lora Wilmot passa doucement son bras autour du cou de Nadir-Zeb, et elle reprit :

« Les Ramsay ne seront bientôt plus à Calcutta.

— Ils ne seront plus à Calcutta ! mais alors que veux-tu que je fasse de ma liberté ? Tout est fini pour moi.

— Non.

— Et comment ?

— Ils ne seront plus dans l'Inde, ils seront

tous partis pour l'Europe, pour Londres, où ils vont jouir de leur prodigieuse fortune.

— Mais, encore une fois, que veux-tu alors que je fasse de ma liberté?

— Ne m'interromps pas; ils seront partis, mais ton ennemi, celui qui a le premier causé tous tes malheurs, ta captivité, ton exil ici, le capitaine Hercule Forster ne quittera les Indes que dans un mois, que lorsque celui à qui il a vendu ou est sur le point de vendre sa commission de capitaine aura été définitivement agréé par le conseil de la Compagnie. Des formalités assez longues sont encore à remplir : elles prendront un mois. Le laisseras-tu partir? »

Zeb ne répondit rien : il caressait la tête de la jeune panthère, qui lui léchait les mains.

Lora poursuivit : « Est-ce que tu laisseras échapper ta vengeance? demanda-t-elle vivement, impatiente d'une réponse qu'elle aurait voulue, qu'elle attendait foudroyante. »

Nadir-Zeb répondit avec une lenteur désespérante pour miss Lora Wilmot.

« Ne suis-je pas prisonnier ici ?

— Je t'ai dit que je te délivrerais, mais c'est pour que tu te venges.

— Pour que nous nous vengions, tu veux dire ?

— Soit !

— Mais il n'est pas facile de sortir d'ici ; bien d'autres que moi l'ont tenté, et aucun...

— Tu sortiras d'ici. J'ai apporté avec moi un costume complet d'officier, tu l'endosseras...

— Mais la couleur de mon visage ?

— Nous partirons d'ici la nuit, et ceux mêmes avec lesquels tu quitteras les mines de Bedja pour ne se douteront pas, mêlé à leur groupe, que tu es au milieu d'eux. Donc, tu t'évaderas, tu viendras avec nous jusqu'à Bombay ; de Bombay, avec l'or que je te donnerai, tu te rendras à Calcutta ; à Calcutta...

— A Calcutta ? demanda Zeb.

— Eh bien, à Calcutta... »

Miss Lora Wilmot ramena un peu plus étroitement son bras autour du cou de Zeb, qui se vit cerné, enveloppé comme Nanny par le ser-

pent naja, mais où était l'enchanteur pour le délivrer, lui, de cette envahissante étreinte, de cette douce pression, pour l'éloigner de ce suave venin qui rayonnait des cheveux, des lèvres tendues, des regards fixes, de l'haleine de feu de ce serpent non moins dangereux que le naja ?

« Eh bien, à Calcutta, répéta miss Lora en parlant presque sur les bords des lèvres de Nadir-Zeb, tu iras un soir à la rencontre de ton mortel ennemi ; vous autres Indiens, on ne vous voit pas dans l'ombre dont vous avez la couleur ; tu l'attendras, et quand il sera près de toi...

— Quand il sera près de moi?...

— Oui...

— Quoi? »

Il y eut là un point d'arrêt que miss Lora franchit ainsi :

« Moi, je sais, dit-elle en mordant son impatience et en la retenant entre ses lèvres qu'elle avançait toujours, je sais que si un homme m'avait blessée, outragée, humiliée, battue, comme tu as été blessé, outragé, humilié, battu

par le capitaine Forster, je m'armerais sans pitié, sans hésitation, sans remords, d'un poignard empoisonné !...

— Tu veux donc que je tue le capitaine Forster ?

— Sans doute : cela te plaît-il ?

— Non. »

Le visage de Lora se-retira subitement du visage de Zeb.

« Pourquoi non ? demanda-t-elle.

— Parce que ce n'est pas assez de vengeance ce que tu me proposes là, répondit Nadir-Zeb.

— Que veux-tu dire ? Quelle autre plus grande vengeance rêves-tu ?

— Forster me déteste et je le déteste ; il m'a avili et je l'ai avili ; il m'a insulté et je l'ai insulté ; nous sommes presque quittes. Mais j'en veux de toute l'indignation allumée dans mon âme à William Ramsay pour m'avoir manqué de parole, pour m'avoir promis sa fille Nanny qui n'appartenait plus qu'à la mort, et pour m'avoir envoyé au fond de ses affreuses mines de Bedja-

pour, au lieu de me donner Nanny par moi res-suscitée; et c'est lâche ! J'en veux à ses quatre filles, vaines et méchantes, créatures sans âme, pleines de néant et de frivolités, gonflées d'orgueil, de cruauté froide, épingles d'or empoisonnées. J'en veux à son futur gendre Norval, esprit rampant, parce que c'est Norval qui lui a conseillé tout bas, quand je demandais sa fille comme récompense si je la sauvais, de tout m'accorder à l'heure du danger, sauf à faire de moi tout ce qu'il voudrait après le danger. Et son hypocrite conseil a été suivi, sa parole venimeuse a eu accès auprès de la conscience sordide et louche du marchand de diamants. Eh bien, voilà le nid d'oiseaux de proie sur lequel je voudrais m'abattre et peser de tout le poids de ma haine et de mes souffrances; mais puisqu'ils vont s'envoler, tout est dit : ma colère va s'endormir. Il n'y faut plus penser, puisqu'ils ne sont plus de ce monde pour moi, puisqu'ils vont quitter l'Inde, l'Asie, et qu'ils vont en Europe où je ne mettrai jamais les pieds. »

•

Miss Lora ne s'attendait pas à cette résolution de Nadir-Zeb, aimant mieux ne pas se venger du tout que de se venger incomplètement. Elle rugit de déception.

« Oui, sans doute, dit-elle, il vaudrait mieux frapper toute la famille qu'un seul ; mais c'est là une chose désormais impossible. Non-seulement, comme tu le dis, les Ramsay ne seront bientôt plus de ce côté du soleil pour toi et pour moi, mais ils seront dans un monde où la vengeance est difficile à exercer, surtout pour un étranger comme toi qui se dénonce déjà lui-même par son teint, sa langue, son costume ; où à chaque pas, qu'il aille à Paris ou à Londres, on lui pose cette question : Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'êtes-vous venu faire ici ? Qui connaissez-vous ici ? Comptez-vous rester longtemps ici ? Et que répondrais-tu ? Tandis que lui, le capitaine Forster, n'est qu'à quelques cents lieues de Bedjapour, où il le croit la chaîne aux pieds et au cou au fond d'une mine ; où il suppose même, lui aussi, que tu es mort et étendu à six pieds

sous terre depuis plusieurs mois. Donc, raisonner et agir ainsi que tu le fais, c'est là une détermination que je ne comprendrai jamais, jamais ! Mieux vaudrait dire tout de suite que tu ne ressens plus la brûlure de l'insulte, de l'outrage, de l'avilissement ; que la captivité t'a façonné à l'esclavage et à toutes ses misères, te forçant à oublier que tu as été soldat, prince, brave et loyal musulman.

— Il faut que tu l'aies bien aimé, repartit Zeb lentement, pour vouloir tant le tuer !

— Oui, je l'ai beaucoup aimé, mais celui que je viendrais à aimer, si je devais encore aimer quelqu'un, ce ne serait certes pas un homme indifférent à la honte et au mépris, ajouta Lora tout en s'amusant à introduire le tranchant de ses ongles fins et roses entre les dents blanches de Zeb, comme si elle eût voulu les lui faire plus acérées en aiguisant elle-même de son côté ses dix griffes de femme.

— Mais, dit Zeb, qui ne se sentait pas aussi indifférent que venaient de le dire les paroles de

Lora et que l'exprimait son propre visage, Zeb, pris insensiblement dans les mailles d'un immense réseau de séductions : Est-ce qu'il n'y a pas d'autre vengeance que celle que tu me proposes ? C'est celle de nos climats : l'ombre et le poignard glissant ; elle est bonne, sans doute, mais elle n'est pas la seule. Vous autres civilisés qui avez inventé tant de choses neuves et parfaites, n'avez-vous rien créé de nouveau en matière de vengeance ?

— Non ! interrompit sèchement Lora ; non ! répéta-t-elle, il n'y a pas de meilleure, de plus complète vengeance au monde, et nous cherchions vainement, toi et moi, un moyen plus prompt et plus sûr de nous venger du capitaine Hercule Forster... Décide-toi donc à nous débarrasser de lui ou à demeurer ici esclave ta vie entière. Tout est là, et décide-toi vite, car le soleil de demain ne me verra pas à Bedjapour.

— Ma décision est prise.

— Dis-la.

— Je te l'ai dite.

— Redis-la.

— Je n'assassinerai jamais ! On s'habitue à tout dans la religion sainte de l'islam : je souffre, je travaille beaucoup, toujours, je mange peu, je dors à peine ici, c'est vrai ; mais mon corps, soutenu par la résignation, s'est habitué à l'excès du travail, aux jours sans nourriture, aux nuits sans sommeil, enfin à toutes les souffrances. Dieu est grand !

— Et ce bâton est son prophète, » interrompit une voix que nous avons déjà entendue au commencement de ce chapitre, et suivie d'un bras qui fit tomber un bâton terminé en fouet sur la tête nue, les épaules nues et les reins nus de Nadir-Zeb. « Misérable paresseux ! voilà une grande heure que tu devrais être au travail, et tu es encore là ! Au travail ! »

Tandis que Zeb ployait sous cette grêle de coups, la jeune panthère s'était mise à pousser de petits cris de rage et à montrer tout de bon les dents à Coldbeck.

Mais les coups de fouet et de bâton ne s'arrê-

tèrent pas à cet agression enfantine de Magol ; ils s'abattirent plus serrés, plus nombreux et plus forts sur Nadir-Zeb, qui disait vainement : « Mais j'ai travaillé aux mines trois heures de plus aujourd'hui ; il m'avait été accordé une demi-heure pour me reposer, et...

— Et tu as pris une heure, lui dit Coldbeck avec accompagnement de fouet à travers le visage. »

Zeb était jaspé de rouge et de bleu, sillonné des coups de lanière et de bois noueux qu'il continuait à recevoir malgré les protestations rageuses de Magol. C'était la première fois qu'il subissait une pareille punition : irrité, fou de désespoir, à la fin il se précipita silencieux, morne, furieux, sur l'instrument de correction, et dans sa frénésie il le mordit à pleines dents comme s'il eût été de chair ; il le fendit ainsi qu'il l'eût fait d'un roseau.

Voyant cela, voyant que les dents étaient permises, et se souvenant aussi cependant qu'elle venait de recevoir une admonestation de son

maître pour s'être élancée au garot du poney, la panthère se vengea sur le pantalon de mousseline de Coldbeck, qu'elle fendit, déchira, mâchonna, mit en charpie, sans que Coldbeck parvint jamais à se débarrasser de ce petit ennemi autrement que par des coups de pied dont Magol ne s'effarouchait guère.

« Eh bien, dit Lora à Zeb, ta religion t'enseigne-t-elle à supporter aussi cette nouvelle humiliation digne d'un chien, et qui révolte même l'animal à peine né que voilà ?

— Oui, elle m'enseigne cela, répondit Zeb derrière un nuage de pâleur, de colère et de sang.

— Non ! lui dit Lora dans l'oreille et en posant la fine pointe de son pied à l'étrier de son cheval pour aller retrouver ses compagnons ; non ! et je veux te revoir. Nous nous reverrons encore aujourd'hui, la nuit venue, et à cette même place. N'est-ce pas, Zeb ? »

Zeb suivi de Magol, toujours acharnée au pantalon ou à ce qui restait de pantalon à Coldbeck,

s'éloigna courbé sous le fouet impitoyable de ce chef des travaux des mines de diamants de William Ramsay, l'heureux beau-père d'Hercule Forster ; et Lora Wilmot reprit au galop de son poney le chemin entre les deux collines qu'elle avait suivi en venant.

Quand miss Lora se présenta à l'hôtel des *Touristes*, ses amis étaient à table, se livrant à la satisfaction, comprise par tous les honnêtes gens, d'un bon dîner où sa part l'attendait depuis une demi-heure. La faim de ses compagnons avait temporisé tant qu'elle avait pu, mais elle avait fini par l'emporter sur les atermoiements de la courtoisie. On s'était mis à table sans miss Lora Wilmot, dont l'entrée fut accueillie et saluée d'un bout de la salle à l'autre par les plus vives acclamations.

« Nous vous croyions dévorée par un tigre, miss Lora.

— Par plusieurs tigres.

— Pas tout à fait, dit miss Lora en se débarrassant de sa cravache, de ses gants et de son

chapeau, et en essuyant son visage avec un élégant mouchoir brodé.

— Mais oui, nous commençons à être fort inquiets sur votre compte. »

Le bouchon d'une bouteille de vin mousseux alla frapper le plafond.

« Je m'en aperçois, dit miss Lora en se versant un verre de Xérès.

— Messieurs, vous vous trompez, reprit un autre convive, le jeune Tom, celui que Lora avait si malicieusement raillé le matin à propos de son inaptitude à fumer un cigare un peu trop fort pour la délicatesse de son estomac; miss Wilmot s'est fait attendre parce qu'elle était occupée à chercher à travers les mines de Bedja pour le fameux diamant odorant qu'on ne découvre pas dans toute la durée d'un siècle souvent.

— Qu'est-ce donc que le diamant odorant ? demanda-t-on de tous côtés, et miss Lora ne fut pas la moins empressée à le demander.

— Une merveille; c'est un diamant qui a non-

seulement la propriété de briller comme tous les diamants connus, mais encore celle tout à fait exceptionnelle de répandre un parfum suave, délicieux. Et ce n'est pas tout encore. La magie se joint à la réalité pour faire de ce diamant le phénix des pierres précieuses. Celui qui le possède jouit du privilège de se faire aimer à l'adoration par toutes les femmes, et même de se faire suivre par elles partout où il va.

— Et si c'est une femme qui le porte sur elle ? demanda miss Lora.

— Celle-là, naturellement, a la même influence magique sur les hommes, répondit Tom.

— Mais il n'est pas besoin du diamant odorant pour cela, maître Tom. Il suffit d'être jeune, très-jolie, et d'avoir les qualités analogues à ces deux avantages, remarqua miss Wilmot, et les hommes vous suivront où il vous plaira de les mener.

— Vous en êtes la preuve, Lora.

— Je n'aurais pas osé le dire, messieurs.

— Un toast à la modestie !

— Mais vous ne m'avez pas tout à fait compris, reprit Tom, l'explicateur des vertus miraculeuses du diamant odorant : il opère les mêmes résultats phénoménaux entre les mains d'une laide, d'une vieille, d'un monstre de difformité. On l'aime, on la suit.

— Oh ! s'il en est ainsi, le diamant odorant mérite en effet sa réputation prodigieuse, dirent joyeusement les officiers anglais attablés en ce moment à l'hôtel des *Touristes*.

— Une seule question encore !

— Laquelle, miss Lora, laquelle ?

— Qui a jamais possédé ce talisman enchanté ?

— Personne.

— Je m'en doutais !

— Qui l'a vu, du moins ?

— Personne.

— J'en étais sûre ! Je pense, poursuivit miss Lora, rassurée sur la non-existence du diamant odorant, qui eût fourni, s'il eût existé, de trop forts avantages aux femmes qui n'en tiendraient aucun de la beauté, je pense que dans vos cour-

ses, messieurs, vos yeux ont aperçu des diamants plus réels que le célèbre diamant odorant de notre compagnon Tom.

— Vous dites juste, Lora, et nous devons regretter que vous n'ayez pas été avec nous pendant notre visite au directeur général des mines de Bedjapour. Vous auriez vu son cabinet et les magnifiques diamants de choix réunis sur ses tablettes. Il y en a là de la valeur de quarante mille francs la pièce, miss Lora, vous entendez ! de cinquante mille, de cent mille francs, miss Lora ; il y en a même plusieurs de cinq cent mille francs ! miss Lora.

— Et qu'est-ce que font là ces diamants qui s'ennuient et qui feraient mieux d'être au bras, au front ou au cou de quelque jolie femme ?

— Au vôtre, par exemple, miss Lora.

— Pourquoi non ?

— Ces diamants, miss, qui vous eussent fait plus qu'à nous pousser des cris d'admiration, car le diamant est aimé de la femme autant que la femme est l'amie du diamant, sont destinés

aux personnages considérables, aux touristes marquants, aux princes, qui viennent par curiosité visiter Bedjapour. Ils leur sont offerts par le directeur des mines au nom de M. William Ramsay, et M. Ramsay en échange reçoit, pour sa courtoisie peu commune, des croix, des titres, des rubans, des dignités dont il aura l'occasion de se parer et de se pavaner, maintenant qu'il est en Europe, où l'on tient à ces choses-là autant et plus qu'aux diamants. Voilà, miss Lora, voilà le beau spectacle que vous avez perdu en ne vous trouvant pas avec nous ce matin pendant notre réception chez M. le directeur.

— Sans doute j'ai beaucoup perdu, mais il dépendait de vous, messieurs, d'adoucir l'amertume de cette perte en m'achetant quelques-uns de ces beaux diamants. Vous ne m'en avez rapporté aucun, n'est-ce pas?

— Aucun, miss Lora, aucun! »

Un soupir collectif circula autour de la table.

Une voix lamentable ajouta :

« Nous n'aurions pas osé : songez ! quel dia-

mant est assez beau, assez rare pour vous être offert?»

Miss Lora fit semblant d'essuyer une larme.

« Je ne dis pas, mais on offre toujours.

— Sans doute, miss Lora, sans doute.

— On se risque.

— Que voulez-vous, notre timidité...

— Oui, je comprends votre timidité...

— Peut-être que si vous aviez eu la bonne inspiration de ne pas vous séparer de nous, que si vous nous eussiez accompagnés, le directeur, homme charmant, gentleman exquis, jeune encore, célibataire ou veuf, car nous n'avons pas remarqué trace de ménage autour de lui, vous eût galamment priée de choisir dans ses vitrines un diamant pour votre usage particulier. Et qui sait, miss Lora, qui sait ! peut-être qu'il vous eût offert sa main.

— Est-ce qu'elle est en diamant?

— Nous n'avons pas remarqué.

— Je ne veux pas me marier, vous le savez, et la plaisanterie...

— Vous auriez tort de refuser un tel parti, s'il

se présentait, miss Lora, grand tort ; vous régneriez sur les mines de Bedjapour : vous habiteriez d'ailleurs une maison délicieuse ; petite, mais ravissante, entourée d'un jardin rempli de fleurs.

— En diamants ?

— Non, naturelles, miss Lora.

— Les diamants sont bien plus naturels.

— Un vrai paradis, miss Lora, que cette maison, que ce cottage où l'on entre comme on devait pénétrer dans le paradis avant la faute de notre mère commune ; simplicité primitive qui nous a un peu surpris dans cette vallée de Bedjapour peuplée de bandits, de coquins, de condamnés, qui, par vengeance, par passe-temps, pourraient avec la plus grande facilité du monde s'introduire chez le directeur et l'assassiner. Mais puisqu'il ne prend aucune précaution, c'est qu'il se juge en parfaite sécurité dans cette riante habitation dont vous auriez été un jour la reine, nous aimons à le répéter, si vous nous eussiez accompagnés. Mais vous n'aurez ni diamant, ni

mariage, ni souveraineté, pour vous punir de votre absence.

— Avec tout ça, vous remarquerez, messieurs, dit un convive en arrosant de rhum un ananas, que nous avons dit point par point à miss Lora où nous sommes allés, et que miss Lora n'a pas daigné nous apprendre où elle a été après nous avoir si brusquement quittés tantôt.

— Si vous me l'eussiez demandé...

— Nous vous le demandons.

— Je me suis promenée, voilà !

— Seulement ?

— La solitude...

— La mélancolie...

-- La rêverie...

— Vous le voyez, miss Lora, personne ne vous croit éprise de la solitude, de la mélancolie et de la belle nature, du reste fort laide ici, au point de vous livrer au plaisir d'une promenade sentimentale.

— Alors, messieurs, cherchez, cherchez où j'ai pu aller.

— C'est cela, cherchons.

— Et pour mieux découvrir, décoiffons ces flacons de vin de Champagne que Bombay nous a fait payer assez cher, Dieu merci ! »

C'est au moment où le vin de Champagne ruisselait des bouteilles dans les coupes de cristal, qu'un bruit sourd et prolongé, comme celui d'une émeute, appela l'attention de tous ces jeunes gens qui commençaient, heureux épisode du dîner, à parfumer le dessert de la vapeur vivifiante du cigare.

Ils quittèrent aussitôt la table pour courir à la porte, car l'endroit où ils étaient n'avait rien de commun avec ces salons bas et étouffés des vieux restaurants de l'Europe, avec ces cabinets cellulaires placés à un second, quelquefois même à un troisième étage ; c'était un jardin couvert d'arbres, ombragé de tentes, rafraîchi par des eaux courantes.

« Qu'arrive-t-il donc ? demanda miss Lora aux premiers mineurs qui parurent en tête de la foule désordonnée qui s'avancait précédée d'un

tourbillon de poussière, en criant, en hurlant, en déchirant l'air de ses exclamations d'étonnement, terminées de temps en temps par une ronde sauvage ; mais qu'arrive-t-il ?

— Une chose qu'on n'a jamais vue, jamais !

— Quelle chose ?

— On n'en verra jamais de pareille.

— Mais quelle chose ? »

Il fut impossible à miss Wilmot, malgré ses efforts, d'arracher une réponse plus claire à l'ouvrier hindou interrogé par elle. Du reste, il disparut, poussé, enveloppé, emporté par la masse des mineurs accourant derrière lui. Miss Lora en arrêta un second, et elle ne fut pas mieux renseignée ; un troisième lui dit enfin d'une voix enrouée et haletante :

« Un de nos camarades... »

Il s'arrêta pour respirer.

« Oui, un de vos camarades... »

— A trouvé... »

Nouveau point d'arrêt.

« Qu'a-t-il trouvé ?

— Un diamant !

— Un diamant... Eh bien, qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

— Ce qu'il y a là d'extraordinaire !

— Sans doute, puisque c'est son métier et le vôtre d'en trouver.

— Mais ce diamant est d'une grosseur... d'une grosseur comme on n'en a jamais vu chez les plus fameux marchands de Bénarès, comme on n'en a jamais extrait un seul qui en approchât des trente-cinq mines de Bedjapour. Si le prophète vivait encore, on l'enverrait au prophète.

— Et comment donc est-il gros ?

— Ah ! madame !

— Comme la ville de Calcutta ? »

Le mineur indien s'éloigna, indigné de la plaisanterie de miss Lora, et fit place à d'autres ouvriers. Ceux-ci reprirent l'enthousiasme où l'autre l'avait laissé, et jurèrent à miss Wilmot, ainsi qu'à ses compagnons, surpris comme elle de cette scène bizarre à laquelle leur bonne fortune de touristes leur donnait d'assister, que de-

puis des siècles la terre de Brama n'aurait rien produit d'aussi extraordinairement gros, d'aussi prodigieusement parfait, d'aussi merveilleusement pur que ce diamant soulevé par la pioche de l'heureux mineur, bien heureux, pouvait-on dire, car une pareille bonne fortune allait lui valoir sa liberté. En effet, d'usage traditionnel, le condamné qui rencontre un trésor d'un aussi grand prix est libre de droit et libéré sur-le-champ. Ce fut pendant ces éclaircissements, donnés à paroles rompues et flottantes, que le cortège triomphal déboucha. Sur une brouette, soulevée à hauteur d'épaules par des pioches réunies en forme de pavois, on voyait celui que le sort venait de favoriser d'une façon si particulière, si miraculeuse, entre tous ses compagnons de travaux et de misère. Quelle ne fut pas la surprise de miss Lora en reconnaissant dans ce mineur Nadir-Zeb! — Oui, c'était Nadir-Zeb, c'était le malheureux qu'elle avait vu quelques heures auparavant languir de la fièvre au soleil et rouer de coups par Coldbeck ; une belle ceinture de mous-

seline de couleur, comme en portent les Hindous les jours de fêtes, resplendissait à sa taille.

Magol partageait aussi avec son maître les honneurs du triomphe. On lui avait passé autour du cou une couronne de feuilles de palmier ornée au milieu d'une belle fleur de lotus. Elle regardait à droite et à gauche de ses beaux yeux verts, la foule des mineurs dont elle était bien connue : car qui ne savait parmi eux que Zeb n'aimait rien tant que sa panthère Magol ? que Magol, si Zeb était joyeux, sautait, allait par bonds autour de lui, et qu'elle devenait triste et taciturne, fourrant ses naseaux dans le sable, si Zeb tombait dans cette incommensurable mélancolie commune aux exilés ?

Miss Lora alla vers Zeb à travers l'épaisse foule pour le féliciter de son bonheur. Zeb ouvrit sa main droite aux regards de miss Lora et il lui montra le diamant. Les Hindous ne l'avaient pas trompée ; ils n'avaient exagéré en rien. C'était un diamant d'un volume monstrueux, et quoiqu'il fût, comme tous les diamants qu'on re-

cueille, enveloppé d'une croûte de pierre, il était aisé d'en concevoir, d'en déterminer malgré cela les proportions fabuleuses ; les yeux exercés des mineurs ne s'y étaient pas mépris. D'ailleurs ce diamant était d'une eau si belle, si puissante, qu'on en voyait plus des deux tiers ; la croûte cachait à peine, par conséquent, un tiers de sa totalité. Il semblait vouloir déchirer de lui-même cette écorce pierreuse étendue sur une partie de ses lames et de ses arêtes, et se montrer dans ses phénoménales dimensions. Il était comme ces enfants solidement constitués qui sont impatients de venir au monde. L'obscurité et le néant le fatiguaient. Moins gros qu'un œuf de poule, il était deux fois plus gros qu'un œuf de pigeon, ce qui lui prêtait la grosseur approximative d'une de ces oranges dites mandarines. Il était plus gros que celui du radjah de Matan (île Bornéo), qui pèse 367 carats, plus de 75 grammes ! et par conséquent beaucoup plus gros encore que celui de l'empereur du Mogol, dit le Kohi-Noor (montagne de lumière) ; plus gros même que celui du

Nizam, qui pèse, assure-t-on, 400 carats : ainsi disparaissaient devant lui, comme les étoiles devant le soleil, le Sancy, ce beau diamant de l'écrin d'Henri IV; le Régent, dont la dénomination dit assez l'époque d'acquisition et celui qui l'acquiert, et même l'Étoile-du-Sud, ce diamant souverain de la couronne du Brésil.

Miss Lora, auprès de qui étaient venus se grouper les jeunes officiers descendus avec elle à Bedjapour, ne put refuser son hommage admiratif à cette production féerique, à ce joyau presque divin qu'aucune somme d'argent n'était capable de payer. Les vingt millions qu'on dit valoir le Régent, les cinquante millions auxquels on évalue le diamant du grand mogol, ne pouvaient entrer en balance de prix avec le prix du diamant exhumé par Nadir-Zeb, diamant qui fut aussitôt appelé, baptisé, par l'inspiration populaire : *Le Fils du Soleil*.

Comme il est avéré dans le commerce qu'un diamant qui possède un carat de plus est mille fois, dix mille fois plus cher que celui qui a ce

carat de moins, quel était donc le prix du *Fils du Soleil*, qui avait deux ou trois cents carats de plus que le Nizam ? C'était à confondre, à effrayer comme chiffre, comme argent. Il fallait peut-être aborder les cent millions : et tout cela tenait dans la main maigre et jaune d'un malheureux Hindou, d'un pauvre condamné aux durs travaux des mines !

En apprenant de la bouche même de Zeb qu'il allait obtenir sur-le-champ sa liberté, miss Lora comprit qu'elle perdait pour jamais l'homme sur lequel elle avait compté pour se venger de Forster, l'homme pourtant qu'elle était venue chercher de l'autre côté de la longue presqu'île des Indes.

Zeb, qui avait refusé de mettre son bras au service de la haine de miss Lora quand elle lui offrait sa liberté pour récompense, maintenant qu'il tenait sa liberté de lui-même, ne consentirait plus à coup sûr à écouter un seul instant les propositions de miss Lora. Elle avait sans doute la facilité de le suivre partout où il irait et d'es-

sayer sur lui la domination de sa beauté ; mais se croyait-elle assez irrésistible pour maîtriser et diriger à son gré cette nature subtile, mystérieuse, glissante, insaisissable, et qui gardait peut-être au fond du cœur un amour inaccessible à toute atteinte, pareil comme résistance au diamant qu'il serrait en ce moment dans sa main ?

Lora, confondue par l'inattendu de l'événement, n'osa pas rappeler à Zeb qu'elle lui avait donné rendez-vous dans la soirée même de ce jour, car ce jour n'était plus le même pour lui. Il y a des heures qui mettent entre elles des intervalles de dix ans.

-Le cortège triomphal reprit sa course tourbillonnante et se dirigea avec ses cris et sa poussière rougeâtre vers la maison du directeur général pour remettre entre ses mains le formidable diamant découvert par Nadir, qui recevrait en même temps du directeur général des mines de Bedjapour, M. Joshua Simpson, son certificat de liberté.

Miss Lora rentra dans l'hôtel des Touristes

très-pensive, très-soucieuse de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Le sort l'avait vaincue, terrassée; elle portait l'oreille basse. Après avoir pris son café, elle dit à ses compagnons.

« Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici, je pense; nous partirons quand il vous plaira, tout de suite si vous le voulez.

— Soit! tout de suite, dirent quelques-uns des jeunes officiers, que des dîners de corps, des fêtes, des bals, des plaisirs de tout genre attendaient à Bombay, la ville des plaisirs et des bals par excellence aux Indes anglaises. A cheval!

— Comment, tout de suite! objectèrent d'autres officiers; nous arrivons à peine et nous repartirions déjà! Attendons du moins jusqu'à demain; reposons-nous ici cette nuit. »

L'avis de ces derniers prévalut. On arrêta que le départ n'aurait lieu que le lendemain.

Cette détermination eut une influence incalculable sur la destinée de miss Lora, sur celle de Zeb et de bien d'autres personnes qui ne s'en doutaient guère en ce moment.

Si miss Lora Wilmot n'était pas restée cette nuit-là à Bedjapour, si elle fût retournée à Calcutta, si elle fût partie le jour même pour Bombay, comme c'était d'abord son intention, rien de ce qui arriva de prodigieux ne fût arrivé. Mais voici un léger commencement de ce qui arriva.

La nuit venue, les officiers anglais reprirent gaiement leurs places autour de la table, qui s'était chargée pendant leur absence, et selon l'usage britannique, de vins de France, d'Espagne et de Portugal, portés sur un petit chariot à la monture et aux roues d'argent. Comme chacun le sait, ce meuble si important dans les mœurs anglaises est poussé de temps en temps devant chaque gentleman altéré, qui fait devant ces séductions roulantes un choix réfléchi de la bouteille voyageuse pour laquelle il se sent le plus d'affection, et qui remplit ensuite son verre au gré de sa soif. Les conversations s'allument et se colorent alors selon l'ardeur plus ou moins pimentée des vins. Miss Lora fut de nouveau l'objet des plaisanteries de ces jeunes messieurs.

« Vous nous revenez bien sérieuse, miss Lora !
Qu'avons-nous donc ?

— Miss Lora est contrariée, repartit un autre railleur, et je sais pourquoi. Et il se mit à siffler sardoniquement.

— Et pourquoi donc est-elle triste ? reprit un autre en faisant la basse avec un ricanement formulé par un même sifflement.

— Parce qu'elle tenait à partir ce soir, et que notre départ a été renvoyé à demain. Autre sifflement cadencé.

— On l'attendait sans doute. Quatrième sifflement non moins injurieux.

— On l'attend toujours. Quintette agréable de petits sifflets moqueurs.

— Peut-on savoir qui, miss Lora ? Sextuor de sifflets.

— Ce n'est pas Forster, n'est-ce pas ? Chœur général de siffleurs.

— Messieurs, je n'aime pas les moqueries, répliqua d'un ton sec miss Wilmot ; et si je n'ai donné à aucun de vous le droit de me défendre,

n'oubliez pas, par la même raison, que je ne laisserai à aucun de vous non plus celui de me railler. »

Les sifflets n'avaient pas cessé leur musique, blessante au dernier point.

« Bien dit ! très-bien dit ! miss Lora.

— Admirablement dit !

— Un verre de porto à Lora, pour sa délicieuse réponse ! » .

Les sifflements redoublèrent d'enthousiasme.

D'un coup de sa main en colère, Lora repoussa le chariot d'argent, qui alla rouler de toutes ses roues à l'autre bout de la table.

Ce geste produisit une diversion : les sifflements s'arrêtèrent.

« Notre bien-aimée est de mauvaise humeur.

— La bien-aimée de qui, messieurs ?

— De tous, madame.

— Cela veut-il dire autre chose, messieurs, que ce que cela dit ?

— Mais...

— Que signifie ce mais ? dit miss Lora en re-

tirant l'un de ses gants, geste auquel sur le moment personne ne fit attention; que je suis à quelqu'un de vous? Dites!

— Celui-là, dans tous les cas, n'a qu'à se féliciter de son bonheur, répondit d'un petit air fat, mouillé de madère, un des plus jeunes parmi les jeunes de cette réunion, en posant de champ la lame d'un couteau sur ses lèvres, pour en tirer une variation dans le sifflement. »

Le gant de Lora alla immédiatement frapper la bouche gracieusement impertinente qui avait parlé et sifflé.

Ce n'était ni plus ni moins qu'un soufflet.

L'insulté s'était levé et se précipitait déjà en colère vers miss Lora. Il fut prévenu, un bras l'arrêta : c'était celui de Tom.

« Où allez-vous, camarade?

— Que vous importe? Place!

— Je vous prie de retourner à la vôtre.

— Laissez-moi punir une... sinon vous-même..... Place donc!

— Pas un pas de plus! pas un mot de plus!

— Ah ! c'est ainsi !

— C'est ainsi, monsieur. »

L'insulté ôta rapidement son habit ; ce que voyant, Tom ôta le sien, et une boxe en règle s'engagea entre les deux jeunes gens. Les autres se mirent à regarder tranquillement après avoir quitté leurs places pour faire galerie. Lora prit une cigarette de Manille dans son porte-cigare de paille de riz et l'alluma. Au troisième coup de poing, l'adversaire de Tom avait les yeux cerclés de noir, la bouche barbouillée de sang, le nez gros comme une tomate mûre ; au quatrième coup il tomba à plat sur le dos, selon la règle des Saunders et des Creeble ; il était parfaitement battu. Tom demeurait vainqueur. On l'applaudit avec frénésie.

« Tom ! lui dit la fouguese Irlandaise, je vous pardonne l'exécrable mine de fumeur que vous aviez ce matin, en faveur de votre victoire à mon profit. Soyez en outre récompensé par cette cigarette qu'ont pressée mes lèvres ; vous êtes digne de l'achever. »

Ce trait de galanterie délibérée, joint à cette

fierté de femme qui ne souffre pas qu'on insulte devant elle à sa réputation, peint bien le milieu original auquel se trouvait arrivée miss Lora, fille de bonne maison, femme cruellement abandonnée depuis peu de temps, déclassée, mais pas encore reclassée, ayant un pied encore engagé dans l'excusable erreur d'un dévouement méconnu, mais posant l'autre pied dans la vie indépendante de la femme qui n'a plus que sa beauté pour vivre, et qui veut vivre et bien vivre.

Quand cet orage fut fondu, un de ces braves fils de famille, voulant ouvrir une autre voie à la conversation, se mit à dire :

« Mais comme tout est calme autour de nous qui n'avons pas suivi l'exemple ! Les mineurs se reposent de leurs fatigues de la journée.

— Et de leur fête, ajouta un voisin, qui a été aujourd'hui leur plus grosse fatigue.

— Pardon, messieurs, dit un des domestiques jaunes qui servaient à table et qui avaient accompagné ces messieurs ; — car les officiers au service de la Compagnie se font suivre partout où

ils vont, dans l'Inde, de huit ou dix domestiques ; — pardon, messieurs, tout n'est tranquille qu'en apparence autour de l'hôtel ; la population des mineurs n'a jamais été plus éveillée que ce soir, et si vous preniez la peine de sortir un instant, vous reconnaitriez que ce que je vous dis est exact.

— Comment cela ?

— J'ai vu ce que je vous dis, messieurs, et vous-mêmes, si vous ne craignez pas la fraîcheur de la nuit...

— Nous ne craignons rien, sortons ! l'air nous fera du bien, repartirent presque tous à la fois les hôtes de l'hôtel des Touristes. »

Ils quittèrent la table et sortirent, se tenant comme ils purent sur leurs jambes fort émues.

En effet, dans l'obscurité s'agitaient des groupes frappés d'une visible inquiétude. Ils chuchotaient, ils murmuraient, ils s'expédiaient des avis ou des ordres par des espèces de messagers mystérieux. Enfin ils avaient l'air d'autant de conspirateurs.

Lora demanda à l'un d'eux :

« Que faites-vous donc là ?

— Rien que nous ne puissions vous dire, madame ; nous allons nous réunir à nos chefs qui nous attendent.

— Et pourquoi vous rassemblez-vous ainsi ?

— Pour obtenir justice.

— Et de qui ?

— De qui l'a violée ; et celui-là c'est M. Joshua Simpson.

— Le directeur des mines ?

— Oui, madame.

— Si vous aviez le temps de nous dire...

— Peu de temps, mais je vais vous dire ce que ce peu permettra. Tantôt, suivi de nous, ses camarades, Nadir-Zeb est allé remettre au directeur un fameux diamant qu'il a eu le bonheur de découvrir... un diamant d'une beauté...

— Je l'ai vu, je sais déjà cela.

— Vous savez cela. Le directeur nous a reçus, a considéré avec soin le diamant, l'a mesuré, pesé, inscrit sur son livre, et, après avoir exprimé son étonnement pour cette merveille de la

terre qui n'a pas d'égale dans les cieux, il a dit : « C'est très-bien ; maintenant, retirez-vous. » Alors un de nous lui a dit : « Mais Zeb attend, et nous attendons avec lui que vous le proclamiez libre. — Pourquoi cela ? a demandé M. Simpson. — Mais parce que c'est son droit, et il veut son droit. » M. Joshua Simpson a répondu là-dessus que rien ne lui faisait une obligation de donner la liberté à Zeb. C'est l'usage, la coutume, c'est vrai, mais c'est tout. Nous avons voulu répliquer ; il a prétendu avoir des raisons pour ne pas se conformer à cet usage. Zeb, selon lui, n'était pas un déporté ordinaire qu'on libère aussi légèrement que ça. « D'ailleurs, a ajouté M. Simpson, je n'ai pas de raison à donner de mon refus ; » et il a terminé par dire que ceux qui n'étaient pas contents de sa décision n'avaient qu'à essayer de l'en faire changer. « Nous vous en ferons changer, lui avons-nous tous dit. — Vous ? — Nous. — Osez-le ! Malheur à celui qui le tenterait. Il y a une garnison à Bedjapour. Je ne suis pas désarmé. » — En effet, le directeur

compte autour de lui une centaine de cipayes dévoués qui ont des fusils et des sabres. Il les lancera sur nous, et l'on verra ensuite, comme a dit le directeur lui-même, qui aura le dernier mot. Quand il a eu fini sa menace, nous avons recommencé à dire que nous voulions la liberté de Zeb, sinon que Zeb, qui avait repris le diamant, et cela très-heureusement pour lui et pour nous, que Zeb le jetterait dans un abîme sans fond, et il n'en manque pas à Bedjapour; et qu'alors jamais plus M. Simpson, ni qui que ce soit au monde, ne retrouverait le diamant, le *Fils du soleil*.

M. Simpson aurait bien désiré reprendre le diamant par la force; mais voilà, c'est nous qui avons la force. Aussi n'a-t-il pas fait le moindre mouvement pour appeler ses cipayes, qu'il lui aurait bien fallu une heure pour rassembler autour de lui, et en une heure on fait bien des choses. Donc, il n'a pas bougé, et nous nous sommes retirés en emportant le diamant, qui assurément disparaîtra, ainsi que je viens de

vous le dire, dans les entrailles de la terre d'où il est sorti, si l'on ne nous fait pas justice. Nous avons immédiatement nommé des chefs ; ces chefs sont réunis dans la vallée, où ils attendent en conseil que nous allions nous joindre à eux quand nous serons armés. Nous voilà armés, et nous allons les retrouver. »

Miss Lora avait fort attentivement écouté ce récit, qui n'avait fait qu'amuser les jeunes officiers anglais, habitués, comme toutes les forces envoyées dans l'Inde jusqu'alors, à écraser dans l'œuf ces sortes de sauterelles quand elles faisaient mine de se révolter ; et ils s'étaient surtout beaucoup divertis du mauvais anglais mêlé de malabar et de télंगा employé par le narrateur.

Leur quiétude et leur moquerie expliquaient parfaitement, du reste, le calme du directeur des mines en présence de ces projets de révolte si manifestement déclarés. La répression, à ses yeux, était sûre ; elle ne ferait pas défaut à son autorité. Sa politique consistait à laisser la ré-

bellion se masser sur un point quelconque, pour l'écraser ensuite d'un seul coup et la forcer de rentrer, étourdie, meurtrie et décimée, dans le trou de ses mines.

En attendant, les mineurs se rapprochaient les uns des autres; les petits groupes se fondaient dans les grands, et tous, qui avec des pioches, qui avec des marteaux ou des bâtons, s'acheminaient vers la vallée, centre convenu du rendez-vous général de l'insurrection. La nuit s'épaississant de plus en plus, il fut facile à miss Lora d'accomplir la résolution qu'elle avait prise en suivant les diverses phases du récit raconté par l'un des acteurs de la rébellion. Sans rien dire à ses compagnons, elle se faufila dans les rangs sombres et tumultueux de la troupe en marche vers la vallée, et elle y arriva en même temps qu'elle. Après avoir longtemps côtoyé et traversé des fourmilières d'hommes pleins d'un calme hostile, elle finit par apercevoir le front élevé de Nadir, ses yeux de feu brillant dans l'ombre.

Elle alla vers lui.

« Je te cherchais, lui dit-elle à voix basse.

— Ce n'est pas ta place ici, lui répondit Zeb du même ton de voix éteint, et fort surpris de la revoir.

— Ni la tienne, Zeb.

— C'est la mienne, au contraire.

— Explique-toi alors : ce matin, quand je t'ai proposé de te faire libre, tu as refusé ; et cette nuit, sous un prétexte imprévu, tu réclames ta liberté les armes à la main, et cela, Zeb, avec des chances cent fois plus difficiles de l'obtenir. Explique-toi !

— Ce matin, tu mettais ma liberté à un prix qu'il ne me convenait pas d'accepter, et cette nuit je suis forcé d'aller avec ceux qui se soulèvent pour moi.

— Écoute, Zeb.

— J'écoute ; mais hâte-toi, car dans quelques instants ma place ne sera plus ici.

— Que ceux qui se soulèvent se fassent tuer s'ils en ont envie ; mais toi, ne les suis pas en

aveugle dans cette voie mauvaise. Je viens encore t'offrir d'être libre, mais pas par eux ni avec eux.

— Libre de la manière que tu me proposais ce matin?

— Non ! d'une autre manière.

— Et comment, alors ?

— Sans danger d'abord pour ta vie.

— Et sans danger pour celle d'un autre ?

— Sans danger pour celle d'un autre.

— Le capitaine... Forster !

— Laissons le capitaine Forster. Il y a un moyen de nous venger des Ramsay, que j'abhorre autant que toi, tu le sais ; nous les écraserons tous si tu veux.

— Moins leur fille Nanny ?

— Moins leur fille Nanny, dit Lora, et elle reprit aussitôt : Les puissants de la terre, vois-tu, les riches comme les Ramsay, ne vivent dans ce monde que par l'orgueil, qui est la source de toutes leurs mauvaises pensées et de toutes leurs mauvaises actions ; l'orgueil est leur dieu, leur

religion, leur perpétuelle pensée, leur souffle, leur âme, leur existence ; tout ! Orgueil d'être, orgueil d'avoir ; d'être servis, obéis ; d'éblouir, de gouverner, de dominer ; d'avoir chevaux, palais, grand train de prince, entrée avec fanfare dans toutes les choses de la vie ; de se dire les premiers parmi les plus élevés, les plus retentissants parmi les plus pompeux. Or, si celui qu'ils ont vu petit, humble, misérable et bas, vient, par un coup de dé du sort, à s'élever à leur niveau, alors ils pâlisent de jalousie, ils souffrent d'envie, ils s'irritent, ils sont pris du vertige de la colère, et leur vie troublée n'est plus qu'une longue amertume ; et si celui-là, par un autre caprice de la fortune, devient plus que leur égal, s'il les surpasse, s'il se fait leur supérieur, leur maître, oh ! alors leur douleur est sans borne et sans repos : la vengeance les a frappés plus haut que la tête ; elle les a frappés à la couronne. Si c'est un ancien serviteur qui les a détrônés, si c'est un esclave ! il n'y a pas d'humiliation plus profonde, plus poignante pour

eux, et de victoire plus grande pour celui qui a causé leur humiliation. Est-ce beau, Zeb?

— Il y a quelque chose de plus beau, répondit Zeb.

— Et quoi donc? demanda Lora, découragée par cette réponse à de si magnifiques paroles de vengeance.

— C'est d'avoir Nanny, de la reprendre sur celui qui me l'a volée.

— Tu l'auras! s'écria miss Lora Wilmot, voyant enfin par quel côté on arriverait à dominer cette nature escarpée; tu l'auras! Le même moyen qui mettra sa famille à ta discrétion te livrera Nanny, je t'en réponds.

— Nanny serait à moi!

— Oui! oui! à toi seul!

— Ah! voilà la meilleure, la plus douce, la plus complète des vengeances sous le ciel.

— Eh bien, je te le répète, Zeb, tu auras Nanny Ramsay.

— Pourquoi ce matin, demanda Zeb, quand

tu as voulu m'enchaîner à tes intérêts, ne m'as-tu pas parlé ainsi ?

— Je ne le pouvais pas ; un pareil projet demande, pour réussir, l'emploi d'un moyen... je ne l'avais pas.

— Et ce moyen?...

— C'est toi, Zeb, qui l'as.

— Moi !

— Toi seul, et le voici : cet unique moyen consiste à avoir de l'or, beaucoup d'or, immensément d'or.

— Où est cette montagne d'or, cette mine d'or ? demanda Nadir-Zeb, effrayé.

— Dans ta main.

— Dans ma main?...

— Le diamant que tu as trouvé...

— Ce diamant?... Que veux-tu dire ?

— Il vaut des millions sans nombre.

— Sans doute ; mais...

— Ces millions en produiront d'autres ; ceux-là d'autres encore : c'est l'arbre fécond du bannian, dont chaque branche, en touchant la

terre, devient un arbre; si bien que l'arbre, multiplié ainsi par lui-même, devient une forêt. Tu possèdes des forêts de millions dans ce diamant, entends-tu? Désire, parle, commande, et il te conduira en Europe, il te descendra en Angleterre, il t'installera à Londres ou à Paris, à ton gré, dans le plus magnifique hôtel de l'une ou de l'autre ville; il mettra des marbres sous tes pieds, des tentures brodées d'or au-dessus de ton lit, des chevaux dans tes écuries, des artistes à ta porte, des grands par la naissance et par le rang dans tes salons, des femmes dans tes boudoirs, des flatteurs à ta table, et, si tu le veux, toi, esclave la veille, tu auras le lendemain des esclaves à tes pieds.

— Je veux Nanny!

— Tu l'auras, je te l'ai dit, mais tu ne l'auras qu'à la condition d'éblouir le monde; car la grande clarté est comme la grande nuit : elle empêche d'y voir.

— Mais c'est une nouvelle existence que cela, balbutia Zeb.

— Une grande, une superbe existence, même auprès de celle que tu menais autrefois comme prince dans l'Hydérabad, prince soumis aux Anglais que tu vas gouverner à Londres avec ce diamant, avec cet or !

— Mais, j'y songe, et tu n'y as pas songé, dit Zeb, ce diamant qui renferme tant d'avenir de splendeur pour nous, ce diamant n'est pas à moi.

— Comment, il n'est pas à toi ! A qui donc serait-il ? à William Ramsay, par hasard ? à ton plus cruel ennemi ? Craindrais-tu que William ne fût pas assez riche ? Il n'est pas à toi ! Voudrais-tu ne pas en priver ses filles que tu aimes tant, ou son gendre, le capitaine Forster, afin que son héritage fût plus grand encore qu'il ne sera à la mort de son beau-père ? Il n'est pas à toi ! A qui était-il donc hier encore avant que tes mains ne l'eussent déraciné d'entre deux pierres ? A qui était-il donc il y a deux siècles quand il dormait avec tous ses rayons à cinq cents pieds sous terre ? Il était à la terre ; il est donc à toi par tes aïeux, à qui appartenaient les

Indes ; il est encore à toi par la conquête qu'en a faite ta destinée, appelée à bien d'autres étonnements et bien d'autres miracles, si tu veux résolûment suivre mon inspiration et mes conseils ; ta Nanny, d'ailleurs, n'est qu'à ce prix. »

A ce nom magique, Zeb parut convaincu ; il ne résista plus, mais il devint immédiatement très-soucieux. Miss Lora, qui ne voulait pas laisser s'enrayer ce dernier entraînement si difficilement obtenu, reprit sans respirer :

« Où est le diamant ? où est-il ? Il est temps de...

— Je ne l'ai plus, répondit Zeb.

— Tu ne l'as plus !

Lora chancela ; elle reprit avec émotion :

« Où est-il ? qu'en as-tu fait ?

— C'est un autre qui l'a.

— Et qui donc ?

— L'insurrection, Kanaour. »

Miss Lora sa la tête de découragement.

« L'insurrection, reprit Zeb, à qui j'ai dû le remettre, puisque ce dia-

mant est devenu la cause de la guerre entre les mineurs et le directeur des mines. C'est un drapeau.

— Alors, dit Lora navrée, tout ce que nous venons de projeter pour l'avenir s'écroule ; il n'y a plus d'avenir pour nous. Toi, tu resteras esclave, et moi je vais courir le monde en aventurière. Oh ! la vie a d'affreux jours à traverser.

— Oui, murmura Zeb, résignons-nous.

— Jamais ! ce cri jaillit des lèvres de Lora. La résignation n'est que l'impuissance soumise, et je ne veux pas en être là. Où est ce chef de l'insurrection ? s'interrompit-elle pour demander à Zeb.

— Pas bien loin : là, tiens, répondit Zeb.

— Celui qui dort sur cette peau de tigre ?

— Oui, Kanaour.

— Qui est presque nu ?

— Le diamant est roulé dans les plis de sa ceinture, roulée elle-même, comme tu le vois, autour de son corps.

— Ne pourrais-tu pas couper sa ceinture pendant qu'il dort?»

Zeb murmura à l'oreille de Lora :

« Le sommeil de l'Hindou est plus faible que celui de l'oiseau. Kanaour serait éveillé avant que la main n'eût seulement effleuré la mousseline de sa ceinture. Un homme seul pourrait peut-être la lui prendre sans troubler son léger sommeil.

— Quel homme? quel est cet homme? Parle!

— Moi.

— Qu'attends-tu donc?»

Zeb regarda autour de lui :

« C'est que si j'étais surpris dans les attouchements qu'il faudrait employer pour la lui enlever sans l'éveiller, je pourrais être dénoncé aux Anglais, qui me pendraient sans jugement, sans pitié ni rémission, ainsi qu'ils en usent toujours avec les thugs quand ils les surprennent.

— Tu es donc thug, de cette horrible secte des étrangleurs?

— Oui, quoique je n'aie jamais ôté la vie à

personne. Je suis entré dans cette vaste association des thugs parce que mon père en était, et qu'il a voulu que j'en sois.

— Quel rapport y a-t-il, Zeb, entre notre embarras présent d'avoir la ceinture de Kanaour et la strangulation des thugs ?

— Un très-grand rapport ! Pour voler, comme pour étrangler, le thug emploie les mêmes moyens d'influence.

— Emploie-les donc vite ! »

Zeb ne répondit pas.

« La liberté et le bonheur valent bien qu'on risque la vie. »

Zeb balançait toujours.

« Oublies-tu que tu n'es séparé des Ramsay que de l'épaisseur de cette frêle ceinture de mousseline ?

— Non, je ne l'oublie pas ! »

Une écume de silencieuse colère monta aux lèvres de Zeb à ce nom des Ramsay évoqué si à propos, et il se jeta dans son œuvre d'étrangleur après s'être brusquement défait de sa ceinture de

mousseline rose, qu'il remit à Lora et que Lora attacha autour de sa taille.

D'abord Zeb s'accroupit sur lui-même, puis, se couchant à plat sur le ventre, il rampa comme une vipère jusqu'à Kanaour, auprès duquel il se plaça de tout son long et si près de lui que son front effleura son front, ses lèvres ses lèvres. Il fit semblant de dormir et de respirer de la même manière que Kanaour respirait. Au bout de quelques minutes les deux bruits de respiration n'en produisirent plus qu'un; mais miss Lora remarqua que le double murmure devenait graduellement plus fort : Kanaour parut dormir beaucoup plus profondément sous l'influence magnétique. Ce sommeil infusé atteignit bientôt chez lui une grande intensité, toujours amenée par l'excitation factice de Zeb qui, à un moment calculé, alla dégager d'une main aussi vaporeuse que celle d'une ombre le bout de la ceinture en mousseline verte du dormeur, engagé dans les plis, et, ayant posé cette extrémité, cette pointe sur lui, où il la fixa un instant avec son doigt, il

se retourna sur lui-même. Ce mouvement se fit tout d'une pièce et d'une manière insensible. Non-seulement la ceinture de mousseline verte avait suivi cette rotation, mais Kanaour avait tourné sur lui-même dans le sens opposé à celui de Zeb, et comme s'il eût aidé à se dévider lui-même. Zeb décrivit un autre tour, le chef hindou en décrivit un autre sur son axe, et la mousseline, à ce point de l'opération, ceignit les deux Hindous comme une double bobine. Zeb évoluant de nouveau, et de son côté le dormeur ne cessant d'évoluer, ces évolutions livrèrent à Zeb quelques mètres de mousseline de plus; au sixième tour, Zeb avait détaché des reins de Kanaour toute la ceinture verte, entièrement roulée autour de son propre corps. C'était fait. La victoire restait à Zeb. Il se leva et, se rapprochant de Lora étourdie de cette scène qui ressemblait tant à de la magie, il lui dit :

« Voilà comment s'y prennent les thugs pour étrangler les gens qu'ils ont l'intention de voler ou de tuer.

— Où est le diamant? demanda Lora, préoccupée de la seule idée du diamant.

— Là, dans la ceinture de Kanaour, qui est maintenant ma ceinture. »

Lora s'assura que le diamant y était.

« Maintenant, ajouta-t-elle d'une voix agitée et tremblée par l'effet du succès obtenu par ce coup de main si habilement conduit et frappé; maintenant, Zeb, réglons une fois pour toujours le pacte qui va nous lier, et scellons-le par un serment sur le plus puissant des dieux, sur ce diamant qui, converti par nous en argent, va nous permettre des vengeances infinies. Je jure, moi, de servir toutes les tiennes, et toi tu jures de servir toutes les miennes!

— Je le jure, dit Zeb.

— Suis-moi, lui dit ensuite Lora; viens. »

Zeb suivit Lora pas à pas dans l'épaisseur de l'ombre. Elle le conduisit mystérieusement à l'hôtel des Touristes. Tous les officiers étaient absents, ce qu'elle n'ignorait pas, ce qu'elle avait prévu; ils étaient allés se grouper, comme c'était,

du reste, leur devoir, autour du directeur des mines pour lui prêter main-forte contre la rébellion. Là elle remit à Zeb l'habit d'officier qu'elle avait apporté de Calcutta dans le but si longtemps poursuivi par elle de faciliter son évasion. Zeb l'endossa. La transformation fut complète. On eût dit qu'il l'avait porté toute sa vie; on eût cru voir un officier indigène (un *subadar*) des plus correctement tenus. Lora lui fit ensuite monter un des bons chevaux qui avaient amené ses compagnons, lui donna une poignée d'or, et lui dit : « Gagne maintenant, comme tu l'entendras, Bombay; quand tu seras arrivé à Bombay, quitte aussitôt cet habit, qui te compromettrait plus qu'il ne te servirait dans cette immense ville surveillée jour et nuit par la police anglaise; achète celui d'un marchand de bois ou de cordages, et va m'attendre à l'hôtel Victoria, sous le nom de maître David. »

Excellent cavalier comme le sont tous les Orientaux et surtout les Sikhs, les premiers cavaliers de l'Asie, Zeb s'éloigna d'abord à petits pas, à

petits pas du territoire même des mineurs ; mais, une fois en rase campagne, il lança son cheval au galop dans l'espace ouvert devant lui, sur la magnifique route qui mène aux limites du Bedjapour, de cette partie du continent indien qui n'est séparée de l'île de Bombay, nul ne l'ignore, que par un étroit ruisseau de mer. Qui eût dit, en voyant passer cette silhouette sauvage dans les brumes opales d'une nuit indienne, que ce démon fuyant dans la perspective avait plus de cinquante millions autour des reins ?

Nous ne nous appesantirons pas sur ce qui eut lieu à Bedjapour à l'occasion de l'insurrection des ouvriers mineurs. Battus, écrasés par des forces supérieures, ils rentrèrent dans les trous noirs et profonds de leurs mines, ainsi que le directeur le leur avait dit, et le calme se rétablit bientôt partout. Un seul fait grave ressortit de cet événement et resta à la surface de l'ébullition : après la complète soumission des rebelles, on ne retrouva plus Zeb. On le chercha inutilement parmi les morts ; on fouilla les jungles des

environs; on ne le découvrit pas davantage. Cela donna beaucoup à réfléchir à M. Joshua Simpson, dont la préoccupation, on le croira sans peine, n'était pas causée uniquement par l'absence en elle-même du déporté sikh. Il pensait avec une immense inquiétude au diamant que Zeb avait repris et gardé. Comme il tenait, autant qu'il est possible de l'exprimer, à ce morceau d'une si haute valeur, et comme il n'était pas convaincu qu'il eût été jeté dans quelque abîme sans fond, ainsi que la menace lui en avait été adressée, il fit publier dans toutes les mines qu'il ferait des avantages considérables, qu'il donnerait peut-être même la liberté à celui qui lui fournirait des renseignements sur le sort du diamant trouvé par Nadir-Zeb. L'avis porta vite ses fruits. Le chef des révoltés, Kanaour, étant, par suite du rôle qu'il avait joué dans l'insurrection, étroitement emprisonné et menacé de l'être pour toute sa vie, demanda à faire des révélations. Amené devant M. Simpson, il dit à celui-ci qu'il avait reçu d'abord de Zeb le diamant en dépôt, qu'il l'avait en-

fermé dans les plis de sa ceinture, que sa ceinture avait été ensuite serrée autour de son corps, mais que pendant son sommeil, malgré toutes ces précautions, on lui avait pris cette ceinture sans qu'il eût rien senti, et dérobé par conséquent le splendide diamant, le *Fils du soleil*. C'était là un indice précieux pour le directeur. Cependant, malgré cet indice, il n'arriva à aucune découverte utile touchant, soit la disparition de Zeb, soit le détenteur du diamant, si ce détenteur n'était pas Zeb lui-même. Ce n'est pas miss Lora, à coup sûr, qui l'eût placé sur une voie plus claire; elle eut même grand soin de ne plus revenir sur son premier désir, d'abord si hautement manifesté par elle, de quitter Bedjapour; elle laissa ses compagnons exprimer eux-mêmes ce désir, et elle fut en cela bien avisée. Ils ne tardèrent pas à en avoir assez du séjour des mines, bien que le directeur, pour reconnaître le service qu'ils lui avaient rendu en l'aidant à dompter l'émeute des ouvriers, s'efforçât d'égayer leur séjour dans ses domaines : quelques jours après l'apaisement

des mineurs, les éléphants, les dromadaires, les palanquins, les chevaux de Java furent prêts, et officiers, domestiques des deux sexes et miss Lora Wilmot quittaient la terre des diamants, si loin, on l'a remarqué, d'être la terre promise, pour s'acheminer vers Bombay, à travers des forêts peuplées de singes criards, de chacals hurlants, de tigres affamés et d'éléphants sauvages. Ils parvinrent, sans trop d'encombre néanmoins, à la célèbre ville, à la première peut-être de l'Asie anglaise, à Bombay, où, sous le prétexte d'une altération survenue dans sa santé pendant le dernier voyage, miss Lora désira se reposer quelques semaines avant de s'embarquer pour Calcutta. Ses compagnons se récrièrent. Leur congé était sur le point d'expirer, il leur fallait sans retard regagner la Présidence. On se sépara : les officiers s'embarquèrent pour Calcutta, miss Lora Wilmot demeura à Bombay. Son premier soin, la nuit venue, fut de se rendre à l'hôtel Victoria, rendez-vous convenu entre elle et Zeb. Elle demanda si un marchand du nom de

David s'y trouvait. On lui répondit affirmativement.

Zeb l'attendait.

Les premières paroles de celui-ci furent :

« La révolte des mineurs ?

— Comprimée par la force, répondit Lora.

— Et qu'a pensé M. Simpson, ne m'ayant trouvé ni parmi les morts ni parmi les blessés, car ni les uns ni les autres n'ont dû manquer ?

— Il a pensé sans doute que vous étiez en fuite, que vous aviez gagné les montagnes, où vous seriez dévoré par les bêtes féroces.

— C'est cela ; nous avons prévu la supposition.

— Nous l'avions prévue.

— Alors tout est fini ?

— Et tout est bien qui finit bien, ajouta encore Lora, se souvenant de son Shakspeare. — Mais, reprit-elle, ne perdons pas de temps. La ville noire dort ; la ville blanche, énervée par la chaleur du jour, essaye de respirer au bord de la mer ; cet hôtel est plongé dans le sommeil ; occu-

pons-nous de notre grande chose. Où est le diamant ?

— Le voici, dit Zeb en sortant de sa poche le sachet de satin où il avait enfermé le monstrueux diamant de Bedjapour. »

Et à cette vue, Lora tomba dans une admiration encore plus vive que celle qu'elle avait ressentie la première fois qu'elle le vit étinceler dans la main jaune de Zeb. Il est vrai de dire que Nadir-Zeb, pendant les douze ou quinze jours qu'il avait passés à attendre miss Lora à Bombay, s'était procuré des outils de lapidaire, et qu'à l'aide de sa prodigieuse adresse de main il avait dépouillé le sublime diamant de la croûte pierreuse qui l'aveuglait. Il brillait déjà comme s'il eût été poli par la meule du lapidaire. Que serait-ce donc quand celui-ci aurait réellement appliqué son art à le dégrossir ? Miss Lora, cette fille d'Ève, enivrée de tant d'éclat, foudroyée par tant de lumière, ne résista pas à l'orgueilleux désir d'en essayer sur elle le céleste chatoiement. Elle plaça le *Fils du soleil* entre quatre soies blanches

croisées en forme de fronde, et elle le suspendit à son cou. L'effet sur sa belle chair blanche d'Anglaise et d'Irlandaise fut au delà de toute expression créée par le langage insuffisant des hommes. Avec ce lustre qui l'illuminait, elle ressembla à la nuit au moment où Vénus, la grande étoile, étincelle, verte, rose et pourprée, au haut du ciel. C'était quelque chose de sidéral, d'astrologique, de rêveur, comme les créations mystiques d'Albert Durer. Aussi Zeb, le beau païen de l'Orient, ravi jusqu'à l'extase de l'aspect extraordinairement nouveau de la jeune femme devenue déesse, se perdit dans une longue contemplation. « Non, dit-il en revenant brusquement à la réalité, non ! ce n'est là qu'une femme, et Nanny Ramsay est plus qu'une femme : c'est celle que j'aime !

— Fou que tu es, lui dit Lora qui avait entendu l'exclamation, tu aimes donc bien la fille de Ramsay ?

— Autant que tu aimes encore Forster. Vois si je l'aime !



— Oui, je suis folle, moi aussi ; mais je le tuerai, puisque tu ne veux pas le tuer pour moi.

— Avec le poignard ? »

Ils riaient tous les deux.

« Non, comme je te l'ai déjà dit, en l'écrasant du poids de mon bonheur et du tien. La femme abandonnée, outragée par lui, l'homme insulté par lui, s'attacheront à lui et aux Ramsay et ne les quitteront plus qu'ils ne soient réduits au néant, au plus pur néant. Zeb ! Zeb ! je te promets, foi d'Irlandaise, de belles vengeance, va, quand nous serons en Europe ! »

L'œil infernal et doux de Zeb s'alluma à celui de Lora en recueillant cette parole de haine, parole mordante et sentie comme une parole d'amour ; mais l'amour pour Nanny, pourtant, surnagea sur cette mer tout enflammée de vengeance.

Il n'y avait pas d'amour, puisque ce mot vient d'être dit, entre Zeb et Lora, entre ces deux êtres cruellement froissés l'un et l'autre par l'amour. Il s'accomplissait seulement entre eux une al-

liauce de guerre. La passion n'entraît pour rien dans ce pacte, ce qui prêtait à leur union une valeur inouïe, invincible. Ils allaient, appuyés l'un sur l'autre, marcher de front, sans distraction, sans déviation, contre une famille puissante, considérable, défendue, et dans un pays où, ainsi que l'avait dit d'abord Lora, le poignard ne servait de rien, mais où l'or, aiguisé par l'intelligence, était l'arme la plus sûre et la plus meurtrière. Et les deux complices ne possédaient pas seulement que de l'intelligence, ils avaient pour eux la jeunesse qui ouvre tant de portes, la beauté qui en ouvre tant d'autres aux femmes; il ne leur manquait plus que la richesse, qui ouvrirait celles de l'enfer aux damnés pour en sortir sans la plus légère brûlure, si le démon connaissait la valeur des billets de banque.

« Oui, tu verras de belles vengeance quand nous serons en Europe, répéta Lora... Mais soyons riches d'abord. Il nous faut des millions et des millions pour lutter victorieusement contre des millions : en voilà ! (elle désigna le dia-

mant) oui, en voilà, et tant que nous en voudrons. Il s'agit de convertir maintenant cette pierre enchantée en pièces d'or.

« Vous êtes-vous informé, Zeb, reprit-elle sans reprendre haleine, auprès de quelque habitant de Bombay, quel était le marchand de diamants assez riche pour acheter celui-ci ?

— On m'a cité, parmi les négociants guèbres adonnés à ce genre de commerce, qui en compte, m'a-t-on dit, d'aussi riches que le grand mogul de Delhi, un d'entre eux nommé Bahadour.

— Demain, à l'entrée de la nuit, nous irons chez Bahadour, dit Lora Wilmot. Nous nous présenterons la nuit, car les diamants veulent être vus à la clarté des lampes comme les temples et les autels. »

Le lendemain, pendant que Lora, assise à la même place que la veille, causait avec Nadir-Zeb en attendant l'heure d'aller chez le marchand de diamants, un bruit se fit entendre derrière la porte. Cette porte donnait sur un de ces frais jardins dont s'enveloppent à Bombay les plus

somptueuses comme les plus pauvres habitations de l'île. Le bruit entendu ressemblait à l'haleine saccadée d'un chien essoufflé par la fatigue ; mais il s'y mêlait aussi une espèce d'enrouement particulier, un grognement rauque que n'ont pas d'ordinaire les chiens. Lora cessa tout à coup de parler pour mieux écouter et surtout pour examiner Nadir-Zeb extraordinairement préoccupé.

« C'est, dit Lora, quelque chien de l'hôtel qui se trompe de porte ; causions.

« Silence ! » fit Zeb.

Le bruit recommença, et cette fois accompagné par intervalles de chocs sourds, produits par une tête et de froissements de griffes contre la cloison de bambous formant la porte.

« On dirait que ce n'est pas un chien...

« Silence ! » fit de nouveau Nadir-Zeb.

La rumeur du dehors, qui n'avait cessé que par instants, reprit aussitôt, mais plus accentuée.

Zeb se leva, alla à la porte de bambous et l'ouvrit.

Miss Lora eut un cri d'effroi.

« Un tigre ! dit-elle, c'est un tigre !

— Magol ! s'était écrié Nadir-Zeb avec un étonnement rempli de joie. Magol, à Bombay ! Magol ! »

Magol ! car c'était bien elle, la petite panthère, posa ses deux pattes sur la poitrine du Sikh, comme pour demander à être caressée par son maître.

Zeb attendri appliqua ses deux lèvres sur la tête frémissante de Magol et les y laissa longtemps ; lorsqu'il les détacha pour aller s'asseoir, Magol le suivit et se coucha harassée à ses pieds, où elle s'endormit au même instant. Elle était fatiguée autant qu'on peut l'imaginer. Sa belle robe blanche, semée de rosaces tendres, était souillée de boue ; ses flancs amaigris, écorchés, palpitaient et saignaient ; ses pattes étaient enflées, et tout son corps endolori était mouillé comme s'il sortait de l'eau. On voyait qu'elle n'était venue tomber aux pieds de son maître que par un extrême effort de sa volonté sur ses forces. Zeb examina alors Magol avec cette atten-

tion réfléchie des peuples de l'Orient, chez qui l'esprit d'induction est un sixième sens.

« Ouj, dit Zeb , sur le visage duquel éclata la plus grande surprise, Magol a dû parcourir plus de cinquante lieues pour atteindre Bombay. Elle a franchi des marais, des bois de cactus, des jungles, et elle a traversé enfin à la nage (cette boue, ce sable humide, l'indiquent assez) le bras de mer qui sépare Bombay du continent indien, pour venir jusqu'à moi, et cela sans posséder l'instinct si développé du chien, ni la rapidité d'un animal formé, car Magol est trop jeune encore pour courir bien vite. C'est à confondre la raison, c'est à nier la réalité; mais comment nier? Magol est là, et, certes, elle n'est pas venue à la suite d'une caravane. Elle m'a flairé, elle m'a cherché, elle m'a deviné, et la voilà! Pauvre Magol! Elle a plus de cœur, plus de mémoire que moi qui l'avais oubliée; mais ce trait-là va me la rendre bien chère : Elle ne me quittera plus. »

Ce projet généreux de Zeb eût été fort contestable en Europe, où il ne serait pas aisé de le

réaliser, si l'on songe aux risques auxquels il exposerait ; mais dans les villes de l'Inde, mais à Bombay, ville entrecoupée de jardins aussi étendus que des parcs, de parcs spacieux comme des bois, où les rues conduisent à des forêts dont on distingue les cimes ondoyantes de l'autre côté du bras de mer qui en fait une île, rues sillonnées par des éléphants, des dromadaires, des chevaux à demi sauvages, par des hommes plus sauvages souvent que les animaux qu'ils conduisent, une jeune panthère encore bien inoffensive n'était pas un objet fait pour effrayer les constables de la Présidence, qui très-probablement d'ailleurs ne l'avaient pas vue, ou qui, s'ils l'avaient vue, l'avaient prise pour un chien.

Après avoir affectueusement caressé plusieurs fois de la main la tête de Magol et l'avoir doucement poussée sur une natte de pandanus aussi douce au contact que du velours, pour qu'elle dormît tout à son aise, Zeb dit à Lora de le suivre pour qu'ils eussent à se rendre ensemble chez le guèbre Bahadour, un des plus fameux négociants

en pierreries de Bombay. Zeb avait envoyé chercher un palanquin à une station voisine de l'hôtel; ils trouvèrent à la porte la voiture indienne flanquée de ses douze bahis (porteurs), six pour chaque brancard, plus un massalchi¹ (celui qui tient la torche), en tout treize porteurs. Ils montèrent dans le palanquin après avoir indiqué au chef, à ce massalchi, la maison où ils désiraient être déposés.

On verra bientôt que la présence de Magol à Bombay était un incident encore plus dramatique qu'il vient d'être dit, et que ne le supposaient, à coup sûr, Nadir-Zeb et miss Lora.

Ils montèrent dans le palanquin, porté par les douze rapides Hindous vêtus de blanc, le chef serrant dans la main la torche de résine destinée à éclairer leur passage à leur retour à l'hôtel. Ils allaient réaliser le plus beau, le plus difficile rêve de l'existence; celui de passer, sans les transitions

¹ De *massal*, torche faite de chiffons et de goudron, qu'on arrose d'huile de temps en temps, bien entendu quand elle est allumée.

de la souffrance et les tortures de l'attente, de la médiocrité à la richesse, de l'obscurité à la splendeur, de l'abaissement à la plus haute position que l'homme ait le droit d'occuper sur cette terre où l'or distribue toutes les places, répond à toutes les ambitions, assure le triomphe de toutes les passions, bonnes ou mauvaises de l'âme et vient à bout de toutes les vengeances. Ils couraient, haletants, vers cette palme enchantée, ils tendaient le bras pour la saisir, ils n'en étaient plus séparés que par l'épaisseur d'une ville sur laquelle ils planaient déjà du haut de leur palanquin glissant mollement sur la foule.

Le jour baissait (ce qui, dans l'Inde, ne veut pas dire, erreur profonde de le croire ! que la chaleur soit beaucoup moins forte alors) quand Nadir et miss Lora sortirent de chez eux pour entrer dans la grande ville de Bombay, peuplée de cinq cent mille âmes, si l'on peut appeler âmes des hommes couleur de soufre, couleur de brique, couleur de plomb, couleur de bronze, presque tous au front sillonné de deux ou trois lignes

tracées au pastel, selon leur caste, et se cou-
doyant, se foulant dans une atmosphère chargée
à l'excès de musc. Du fond de leur palanquin, ils
aperçurent des femmes emmaillottées de mousseline violette, pourpre, blanche, jaune, alourdies
dans leur marche par une prodigalité d'anneaux,
de colliers de jade ou de perles, portant des cer-
cles d'or et d'argent aux oreilles et au nez, svel-
tes, élégantes, quelques-unes assez jolies, beau-
coup rendues hideuses par l'usage du bétel,
exécrable mélange de chaux et de noix d'arèques
qui leur rougit les lèvres et leur noircit les dents.
Ils traversèrent des places brûlées du soleil où ils
remarquèrent, sous des groupes de bananiers et
de palmiers-târ, des fakirs presque nus, sales, aux
griffes de vautour, faisant des prières grotesques
devant des pagodes qui laissent voir par leurs
portes béantes des idoles encore plus repoussan-
tes, si c'est possible, que les fakirs, dieux tête-
de-chiens, dieux éléphants à museau dentelé de
crocodile. Sur d'autres places, ils virent aussi,
car Bombay est une très-grande ville et qui pa-

rait immense à cause des nombreux espaces laissés ouverts entre chaque maison; sur d'autres places ils virent encore, dansant au son d'un tani-tam exaspéré et de deux violons criards, des bayadères de rues, et plus loin, sous des tamarins avarés d'ombre, des jongleurs avalant gravement un mélange de poudres de différentes couleurs et rendant séparément par le nez chacune de ces poudres, au profond ébahissement de la foule. Ils passèrent par des ruelles encombrées de dromadaires dont s'épouvantaient les chevaux, par des chevaux dont s'épouvantaient les éléphants : mêlée incroyable de couleurs, de choses et de bruits; et au milieu de ces arbres qui ne savent au juste s'ils sont dans une forêt ou dans une ville, de ces quadrupèdes, de ces pagodes ébouriffantes d'or et d'azur, ils remarquèrent des Guèbres silencieux mâchant du bétel, des musulmans égrenant un rosaire entre les doigts, des Chinois obliques cherchant partout s'il n'y a rien à voler, se croisant avec des Anglais en palanquins dorés portés par un jeu de

seize porteurs ; des Anglaises languissantes, pâles, renversées dans leurs calèches ; et par-dessus tout cela un soleil extravagant, fou, idiot de chaleur, jusqu'à la minute désirée où il s'éteint dans la mer, mais où il s'éteint bien, car, dans cette partie du monde, la nuit succède au jour, on le sait, avec la rapidité d'une pierre qui tombe dans un puits. Il faisait jour, il fait nuit : le crépuscule est à peine sensible.

Quand les porteurs du palanquin eurent laissé la ville derrière eux pour entrer dans les faubourgs, qui, à proprement parler, sont des parcs, des jardins immenses, des massifs d'arbres, ils entamèrent le chant mélancolique à l'aide duquel, quand ils sont fatigués, ils raniment leur zèle et relèvent leurs forces. Ce chant est parfois un dialogue lent et monotone, parfois un chœur proféré seulement entre les lèvres ; mais, quel que soit le mode, le sens des paroles n'est jamais très-intelligible. Voici un échantillon de la phrase des porteurs de Nadir-Zeb, type probable de toutes les phrases ca-

dencées par les gens de la même profession qu'eux :

« Venez-vous des pays lointains ? — Nous venons des pays lointains. — La mère l'a recommandé. — La fleur arrachée ne repousse pas. — Elle ne repousse pas. — Est-ce le soir ou le matin ? — C'est le secret de la fleur du lotus. »

A l'accent caractéristique des chanteurs, Naldir-Zeb reconnut que les porteurs étaient des Sikhs pour la plupart, comme lui, et il entr'ouvrit involontairement le rideau du palanquin, afin de mieux recueillir ce parfum mélodieux qui lui arrivait par l'organe de ses compatriotes.

« Vous êtes du Pendjab ?

— Nous sommes du Pendjab, lui répondirent les porteurs ; vous le connaissez ?

— Je le connais, dit Zeb en soupirant.

— Est-ce que vous seriez, reprit le massalchi, le chef des porteurs, de la contrée aux Cinq-Rivières ? »

Zeb tira le rideau du palanquin pour ne pas laisser voir aux dernières clartés du jour, la tris-

tesse qui faisait remonter à son visage l'émotion produite en lui par cette rencontre et ce chant si doux à ses oreilles, ce chant venant lui parler du pays aux Cinq-Rivières.

Enfin le palanquin arriva à l'autre extrémité de la ville, à la maison habitée par le Guèbre ou Parsis, adorateur du feu et marchand de diamants. Ils traversèrent le jardin planté devant sa rustique habitation.

Tandis qu'ils sont sur le point d'entrer chez le Guèbre, revenons un instant sur nos pas. A Bedjapour, la sédition étant domptée, tout étant rentré dans l'ordre, ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, les jeunes touristes allèrent prendre congé du directeur général des mines. Ils furent reçus par lui dans la partie la plus ombragée du jardin qui entourait sa maison, et il les invita à prendre le thé. C'est pendant cette petite collation sous les arbres qu'un domestique accourut avec inquiétude lui demander ce qu'il lui fallait faire de la jeune panthère attachée à quelques pas plus loin et qui se livrait, on ne de-

vinait pas pourquoi, depuis que la noble compagnie avait fait son apparition au jardin, à des efforts de rage inouïs pour briser la corde qui la retenait. « Attachez-la à une corde plus forte, dit M. Simpson, et, après le thé, j'irai voir de quoi il s'agit. » Le domestique se retira, et M. Simpson apprit à ses hôtes que cette panthère révoltée était un jeune animal admirablement privé et dressé par Zeb, un mineur, ajouta-t-il, qui avait été particulièrement désigné à sa sévérité par le chef de la maison de Calcutta, M. William Ramsay. Cette panthère, qui suivait comme un chien, qui mangeait dans la main de son maître et dormait la nuit dans sa couverture, avait été trouvée errante depuis la fuite ou la mort de Zeb. On la lui avait amenée, et il s'était plu à en prendre soin, tâche facile, dit-il encore, car l'animal, fort languissant depuis la disparition de son maître, avait refusé presque toute nourriture. Le directeur ajouta qu'il ne comprenait pas le mouvement de fureur que venait de lui dénoncer le domestique, connais-

sant l'état de faiblesse de la jeune panthère. Ce récit ayant intéressé miss Lora, et l'on ne demandera pas la cause de cet intérêt, M. Joshua Simpson lui proposa, ainsi qu'à ses compagnons, de faire avec lui une visite à la panthère de Zeb. Ils acceptèrent; on suivit M. Simpson à l'espèce d'enclos zoologique auquel il donnait quelques heures de ses loisirs chaque matin avant le retour des intolérables chaleurs. C'était là qu'était la jeune panthère. Lora reconnut aussitôt Magol; Magol, de son côté, ayant reconnu Lora, fit un effort si violent pour aller vers elle qu'elle brisa net la corde à laquelle elle était attachée et qu'on n'avait pas encore eu le temps de remplacer par une autre plus forte. Avant qu'il fût possible de s'emparer d'elle, Magol s'était élancée sur Lora et lui avait arraché la ceinture de mousseline rose qui entourait sa taille, la ceinture, on s'en souvient peut-être, que lui avait remise Zeb, lorsqu'il enleva à Kanaour, ce chef des mineurs révoltés, celle où était caché le diamant. Maîtresse de ce trophée, Magol se mit à le flairer, à le

retourner de tous les côtés, pour ainsi dire à l'interroger, jusqu'au moment où des domestiques arrivèrent en nombre et la lièrent à une corde plus solide que la première. La ceinture lui fut enlevée des dents par M. Simpson, mais elle était dans un état si désastreux qu'il en resta un morceau entre les mains de celui-ci en la rendant à miss Lora. Il fourra ce lambeau dans sa poche et le drame prit fin.

Avant que la chaleur ne fût devenue plus forte, les jeunes officiers se retirèrent et allèrent tout disposer à l'hôtel pour leur départ, qui eut lieu, en effet, dans la soirée : voyager la nuit dans l'Inde est la seule manière à peu près possible de voyager pendant les trois quarts de l'année.

M. Simpson, toujours fiévreusement agité de la perte énorme, peut-être irréparable, du diamant, se promenait, vingt-quatre heures après le départ des officiers de Calcutta, dans l'enclos où était la jeune panthère qui les avait amusés un instant la veille par ses colères et sa brutale

agression contre miss Lora. Triste, soucieux, accablé de la responsabilité de la perte du diamant, car il ne doutait pas que M. Ramsay n'ignoreraient rien de l'événement, Simpson était allé demander quelque repos d'esprit à ses occupations zoologiques. Tout à coup, en passant avec ses pesantes distractions devant Magol, qui semblait dormir, il sent deux pattes qui se posent contre son dos et en même temps une griffe qui lui tire de la poche le lambeau informe de mouseline détaché la veille de la ceinture fixée à la taille de miss Lora. Et voilà Magol flairant de nouveau ce fragment de tissu rose, le retournant, le chiffonnant, y posant ses pattes, y frottant son museau, demandant enfin quelque chose à ce lambeau. Le monologue de l'animal se prolongea trop pour qu'il n'excitât pas vivement l'attention de M. Simpson.

« C'est singulier ! se dit-il, cet acharnement, c'est vraiment bizarre ! »

Son étonnement frappa un de ses serviteurs occupé à renouveler une litière.

« En voilà un qui regrette son maître, dit le domestique.

— Pourquoi cela? demanda machinalement M. Simpson.

— C'est qu'il ne peut voir ce morceau de ceinture sans penser à Zeb, à qui cette ceinture appartenait et qui la portait le jour de son triomphe.

— Zeb, dis-tu, portait cette ceinture?

— Oui, monsieur Simpson; oui, bien.

— Et comment se trouvait-elle sur miss Lora, sur qui Magol l'a saisie hier? »

Ici la réponse devint embarrassante, et le domestique ne sut dire que ceci : qu'il avait vu, le jour de la promenade triomphale de Zeb à travers la population soulevée des mineurs, la même jeune femme, celle que M. Simpson venait d'appeler miss Lora, arrêter Zeb et causer quelques instants avec lui.

Simpson cessa d'interroger le palefrenier hindou pour se livrer à ce merveilleux travail d'induction dont se montrent si capables en général

certaines employés de la Compagnie, gens, il est vrai, choisis exprès pour exercer leur subtilité dans une contrée où une ruse haineuse et héréditaire n'abandonne jamais les vaincus; où il faut toujours les surveiller et lutter de pénétration, de finesse et même d'astuce avec eux¹.

De ce travail mental il résulta pour lui que si Zeb et Lora s'étaient parlé, que si Lora portait la ceinture rose de Zeb, ceinture qui était certainement celle de Zeb, puisque l'instinct de Magol l'avait hautement manifesté, Lora savait peut-être où était Zeb. La pénétration du directeur des mines alla encore plus loin, elle alla de spi-

¹ En dehors de la police générale de l'empire, organisée comme nous venons de le dire, il existe, depuis l'administration de lord William Bentinck, une espèce de *tribunal d'inquisition*; j'emploie ce mot dans un sens inoffensif. Il est composé d'hommes éminents par leur instruction, leurs connaissances locales et dans les langues, l'activité et l'énergie de leur caractère, et dont les efforts sont spécialement dirigés vers la suppression du thugisme, cette association nombreuse qui couvre l'Inde entière de ses réseaux, et qui, depuis des siècles, fait du meurtre et du vol une profession placée sous la protection de certaines pratiques superstitieuses, ou plutôt un culte horrible et sacrilège qui a ses victimes et ses martyrs. (*L'Inde anglaise*, par Édouard de Warren, 2^e édition, tome III, chap. III, p. 52.)

rale en spirale, comme agirait une vis en travail de percement, jusqu'à supposer que l'un et l'autre savaient ce qu'était devenu le beau et fameux diamant disparu, évanoui le même jour, la même nuit que Zeb. La supposition gagna tant de terrain chez lui en quelques minutes, qu'elle acquit bientôt la solidité d'une conviction, et cette conviction lui inspira un moyen d'enquête d'une hardiesse à la hauteur de ses inquiétudes. Il ordonna sur-le-champ qu'on fermât toutes les issues de l'enclos, après avoir attaché à une perche, dans l'enclos même, mais à trois cents pas de l'endroit où était enchaînée Magol, le lambeau de mousseline enlevé de la ceinture de Zeb. Il alla ensuite délier la panthère. Aussitôt libre, Magol, éperdue, s'élança dans la direction du lambeau, le saisit à la perche, le pétrit de ses pattes et de son museau avec une joie frénétique, tout ainsi qu'elle avait fait la veille après en avoir dépouillé miss Lora, et comme elle venait de le faire il n'y avait qu'un instant. A la suite de cette épreuve, les doutes si raisonnés de M. Simpson prirent

une nouvelle consistance, et il se dit que si une seconde et plus décisive épreuve venait confirmer la première, il aurait la certitude qu'il lui importait tant d'acquérir, c'est-à-dire la conviction que Lora allait rejoindre Zeb. Peut-être M. Simpson exagérât-il à cet égard sa puissance d'induction; peut-être tirait-il d'un fait physiologique des conséquences trop étendues. Quoi qu'il en soit, il agit sans retard dans le sens de ses spéculations extralogiques, sinon illogiques. Il commença par brûler le lambeau de mousseline dont il s'était servi pour éprouver Magol, afin qu'une piste qui eût gêné ses projets n'existât plus; puis il fit rouvrir toutes les issues de l'enclos pour voir dans quelle direction s'échapperait Magol, si elle s'élancerait sur les traces de miss Lora, qui avait sur elle la plus grande partie de la ceinture de Zeb. On ouvrit les portes de l'enclos, et Magol, délivrée alors de toute entrave, libre de choisir sa voie, se précipita juste du côté de celle qu'avait prise Lora pour se rendre à Bombay, d'où elle devait se rendre à Calcutta, avait-elle

dit à M. Simpson la veille, au déjeuner. A peine Magol avait-elle disparu à l'horizon que M. Simpson ordonna à l'un des courriers malabares attachés au service de l'exploitation des mines de venir recevoir ses instructions. Celui-ci les reçut et partit immédiatement pour Bombay.

Ce Malabare, qui avait la peau noire comme un nègre, quoiqu'il ne fût pas de race nègre, ce Malabare était un de ces prodigieux dératés, un de ces *buveurs d'air*, ainsi que les Arabes appellent leurs chevaux, qui vont de Bombay à Madras, de Madras à Calcutta sans s'arrêter, et qui franchiraient les Himalayas non moins facilement, s'il le fallait.

On a vu plus haut que M. Simpson ne s'était pas trompé dans ses calculs d'induction; Magol avait couru droit comme une balle vers Bombay à travers jungles et forêts, vers Bombay, dont se rapprochait miss Lora avec la ceinture de Zeb, aimant sympathique qui appelait, attirait, aspirait pour ainsi dire la jeune panthère.

Ainsi qu'on l'a vu aussi, elle arrivait vingt-quatre

heures après miss Lora dans la ville de Bombay, et s'arrêtait à la porte de l'habitation de Zeb.

Quant au courrier de M. Simpson, il devait, une fois parvenu à Bombay, se transformer en espion de Lora et de Zeb, et les dénoncer l'un et l'autre aux magistrats de la présidence de Bombay, dans le cas où il viendrait à les découvrir, ce qui n'était peut-être pas d'une exécution très-facile.

Les heureux possesseurs du diamant se présentèrent, au moment où la nuit couvrait la célèbre ville indienne, à l'habitation pittoresque du Guèbre, marchand de pierres précieuses. Ils le surprirent à l'heure de la prière, c'est-à-dire courbé avec piété sur un grand feu allumé dans son salon. Comme il était aussi riche que fidèle croyant, son feu était alimenté par du bois de cèdre et de santal; et au-dessus de ce feu sacré rôtissaient ou plutôt achevaient de rôtir des faisans et des cailles. Ainsi sa broche contribuait à son salut. Doux, affectueux et poli, ainsi que le sont en général les sectateurs

de cette religion primitive, le vieillard voulut retarder l'instant de son repas pour connaître tout de suite le motif, sans doute très-important, de la visite des deux jeunes étrangers à pareille heure. Zeb lui montra alors le diamant, et il lui dit que son projet était de le lui vendre, s'il en offrait un prix digne de sa valeur, valeur qu'il était plus à même que personne, lui, marchand de bijoux, d'apprécier. « Du reste et avant tout, ajouta-t-il, il aimait à s'en rapporter à la probité de ses appréciations. »

Zeb parlait juste ; le Guèbre, comme du reste tous les Guèbres, était d'une honnêteté proverbiale.

Quoique ses yeux eussent connu bien des surprises depuis qu'ils avaient vu tant de diamants, ils s'allumèrent d'un feu pareil à celui qui brûlait constamment dans son foyer à l'aspect étourdissant du phénomène exposé tout à coup par Zeb à ses regards. Sa barbe blanche frémit d'enthousiasme, et il croisa ses bras sur sa poitrine. Il tomba dans l'adoration.

« Ce diamant, dit-il après ce long silence d'admiration recueillie, vaut, mes enfants, tant de millions de livres sterling, qu'il est impossible de le dire ; tous les marchands réunis de Delhy, de Bombay, de Caboul, ne sauraient le payer. »

Lora regarda Zeb avec une expression d'orgueil qui signifiait : « Que vous disais-je ? nous possédons la fortune ! nous possédons le monde !

« Mais, reprit le vieux Guèbre, il ne faut pas vous réjouir autant que vous seriez tentés de le faire de cette fortune sans limites placée entre vos mains.

— Et pourquoi ? demanda Lora, interdite de cette atteinte portée au plus vif de son ambition.

— Parce qu'il est si extraordinairement précieux, ce diamant sans égal au monde, que nul ne vous l'achètera. Qui donc a la somme nécessaire pour le payer à sa valeur ?

Les deux jeunes gens devinrent fort soucieux devant ce genre de difficulté, devant cet obstacle qu'ils n'avaient pas prévu un seul instant.

— Donc, reprit l'adrateur du feu, n'avoir rien ou posséder ce diamant, c'est absolument la même chose.

— Rien ! s'écria Lora consternée, qui ne savait se résoudre à cette conséquence accablante et pourtant si logique et si vraie de leur position ; rien !... pourtant...»

On ne sait quelle objection elle allait tirer de son cerveau ; le Guèbre l'en empêcha en lui redisant avec la force et l'autorité de l'homme spécial :

— Non, vous n'avez rien entre les mains qui soit d'une réalisation possible. Ainsi, moi, par exemple, si je vous offrais un demi-million de livres sterling de ce prodige de la création, je croirais véritablement vous frustrer, vous voler, et ma vieille probité reculera toujours devant une pareille action. Quant à mes confrères les joailliers de Bombay, ils ne sont pas moins délicats que moi, et ils sont cinq ou six fois moins riches : aucun d'eux ne pourra donc faire marché avec vous.

— Voilà une bien singulière destinée, une bien atroce situation, une contradiction bien navrante, dit à Zeb Lora abattue, atterrée par l'événement; plus riches que les plus riches souverains, nous nous trouverions donc sans un liard avec ce diamant dans la main? c'est inadmissible!

— J'ai entendu dire, reprit Zeb plus calme, qu'on sciait quelquefois en deux ou trois parties de gros diamants; si cela est vrai, pourquoi ne diviserait-on pas celui-ci en trois parties, afin de pouvoir arriver à le vendre avec plus de facilité à trois marchands différents? »

Le Guèbre, à ces paroles qui le hérissèrent, étendit ses mains sur le feu, comme pour lui demander pardon de ce qui venait d'être dit en sa présence.

« Malheureux! trois fois malheureux jeune homme! s'écria-t-il pâle d'indignation, qu'avez-vous dit là? Casser, mutiler ce chef-d'œuvre de la création! D'abord, ce serait un sacrilège; ensuite, vous n'obtiendriez, par ce sacrifice im-

pie, que trois diamants, sans doute encore d'un très-grand prix, mais trois diamants d'une incomparable infériorité, mis à côté de ce morceau, divin dans ce qu'il est, digne de briller au sommet de la couronne de feu des anges. Puis vous ne seriez pas sûr, continua le Guèbre, de ne pas l'anéantir, de ne pas le perdre tout entier, en le soumettant à cette impie dégradation. Vous ne ferez pas cela. Écoutez, se reprit-il d'une voix toujours altérée par la secousse qu'avait communiquée à ses esprits l'expédient funeste proposé par Zeb ; écoutez, mes enfants. (Zeb et Lora, confondus de la sortie du Guèbre, gardaient le silence.) Si je ne puis, reprit alors le Guèbre, vous donner les millions de livres sterling que ce joyau céleste représente, — et qui peut cela ? — je suis cependant en position de vous donner un bon conseil. »

Les deux jeunes gens reprirent quelque courage pour prêter une oreille docile aux paroles du Guèbre.

« Allez à Ceylan, dit-il ; Ceylan n'est qu'à

vingt-cinq jours de navigation de Bombay : quand vous serez à Ceylan, vous vous ferez conduire du port de Pointe-de-Galles, où vous débarquerez, à Colombo, et de là à Kandy, et vous trouverez près de cette ville, dans une forêt sacrée aux yeux de tous les Hindous, le fameux temple de Dagoha, où est renfermée dans un reliquaire la dent de Bouddha. »

Zeb s'inclina avec respect, à ce nom trois fois vénéré du puissant dieu qu'on lui avait appris à adorer au berceau, quoique à sa croyance, comme à celle de la plupart des Sikhs, il se mêlât beaucoup de mahométisme.

« Cette dent de Bouddha, continua le Guèbre, je ne vous l'apprendrai pas, surtout à vous qui êtes un peu de la religion indoue, est en profonde vénération dans l'Inde entière. Vous savez aussi que le reliquaire, où elle est enfermée sous plusieurs clefs, et d'où on ne la sort que de loin en loin, est couvert de perles magnifiques et de diamants d'un prix incalculable, dons continuels, inépuisables, qu'adressent à la dent de

Bouddha, ou aux brahmanes qui sont chargés de la garder, les croyants de cette vaste partie de l'Asie. Or, il est probable, il est même certain, dirai-je, qu'en voyant un diamant cent fois plus beau, par sa grosseur et son éclat, que tous les diamants qu'ils possèdent, les brahmanes seront envieux de l'avoir, et écouteront les propositions que vous ferez de le leur vendre.

— Mais, puisque vous avez dit, interrompit Lora, que personne n'est assez riche pour l'acheter, comment ces prêtres, ces brahmanes... »

Le Guèbre ne la laissa pas achever.

« C'est que ces prêtres, reprit-il, au nombre de cent cinquante, sont infiniment plus riches, en réunissant leurs trésors, que le plus riche banquier de Bombay, de Calcutta ou de Londres ; c'est qu'ensuite ils ont une raison pour vouloir acquérir votre diamant, que ne peut même songer à acheter un souverain : ils l'enchâsseront dans le reliquaire de la dent de Bouddha, et quand les peuples de l'Inde ap-

prendront qu'il est là, ils accourront de plus loin encore qu'ils ne viennent aujourd'hui pour adorer la fameuse dent, concours prodigieux qui augmentera, centuplera les revenus du temple de Dagoha.

— En effet, dit Lora, ravie des sages paroles du Guèbre, votre conseil...

— Est excellent, ajouta Zeb, et nous ne sortirons que de cette manière de l'immense difficulté où nous sommes.

— C'est la seule manière d'en sortir, croyez-moi, dit le Guèbre, qui s'arrêta tout à coup, saisi d'une émotion pleine d'effroi, et quitta, sans s'excuser, ses deux visiteurs. Ceux-ci, qui ne s'étaient pas expliqués sa brusque sortie, le virent bientôt revenir les mains embarrassées de bûches de bois de cèdre et de bois de santal qu'il se hâta de mettre au feu. Le feu consacré à son dieu, au soleil, avait été sur le point de s'éteindre. Bahadour avait oublié de l'alimenter en causant avec Zeb et Lora, qui prirent bientôt congé de lui. Ils remontèrent aussitôt en palan-

quin et se dirigèrent vers l'autre bout de la ville, où était leur hôtel, éclairés sur leur passage par les fumeuses lueurs des torches de résine que brandissaient leurs porteurs dans leurs mains. La joie leur était revenue au cœur ; ils riaient de contentement sous les rideaux de leur équipage aérien, quand une main tira soudainement les rideaux. Un visage noir se montra par l'ouverture que cette main avait faite en écartant la mousseline. Deux yeux jaunes regardèrent Zeb, deux yeux de chat-tigre, et ne virent que lui, Lora étant étendue, la tête placée et renversée à l'autre bout du palanquin.

— Ce n'est pas lui, dit le visage noir.

— Non, ce n'est pas lui, dit Zeb en traversant d'un coup de poignard la main qui s'était permis d'écarter le rideau. »

L'homme blessé tomba, et les porteurs, qui n'avaient cessé de courir, passèrent sur lui avec leurs torches, aussi indifféremment que s'il n'eût été qu'un simple chien.

Zeb n'avait pas reconnu dans le visage noir le

courrier de M. Joshua Simpson, par l'excellente raison qu'il ne l'avait jamais vu là-bas, aux mines du Bedjapour, et le courrier, qui n'avait aperçu qu'une ou deux fois Zeb, ne le reconnut pas davantage sous le costume de marchand de Bombay, qu'il avait adopté.

N'importe ! on le voit, Zeb était suivi de près par le fait de M. Joshua Simpson, le représentant de la maison William Ramsay de Calcutta. Il était à craindre que la police de Bombay, déjà prévenue de son côté, ne fût sur les traces des deux jeunes gens ; il était à craindre... Mais on verra plus loin tout ce qu'il fallait craindre pour eux.

Zeb et Lora n'en arrivèrent pas moins fort calmes à leur hôtel Victoria, où ils trouvèrent Magol endormie sur la belle natte où Lora l'avait fait se coucher avant d'aller avec Nadir-Zeb chez le Guèbre Bahadour.

L'espion noir, une fois arrivé à Bombay, s'était occupé sans retard de savoir où s'étaient logés les officiers anglais de retour, depuis quelques jours,

dans cette cité, reine d'Asie, calculant dans son esprit que, puisque miss Lora était venue avec eux, il découvrirait celle-ci par les autres et Nadir-Zeb par elle. La combinaison était bonne; seulement, les officiers étant partis de la veille pour la présidence de Calcutta, il lui devenait impossible de savoir si miss Lora était ou non partie avec eux, et, dans le cas où elle les aurait suivis, si Zeb était aussi retourné avec elle, ce qui paraissait peu probable, parce qu'il ne serait pas allé à Calcutta, d'où on l'avait exilé, où il serait redevenu captif en débarquant, et où enfin il eût été de nouveau renvoyé, la chaîne aux pieds, aux mines du Kedjapour.

Au milieu de tous ces doutes, où frapper pour savoir la réalité, pour savoir si Zeb était encore à Bombay et quelle direction il avait prise s'il en était parti?

On voit maintenant que l'affaire du diamant n'était pas endormie, qu'elle grossissait au contraire, qu'elle avançait, qu'elle allait se lier à l'existence de Lora et de Zeb, qui n'en auraient

pas compris d'abord toute la gravité, moins préoccupés de la hardiesse de leur action que du parti qu'ils en tireraient comme levier de haine et moyen de vengeance contre les Ramsay. Ils n'avaient vu qu'une arme pour eux dans la possession de ce diamant enlevé, une arme terrible, infailible, comme l'avait fort bien dit, du reste, Lora Wilmot à plusieurs reprises.

Quoi qu'il en soit, l'espion noir n'avait rien trouvé les premiers jours : absorbé, agité par l'inquiétude d'un si mauvais résultat, il traversait la nuit un quartier lointain de la ville, lorsqu'il entendit des gens qui parlaient assez haut de Bedjapour du fond d'un palanquin. L'espion noir ne connaissait pas la voix de Zeb, mais il n'ignorait pas qu'il était Sikh, et il crut saisir l'accent particulier à cette nation dans celui de l'homme porté en palanquin. Entendant aussi une voix de femme répondre à celle d'un homme, il pensa à Lora Wilmot, l'Irlandaise, qu'on lui avait indiquée comme devant être, selon quelque probabilité, avec Nadir-Zeb. Tout cela était sans

doute indications troubles et notions confuses, mais cela avait suffi pourtant à ses yeux pour motiver le geste si osé qu'il s'était permis. Ainsi qu'il a été dit, il n'avait pas reconnu Zeb, et sa témérité avait été payée d'un bon coup de stylet à la main.

Voilà ce qu'on savait déjà, voici ce qu'on ignorait.

Quand le palanquin se fut éloigné, l'espion noir resté gisant par terre fut recueilli par les policemen de Bombay et conduit au bureau de police, où on le fit facilement revenir à lui, car il était plus douloureusement que dangereusement blessé.

Après avoir été blâmé par le constable pour avoir touché aux rideaux d'un palanquin, un palanquin représentant un domicile, et à ce titre étant un endroit inviolable, il fut questionné par ce magistrat, qui tint à savoir quel était l'étranger qui lui avait donné le coup de poignard. Il lui fut aussi demandé par le constable ce qu'il était lui-même, d'où il venait et pourquoi il se

trouvait à Bombay. L'espion noir raconta alors les événements survenus à Bedjapour, la fuite de Zeb, la disparition du diamant, et les rapports qu'on supposait exister entre Zeb et miss Lora. Mis au courant de ces particularités, toutes se rattachant pour lui à une affaire de la plus sérieuse importance, à la capture d'un diamant d'une inestimable valeur, le chef de la police dressa aussitôt ses batteries. Son premier soin fut de les masquer. Il ne laissa rien voir de ses projets à l'espion noir, qu'il renvoya dès le lendemain aux premières heures du jour. Mais à peine était-il parti, qu'il réunit tous les porteurs de palanquins attachés au service public de la ville de Bombay, et il leur demanda quel était celui d'entre eux qui, dans la nuit, avait transporté un homme et une femme ; la femme était une jeune Anglaise ; l'homme était peut-être un Sikh. Mais voilà le fait important : l'homme avait donné un coup de poignard à quelqu'un qui se serait permis de porter une main indiscreète sur les rideaux de leur palanquin. La police te-

naît beaucoup à punir l'auteur d'un tel outrage et à le punir plus sévèrement que par une légère blessure à la main. Il y allait, poursuivit le constable, de la déportation à Botany-Bay pour cette violation de domicile, pour cet attentat à la liberté individuelle. Le magistrat termina par dire qu'il y allait aussi de l'honneur des porteurs de palanquins de ne pas voir se renouveler une pareille énormité, capable de flétrir la bonne renommée acquise depuis des siècles à la corporation¹.

Mis dedans par ce beau langage du chef de la police, celui, parmi les porteurs, qui avait trans-

¹ Entrez dans cette machine, la plus voluptueuse de toutes les voitures, sans un moment d'inquiétude au sujet de votre escorte ou de votre attelage, ou, si vous voulez une expression plus correcte, entrez-y, quand vous seriez une jeune femme sans son mari, et avec un enfant, ou une jeune fille, sans protecteur, pour faire cent lieues, s'il le faut, sans rencontrer un visage ami : vous trouverez ici partout et toujours, et quand même, une loyauté à toute épreuve, un dévouement qui redoublera avec le besoin que vous pourrez en avoir, une honnêteté qui sera en proportion inverse de vos moyens de défense. C'est un singulier phénomène que cette probité invariable et soutenue qui se retrouve toujours dans tous les individus d'une seule race, celle des porteurs. (*L'Inde anglaise*, par Édouard de Warren, 1^{re} partie, chapitre iv.)

porté pendant la nuit Zeb et Lora de leur hôtel à la maison du Guèbre, se hâta de tout révéler. C'était lui qui avait conduit les Jeux étrangers, et c'était son palanquin qui avait été le théâtre de l'événement.

Le chef de la police, après cette déclaration, était désormais instruit de ce qu'il désirait savoir. Il renvoya les porteurs, et ordonna à ses agents d'aller s'emparer sur-le-champ, à l'hôtel Victoria, d'un jeune étranger sikh et d'une jeune Anglaise qui y étaient descendus depuis quelques jours. Il leur recommanda surtout d'user des plus grandes précautions dans cette expédition-là, vu qu'il était d'une haute importance pour la police que les deux étrangers n'eussent pas le temps de faire disparaître l'objet qui motivait leur arrestation. Au moindre doute, ils se hâteraient de cacher cet objet qu'ils portaient naturellement sur eux, et la capture de leurs personnes n'avait plus dès lors de résultat utile.

Les agents se mirent aussitôt en campagne.

Mais le chef des porteurs, qui s'était laissé si

bien tirer les vers du nez par le fin constable, se prit, au sortir du bureau de police, sérieusement à réfléchir sur sa déposition. Ce sont gens bien avisés, en général, que les porteurs dans l'Inde; ils sont discrets, mais ils raisonnent en eux-mêmes sur les commissions dont on les charge; ils répondent, pour l'intelligence, à nos commissionnaires parisiens. Donc, celui qui sortait de l'interrogatoire se dit qu'il avait peut-être trop parlé; que, sans le vouloir, il avait peut-être compromis un compatriote. Et vite il rassemble ses porteurs attitrés, il s'en fait suivre à pas de loup jusqu'à une certaine distance de l'hôtel Victoria. Il leur dit de l'attendre. Ensuite il se rend seul auprès de Zeb et de Lora, qui étaient probablement en train de peindre des espérances d'azur sur fond d'or, et il leur raconte point par point ce qui s'était passé au bureau de police.

— Il n'est que temps de partir! dit Lora en invitant Zeb à imiter sa prudence, sa résolution et sa promptitude.

Zeb se leva, jeta quelques souverains sur le

tapis de la table pour indemniser leur hôte, dont ils ne tenaient pas, en ce moment, à recevoir les remerciements, et il fit signe à Magol de le suivre.

Lora avait raison; il n'y avait pas de temps à perdre; les limiers du constable rôdaient aux environs. Nos deux fugitifs n'en perdirent pas; ils s'éloignèrent furtivement de l'hôtel Victoria par la ruelle du jardin. Au bout de cette ruelle se trouvait un carrefour peu fréquenté encore à cette heure matinale. Là, le palanquin de leur ami, le chef des porteurs, les attendait; ils y montèrent, faisant à leur côté une place à Magol; les rideaux furent tirés sur le tout, et l'on se mit en marche. De détour en détour, le compatriote sikh les mena sur le port, déjà couvert d'une multitude de marins, de douaniers, de marchands, d'employés, de portefaix, de dromadaires, tohu-bohu immense au milieu duquel ils disparurent comme un grain de sable dans une tempête.

Ils étaient descendus sur les quais.

— Où allez-vous? demanda miss Lora à l'une

des mille chaloupes occupées dans le port, et cela avec l'air d'une personne qui a peur de manquer l'occasion de se rendre par mer là où elle est attendue.

— Nous allons à Ramisseram, lui répondit un matelot de cette chaloupe, sur le point de retourner à bord, après avoir dénoué le câble d'une goëlette qui chauffait à toute vapeur.

— Quel bon hasard ! Nous allons aussi à Ramisseram, s'écria Lora en entraînant avec elle Nadir-Zeb, qui fit coucher Magol au fond de la chaloupe avant d'y descendre.

Ils s'éloignèrent bientôt des quais pour aller prendre passage à bord de la goëlette dont les palettes battaient déjà l'eau.

Les voilà donc partis pour Ramisseram. Ramisseram est une île liée par une chaîne de récifs à fleur d'eau à l'île même de Ceylan : ce point de l'Asie indienne est célèbre par une pagode très-vénérée où se rendent en foule les pèlerins hindous avant d'aller à Ceylan adorer la ameuse dent de Bouddha.

Le hasard servait à souhait nos deux fugitifs, puisque leur projet, on le sait, était d'aller à Ceylan proposer le miraculeux diamant de Bedjapour aux brahmanes de la pagode de Dagoha, et qu'ils allaient, pour ainsi dire à Ceylan en allant à Ramisseram.

Nadir et Lora, après une traversée de quinze jours, débarquèrent dans l'île de Ramisseram, bouquet de l'océan Indien ; Ramisseram, où se dresse sous un ciel d'une profondeur azurée une pagode moins vénérée peut-être que celle de Dagoha, à Ceylan, mais d'une construction aussi étonnante que celle de Ceylan par ses proportions hardies et ses prodigieuses fantaisies architecturales. Ils se perdirent dans de longs corridors, double haie de piliers massifs qui ont pour chapiteaux des léopards et des hippopotames taillés dans le cœur du roc et d'une laideur colossale comme leur taille; monstres sombres qui depuis mille ans et plus hurlent de rage de se sentir écraser par les voûtes de granit qu'ils soutiennent sur leur dos. Le temps ne les a pas dé-

vorés, ce sont eux qui ont dévoré le temps. Ils alternent sur toute la longueur de l'immense édifice avec des dieux de cent pieds de haut qui laissent pendre leur effroyable langue sur leur poitrine; les triples bras de ces dieux, moitié montagnes, moitié taureaux, soulèvent et suspendent dans l'espace d'autres petits dieux qui regardent mélancoliquement leur nombril, tandis que dans leur main s'épanouit la fleur symbolique du lotus. Et à toutes les hauteurs des murs s'avancent de hideuses têtes de crocodiles dont on croit entendre crier les volutes d'écailles sur le sable; des éléphants d'argent aux regards religieux et sombres, archevêques des forêts, entourent avec respect un autel au-dessus duquel, les yeux en fureur, la bouche démesurément ouverte, les narines gonflées de venin, le palais sanglant, la déesse Kali, la divinité du mal, souffle l'épouvante dans les âmes au son de tamtams et de gongs qui semblent la formidable voix sortie de ses entrailles infernales.

Leur curiosité satisfaite, Nadir et Lora se ren-

dirent à Ceylan qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre, et ils traversèrent Colombo et Kandy, villes entourées de forêts, comme un ananass'entoure de ses feuilles vivaces et vertes, forêts vivantes qu'on abat toujours, qui repoussent sans cesse, la végétation allant plus vite que la hache, que le feu même, sur un sol d'une fécondité volcanique. On la voit pousser. C'est à Kandy, au bord d'un lac tranquille, que s'élève, étages sur étages travaillés à jour, le temple de Dagoha, où les deux fugitifs devaient offrir aux prêtres du lieu le superbe diamant, *le Fils du soleil*. Ils y pénétrèrent, et quand ils eurent dit le motif de leur présence aux vénérables brahmanes, ceux-ci furent impatients de connaître cette pierre, étoile du ciel, précipitée dans les abîmes de la terre. Ils la virent, et aussitôt ils tombèrent, terrassés d'admiration, la face contre terre. « Les yeux seuls de Brahma, qui regarde sans sourciller le soleil, supporteraient longtemps un pareil éclat, » s'écrièrent-ils. De l'admiration ils passèrent au désir de posséder, et ils dirent aux

deux étrangers, venus dans le but d'opérer l'importante négociation de leur vente clandestine, que le temple était prêt à faire, pour acquérir ce diamant, unique au monde, les plus énormes sacrifices d'argent. Mais l'affaire était trop grande en elle-même pour être traitée en une séance. Ils demandèrent le délai d'un mois. Pendant ce mois, ils comptaient réunir tous les chefs religieux de l'île de Ceylan et leur proposer, certains d'avance du succès de la démarche, de contribuer à l'achat de ce morceau si digne de figurer au centre de la principale face du reliquaire où repose sur le velours la dent mille fois sacrée de Bouddha : dent de cheval, disent les Anglais; dent de bœuf, disent les mahométans; dent pourrie, disent les Russes, par le spirituel organe d'un de leurs meilleurs écrivains, M. de Soltikoff; dent d'un dieu, disent les Hindous, en perpétuelle et universelle adoration devant ce fétiche d'ivoire ou d'os. Nadir et miss Lora Wilmot eussent préféré, par beaucoup de raisons, voir l'affaire se traiter plus rapidement; mais rien ne va vite

parmi les hommes, même quand ces hommes passent ou veulent passer pour des demi-dieux.

La police anglaise a l'œil profond et le bras sinueux et long, mais elle croyait trop fermement que les deux professeurs équivoques du diamant avaient fait voile de Bombay pour l'Europe, pour aller s'imaginer de les chercher derrière les hauts palmiers, les grands aréquiers et les inextricables banians dont l'île de Ceylan s'entoure des pieds à la tête; et puis l'Inde anglaise avait depuis trois ou quatre mois dans la pensée des inquiétudes trop graves et trop douloureuses pour beaucoup s'occuper d'eux.

L'Inde s'était tout à coup soulevée; Toussaint Louverture venait de se retourner dans son tombeau. Meerut, Delhi, Cawnpoure, Lucknow, étaient en feu : l'image ici vaut la réalité. Les villes, les villages, les fermes, les maisons, les palais de marbre habités par les Anglais devenaient la proie des incendies allumés par les Hindous en pleine révolte. A la lueur des flam-

mes, ces démons au teint bistre, vert, jaune, noir, mitraillaient à bout portant leurs maîtres, ceux du moins qui, jusqu'alors, l'avaient été, et ils les faisaient griller ensuite sur des brasiers alimentés sans cesse par de nouveaux incendies. On eût dit les rouges massacres de Saint-Dominique recommencés de l'autre côté de l'océan Indien. L'annexion du royaume d'Oude, annexion inutile, irréfléchie, stupide, a été non pas la cause — que d'autres causes! — mais l'occasion de cette colère pourprée de cent cinquante millions d'hommes. Et il n'y a pas ici d'erreur dans le chiffre; car si l'on objectait que la présidence seule du Bengale prit les armes en 1857, et qu'elle ne contient pas ce nombre d'âmes, on répondrait tout de suite que l'Inde entière s'est battue par les mains exterminatrices des révoltés du Bengale, et que Cawnpoure et Lucknow ont sans doute très-largement et très-suffisamment représenté au banquet de la vengeance la présidence de Bombay et celle de Madras. A quoi a-t-il tenu, d'ailleurs, qu'une communauté de

haines n'ait réuni ces deux présidences à celle de Calcutta ?

Mais laissons la grande histoire sur son piédestal, n'en prenons que la part dont nous avons besoin pour conduire notre récit d'une étape franchie à une étape nouvelle.

Pendant le mois exigé par les prêtres de la pagode de Dagoha pour conclure leur marché avec Nadir-Zeb, celui-ci fut frappé de la grande quantité de pèlerins qui accouraient à la pagode célèbre, mais dont la célébrité cependant n'expliquait pas cette affluence inaccoutumée. Il désira en connaître le motif, et les prêtres lui apprirent alors à mots couverts ce qu'il avait ignoré jusque-là, car les Anglais ne prodiguaient pas le bruit de leurs désastres au début de l'insurrection ; ils lui apprirent et le soulèvement général de Meerut, et l'occupation de Delhi par les cipayes révoltés, Delhi où ils avaient déjà installé sur le trône de ses ancêtres un descendant du Grand-Mogol, et la prise de Lucknow, cette seconde des villes saintes de l'Asie. « Eh bien, continuèrent les prêtres

questionnés par Nadir-Zeb, ces pèlerins si nombreux sont *peut-être* des Hindous qui, avant de jeter leur vie dans la mêlée, viennent faire bénir par nous, serviteurs de Brahma, leurs projets et leurs armes. Le *peut-être* eût fait sourire un Européen ; il donna beaucoup à réfléchir à Nadir-Zeb. Son sourcil s'abaissa sur ses réflexions. Il le tint ainsi plié jusqu'au moment où un *civilian*, nom qu'on donne, nul ne l'ignore, aux employés civils dans les trois présidences de l'Inde, apprit à Lora Wilmot, en lui confirmant de point en point tous les faits racontés à Nadir par les prêtres de la pagode, que le capitaine Hercule Forster n'avait pas vendu sa commission de capitaine. Il avait tenu à la garder afin de pouvoir suivre son régiment, le 71^e, à Lucknow, foyer formidable de l'une des plus chaudes éruptions de la révolte des cipayes. Par point d'honneur, par délicatesse, il n'avait pas cru devoir se séparer de ses camarades, déposer son épée le jour où son brave régiment allait marcher à l'ennemi. Il s'était donc rendu avec ses frères d'armes à

Lucknow, et l'on sait aujourd'hui si l'insurrection s'y montra opiniâtre et féroce.

A cette nouvelle, immédiatement communiquée par Lora à Nadir, celui-ci poussa un cri de joie sauvage; il y avait la haine de deux siècles et de vingt races dans cette explosion dont les paroles donneraient difficilement la mesure. Il ne s'agissait plus pour lui d'aller en Europe. Il voulut, et il ne voulut plus que cela, aller se battre dans les rangs des cipayes contre les Anglais, se battre avec Forster, le tuer, mais le tuer cette fois en soldat, les armes à la main. Lora n'était pas femme à le détourner de ce projet; elle y applaudit des deux mains. Elle aussi, petite-fille d'un ancien officier sous Wellesley, plus tard duc de Wellington, elle aussi se battra, Irlandaise, contre les Anglais, catholique, contre les protestants, et, mieux que tout cela, femme outragée, femme insultée, femme avilie, contre un amant, l'auteur de l'outrage, de l'insulte et de l'avilissement. Rien ne l'arrêtera. Rien! Quel obstacle l'arrêterait? Elle a porté des années le

costume d'homme ; elle a vécu dans la discipline militaire ; elle sait le maniement du fusil, et le bruit du canon ne l'effraye pas. Forster ne saurait leur échapper. Quel espoir pour Lora ! quelle irrésistible excitation de penser qu'elle peut le faire son prisonnier, le tenir sous le canon d'un pistolet, se faire rendre l'épée qu'il porte ! Quel rêve pour une femme qui a soif de vengeance, et à qui la vengeance tend sa coupe la plus fraîche !

D'accord sur tous les points avec Lora, Nadir proposa alors ceci aux prêtres de la pagode de Dagoha : il leur céderait le diamant, et eux, en échange, le feraient reconnaître par les révoltés comme un de leurs chefs, et plus tard, au retour de l'expédition, ils s'engageraient à remettre à lui, ou à miss Lora s'il ne revenait plus, une somme de 20 millions, ou bien à rendre à l'un ou à l'autre le diamant si la somme stipulée n'était pas payée.

De part et d'autre l'engagement fut accepté et juré.

La somme de 20 millions représentait à peine, dira-t-on, le quart de la valeur du *Fils du soleil*; cela est vrai : mais que l'on considère cependant que Zeb, regardant aussi de son côté comme inappréciable l'honneur d'être sacré chef des révoltés par les prêtres de la pagode, devait se croire comme très-favorisé dans la négociation conclue. Ensuite, si l'on objectait qu'en sa qualité de presque mahométan, Zeb poussait un peu loin l'enthousiasme pour la cause hindoue, on répondrait que, dans ce cas, ainsi que dans bien d'autres, la religion n'était là qu'un prétexte. Ceux de sa religion qui prirent, dans le soulèvement des Indes, en 1857, les armes contre les Anglais, et ce furent de beaucoup les plus redoutables, n'avaient ni d'autre prétexte ni de meilleure raison.

Une nuit fut choisie pour la cérémonie de sa consécration comme chef. On eut soin de ne pas envoyer, on le suppose, des lettres de faire part à la garnison anglaise. Si elle était plus éveillée que de coutume à cette époque-là sur les menées

des Hindous, elle n'avait pas cessé cependant, par sage politique, de rester étrangère le plus possible à leurs cérémonies religieuses, et si bien, qu'elle ne sut rien des mystères de cette nuit.

Le soleil descendu sous l'horizon, on ferma les portes de la pagode, on consigna les bayadères dans leurs cellules, on alluma les lampes d'or au fond du sanctuaire, et le chef de la pagode, entouré de ses acolytes, alla chercher l'étendard vert.

L'étendard vert joue depuis Mahomet un grand rôle dans les mœurs religieuses et politiques de l'Orient; et l'Orient est ici une expression dont il convient de ne pas restreindre la portée à l'Arabie et à la Turquie d'Europe et d'Asie, mais qu'il faut étendre au contraire à une partie considérable de l'Inde et presque à tout le Thibet. Mahomet couvre de son ombre maudite trente ou quarante fois plus d'espace sur la terre que Jésus-Christ de sa pure lumière, tant l'erreur exerce sur les hommes plus de prestige que la vérité!

Ce qui se passa au fond de la pagode de Dagoha pendant la nuit où Nadir reçut l'étendard vert, symbole de respect, d'autorité et de commandement, ne transpira pas hors de ses murs épais. L'encens fuma sous les voûtes colossales, mais les portes restèrent fermées à la foule ; les idoles furent parées de leurs plus riches ornements, mais nul ne les vit ; les dieux parlèrent, mais pas trop haut, en dieux prudents.

Nous pouvons supposer qu'après cette initiation les prêtres de Dagoha durent recommander Zeb à tous les temples semés sur la route du continent indien où il allait nécessairement descendre en quittant Ceylan. Et, en effet, il fut reçu sur le vaste territoire qui va de Surate à Lucknow par les vœux ardents de tous les chefs de cent populations irritées du joug de fer de l'Angleterre, et qui prenaient part à l'insurrection sinon par leurs bras trop entourés des baïonnettes anglaises, du moins par leurs fanatiques regards et leur résignation menaçante.

Le voyage de Nadir-Zeb fut long ; il franchit

avec Lora des déserts sur lesquels la rosée du ciel ne descendit jamais; des lacs mortels par le souffle fiévreux qu'ils exhalent; des forêts peuplées de bêtes redoutables. Tous ces chemins, cependant, leur étaient doux; l'espoir d'une vengeance assurée changeait pour eux ces solitudes altérées, ces marais putrides et ces forêts dangereuses, en jardins de lumières, de parfums et de délices. Magol fut d'ailleurs leur distraction pendant ces marches haletantes. Zeb acheva l'éducation morale de sa panthère favorite. Donnant la liberté à ses instincts de carnage, toujours comprimés jusque-là, et les arrêtant quand ils menaçaient d'aller trop loin, il fit de Magol un animal d'une docilité cruelle. A un signe presque invisible de sa main, Magol s'élançait sur la proie désignée; à un autre signe, Magol étranglait l'ennemi par derrière avant même que celui-ci eût poussé un cri de surprise ou d'épouvante. Il en avait fait un chien obéissant et une bête impitoyable. Grâce aux gazelles, aux antilopes, aux troglodytes, aux léopards sur lesquels il

mit en pratique les savantes leçons de son maître, Magol compléta ses belles études.

Novembre touchait à sa fin quand les deux voyageurs parvinrent au terme de leur expédition : un rideau de collines leur dérobait encore la veille la vue de la ville de Lucknow, qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre. Le lendemain, quand ils arrivèrent au sommet de la dernière de ces collines, le soleil allait se lever, le soleil de l'Inde ! Et comme ils se dirigeaient, sur des indications données, vers la partie occidentale de Lucknow, ils découvrirent tout à coup cette pompeuse cité qu'éclairait en ce moment la tendre et suave splendeur du matin. Ils se trouvaient alors à peu de distance de Muchie-Bhaoun, vieille forteresse évacuée et renversée à demi à coups de mine par les Anglais au début même de l'insurrection et sur les ordres de sir Henry Lawrence.

L'étonnement les arrêta à leur place en attendant que l'admiration vînt succéder à l'étonnement. Quel amas confus, vertigineux de maisons !

quels labyrinthes de rucs, de palais, de bazars coiffés de palmiers, de pagodes, de parcs, de collèges, de temples ! choses indistinctes, rêveuses, noyées encore dans la vapeur, soupçonnées seulement par l'impérieuse curiosité, l'ardent désir de les détacher de la masse d'ombre mouvante où elles plongent. Est-ce le chaos qui va devenir cité ? Est-ce au contraire une grande ville tout à coup recouverte par l'inondation ? est-ce réellement une ville immense ? n'est-ce pas un mirage ? C'est Lucknow ; Lucknow la sainte qui soulève un coin du moustiquaire diaphane de la nuit pour montrer sa figure pâle et à peine éveillée.

Les dômes d'or des mosquées se gonflent, sortent peu à peu du brouillard rose répandu sur la vaste cité, et apparaissent calmes et solennels comme des sultans dont les pieds sont cachés par la distance. Déjà les pagodes ont percé et déchiré de leur pyramide dentelée cette gaze de vapeur, et tandis que leur cime se diamante de place en place d'une étincelle de soleil, — phares du jour, — sur le parcours d'une vill

dont le développement égale celui de Paris, — leur base encore endormie flotte dans le brouillard bleuâtre de la nuit qui combat, à armes inégales, avec le jour.

Quel nouveau spectacle de minute en minute ! Les villes de l'Inde sont de gigantesques fleurs qui se ferment le soir pour se rouvrir le matin.

Mais le jour se fait, il grandit de plus en plus : la gaze blanche, mousseline d'air, se déchire en mille endroits, s'effile partout et s'en va enfin en pelotons de fumée au gré mobile de l'espace. Aussitôt les dômes bleus, les dômes d'argent, les coupoles d'onyx, les colonnes élancées qui portent des sphères de métal poli, répètent comme autant de miroirs la figure épanouie de l'astre et renvoient des pluies de rayons, des éclaboussures de lumière dans toutes les directions. Dès ce moment, les magnifiques palais de Lucknow, jeunes et vieux courtisans de cette cour orientale de minarets, de temples, de sérails, commencent à leur tour à montrer sur la ligne d'horizon leurs terrasses joignant d'autres

terrasses, et leurs frêles galeries d'albâtre découpées en lotus et en trèfles par les fées de l'Orient, les plus fines ouvrières de leur sexe. Sur ces terrasses, promenades aériennes, les arbustes odoriférants de la Chine, les fleurs anisées du Japon frissonnent et gazouillent à la brise du matin qu'elles parfument, et se hâtent de respirer quelques instants avant de se tordre à la chaleur de flamme qui frappera bientôt ces blanches terrasses, ces murs blancs, tous ces minarets d'opale, et les mettra en pleine fusion.

Que d'accidents délicieux étonnent encore les regards fascinés de l'étranger d'Occident à ce radieux lever d'une ville de l'Inde ! Cette rapide fusée d'azur et d'or glissant dans l'espace et décrivant une courbe harmonieuse vers le fleuve, c'est un beau paon fatigué des amours de la nuit et qui se rend aux bords de la Goumti pour purifier dans les fraîches eaux sa robe de moire et de satin. Ces longues ombres qui descendent pas à pas, deux à deux, ces nombreuses marches placées entre la ville haute et le fleuve, sont des fakirs

allant en silence aux ablutions. Et ces ombres plus grandes, aux allures colossales, informes, grotesquement majestueuses, qui se détachent en gris et en noir sur le grand mur jaune du Kayserbagh, ce sont des éléphants courant pesamment d'un bazar à l'autre pour le service du sérail. Ces têtes chauves et luisantes terminées par des barbes pointues, et ces bras levés en l'air autour des galeries placées au sommet de hautes tours, ce sont les muezzins : ils adressent leur prière au ciel et invitent les fidèles musulmans à les imiter. Mais ces couleurs, ces nuances fugitives, ces lumières déchainées, ces ombres intraduisibles, ces bruits, ces cris, ces chants, ces murmures sont effacés, dominés tout à coup par le bruit rauque du canon. Il tonne ici, il tonne là, au Muchie-Bhaoun, au Medressé, à la Résidence. Il tonne partout. La bataille recommence avec le jour; la lutte à mort reprend entre la révolte furieuse et la répression désespérée; lutte et révolte qui durent depuis six mois, six mois!.. Ainsi cette ville, cette reine de

l'Asie, si belle, si pompeuse de loin, est à l'intérieur un champ de carnage, un amas de ruines, une mare de sang, un chœur d'ivresse et de malédictions. Lucknow a suivi l'exemple de Meerut et de Delhi. C'est le 30 mai 1857 qu'éclata comme un obus de cent lieues carrées la révolte de Lucknow, et déjà le 30 juin, un mois après seulement, la garnison anglaise, défaite, exterminée à Chinhut, où elle s'était rendue en force pour disperser deux régiments rebelles, se voyait forcée de rentrer au plus vite à Lucknow et de s'enfermer dans la Résidence, bientôt assiégée elle-même par les révoltés. La Résidence est un terrain irrégulier couvert de quelques maisons d'officiers formant entre elles un point d'une certaine résistance dans des temps ordinaires en cas d'émeute, d'une insuffisance radicale contre un soulèvement général et une attaque en règle. Cependant c'est sur ce terrain mal défendu par un fossé, par un faible décours de la rivière *Goumti*, que six cents hommes, trois ou quatre cents femmes et un nombre égal d'enfants, con-

tingent effaré de la colonie anglaise de Lucknow, seront assaillis pendant six mois par plus de soixante mille combattants, tirant leurs forces du dehors quand elles seront épuisées au dedans, ayant à eux la ville et ses intarissables ressources en tous genres, la campagne et ses hordes fanatiques, et derrière eux l'Inde entière comme armée de réserve !

Nous touchons à ce sixième mois d'efforts consommés, de résistance désespérée, de lutte surhumaine : le commissaire en chef, le brave sir Henry Lawrence était mort, et mort le premier au commencement du siège; le non moins brave général Banks, qui l'avait remplacé dans le commandement, avait pareillement été tué deux mois après; Havelock lui-même, l'immortel, le sublime Havelock, le Bayard anglais, lui qui avait passé sur le ventre de la révolte pour pénétrer dans la Résidence, mais qui, une fois dans la Résidence, n'avait pu en sortir, Havelock allait bientôt descendre dans la tombe. Lui et Outram, son compagnon d'armes, atten-

daient, les pieds dans le sang, que le général Colin Campbell vint les délivrer de leur conquête et les arracher au péril de leur victoire.

A la faveur des recommandations dont il était muni, et de la grande quantité d'or qu'il apportait avec lui, somme avancée sur le prix de vente du diamant, Nadir-Zeb se fit facilement proclamer chef d'autant de rebelles qu'il lui plut d'en avoir sous son étendard vert béni par les prêtres de Dagoha. Sa famille vénérée parmi les Hindous, gens très-versés en généalogie, ses malheurs, sa captivité, son superbe courage, lui attirèrent des nuées de partisans. Il marcha l'égal des chefs les plus influents de l'insurrection dès les premiers jours de sa présence à Lucknow.

Miss Lora Wilmot, sous le costume d'un officier européen, fut choisie par lui comme aide de camp. Et on les vit alors tous les deux courir au feu avant les plus hardis, s'élancer les premiers aux assauts continuels dirigés contre la malheureuse Résidence, décimée à la fois et par la faim,

et par la soif, et par les insectes, et par la vermine, et par la petite vérole, et par le choléra, et par les balles, et par les boulets, et par la chaleur, et enfin par toutes les misères combinées de la guerre et du climat.

« La manœuvre ennemie, dit le traducteur français de l'ouvrage de M. Rees intitulé : *A personal narrative of the siege of Luknow from its commencement to its relief, by sir Colin Campbell*, se développait évidemment, dirigée par un tacticien exercé. On voyait circuler dans les rangs insurgés un cavalier de bonne mine, bien fait, de vingt-cinq ans environ, avec l'uniforme de petite tenue des régiments de cavalerie européenne, coiffé d'une casquette bleue à galons d'or. Peut-être était-il Russe, peut-être aussi était-ce un de ces renégats qui, en renonçant à leur religion, adoptent les mœurs et jusqu'aux passions politiques de leur nouvelle patrie. Toujours est-il que ce personnage équivoque déployait un vrai talent militaire, et que, s'il eût eu de vrais soldats sous ses ordres, au lieu de timides

cipayes¹, toujours méfiants d'eux-mêmes et de leurs supérieurs, pas un homme de l'expédition anglaise ne fût probablement rentré à Lucknow¹. »

Voilà pour miss Lora Wilmot.

Maintenant, empruntons encore au même ouvrage de M. Rees, et à son même traducteur et vulgarisateur très-habile, ce qui peut concerner Zeb.

« Au haut de la tour de l'Horloge (Clock Tower), un homme noir avait dressé son embuscade élevée ; il décimait tout à loisir les soldats anglais, et se rendit à la fin si incommode qu'on ouvrit sur lui tout exprès un bombardement en règle. Les bombes, lancées avec une admirable précision, éclataient justement à l'endroit d'où partaient les coups de ce terrible voisin ; mais, lorsqu'on devait le supposer mis en pièces, une balle arrivait en sifflant pour témoigner de l'étrange invulnérabilité qui le protégeait. »

¹ Pas si timides.

² *La Révolte des Cipayes*, par M. E. Forgues.

Ainsi l'un et l'autre, miss Lora et Nadir-Zeb, la Vengeance blanche et la Vengeance noire, car c'est elles que veut désigner indirectement le chroniqueur anglais, ne manquaient jamais de toucher de la balle de leur fusil le front qui hasardait de se montrer, l'œil qui venait à briller tout à coup comme un point dans l'espace, la tête dont un seul cheveu dépassait à peine la ligne des palissades ou des parapets de la Résidence.

Plusieurs fois ils avaient aperçu du haut des tours, à l'aide d'un télescope, Hercule Forster au milieu des soldats de sa compagnie, dont le contingent diminuait chaque jour.

Enfin, le nombre des assaillants s'augmentant sans cesse des inépuisables renforts qu'il recevait, et le chiffre des assiégés diminuant d'heure en heure, ceux-ci se virent dans l'impuissance d'empêcher la ligne d'enceinte d'être parfois entamée, faute de pouvoir garnir tous les points attaqués. Les mines ouvraient des brèches toujours mal réparées, et par conséquent fort difficiles à

défendre. Sans pénétrer précisément dans la place par ces déchirures constamment gorgées de cadavres, l'ennemi les franchissait souvent et venait, sans aller bien loin non plus, faire parade de sa témérité ironique aux yeux du camp anglais. Ce n'était point, on le suppose, des bataillons entiers qui se risquaient par ces ouvertures, mais quelques hardis cavaliers, quelques fanatiques, espèces de héros extravagants comme il en apparaît dans toutes les guerres de religion. On assistait alors à des luttes antiques, à des chocs de bravoure et d'adresse renouvelés des temps d'Alexandre et de Darius.

C'est une de ces rencontres qui amena un jour face à face, le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, Nadir-Zeb et le capitaine Hercule Forster. Ils étaient tous les deux à cheval. Ils coururent, celui-ci sur celui-là, avec la joie impitoyable de deux ennemis longtemps appelés, sollicités l'un par l'autre, bien que Forster, de son côté, eût ignoré jusque-là la présence de Zeb dans les rangs des révoltés. Instantanément il se

produisit dans l'espace occupé par les deux cavaliers quelque chose d'imprévu, de menaçant, d'effroyable, comme lorsque deux tempêtes contraires se croisent sur la mer. Elles forment une trombe qui attire en silence et de tous côtés à elle les vaisseaux, les vagues soulevées, les brouillards, les vents et les eaux, et les retient jusqu'au moment où un déchirement se fait entendre et qu'un coup de foudre composé de mille coups de foudre éclate.

Nadir-Zeb et Forster firent trombe.

Alors, comme par un accord tacite, assiégeants et assiégés suspendirent leurs coups afin de concentrer toute leur attention sur les péripéties de cette belle rencontre. Les carabines firent d'elles-mêmes silence, les canons écoutèrent, la poudre se tut. Pour donner plus de solennité, plus d'harmonie, eût-on dit, à ce spectacle guerrier, le jour vint alors à baisser ; et alors aussi les pâles réfugiés de la Résidence, troupe débile, réduite à l'état d'ombres errantes, s'avancèrent à travers les décombres, les affûts

brisés, les débris de boulets, les soulèvements de terrain, pour assister, eux aussi, à ce tournoi. Parmi eux on distinguait, et beaucoup plus rapprochés de Forster, plusieurs femmes vêtues de blanc, immobiles et attentives comme des statues. Leurs traits amaigris, décolorés par la souffrance, ne se détachaient presque pas du fond blafard de leurs voiles. C'était blanc sur blanc.

Les deux champions avaient déjà échangé de nombreux coups de sabre quand le cheval de Forster, piqué par mégarde, s'abattit sur ses jarrets et jeta son cavalier par terre. Zeb sauta aussitôt à bas du sien, et en remit vivement la bride à son aide de camp, c'est-à-dire à Lora. Lora tendit un pistolet, de façon à convaincre Forster qu'une balle lui était destinée s'il employait d'autre arme que le sabre avec un ennemi assez généreux pour l'appeler à un combat nouveau quand il ne tenait qu'à lui de l'écraser dédaigneusement sous les pieds de son cheval. Après avoir reçu aux bras et aux épaules des

entailles qui firent ruisseler son sang sur sa casaque verte, Zeb prit, pour en finir, son sabre à deux mains, et en porta un coup délirant et d'une allure superbe sur la tête de son adversaire. Le coup fut paré, mais il était descendu si fort qu'il cassa net comme verre le sabre de Forster, et que Forster alla tomber la face contre terre, absolument comme si une massue de plomb l'eût écrasé. On le crut mort.

Oubliant le passé, oubliant en ce moment son rôle de témoin hostile, s'oubliant elle-même, car elle s'exposait au plus grand danger, Lora, éperdue, courut à Forster pour le relever, pour lui porter secours, pour le ranimer. Son amour pour lui passa par-dessus ses longs, ses amers ressentiments; la femme entière s'était trahie : elle se pencha en pleurant, l'âme pleine de pitié, d'effroi, la bouche tremblante de sanglots, sur le corps inerte étendu au milieu de l'arène. Elle soulevait déjà la tête flottante de Forster pour s'assurer qu'il existait peut-être encore, lorsqu'une autre femme, accourue aussi vite qu'elle,

jeta un cri de malheur à l'aspect de l'officier anglais terrassé par Nadir-Zeb.

Au cri désespéré de cette femme tout à coup sortie du groupe de fantômes, témoins à distance de ce qui venait de se passer, et comme si ce cri eût été un signal convenu d'avance, des coups de fusil partirent au même instant de la Résidence et allèrent éclaircir les rangs des cipayes, spectateurs massés comme des mouches, amoncelés comme des fourmis autour de la brèche.

Ceux-ci, brusquement arrachés à la fascination de leur curiosité, répondirent par des coups de fusil à des coups de fusil. La trêve d'une minute était rompue, rompue comme la lame de Forster. Zeb s'était élancé aussitôt sur son cheval, et, suivi de Lora remontée sur le sien, il avait franchi la brèche, qui fut en un clin d'œil barricadée, bouchée derrière eux avec des pierres, du sable, des pieux, des madriers, des cadavres d'animaux, de la boue, et subitement couronnée à la crête par les braves défenseurs de la Résidence¹.

¹ Ce jour-là fut marqué par l'explosion d'une mine, qui em-

Quelques jours après cet événement singulier, Nadir-Zéb et Lora avaient une entrevue dans la Kayserbagh, le palais impérial de Lucknow, dont l'un des plus beaux appartements avait été donné par le roi d'Oude, pendant sa bien courte restauration, au jeune guerrier sikh.

« Figurez-vous, dit M. Russell dans son histoire du pillage de Lucknow, des cours aussi vastes que Temple Gardens; tout autour, d'élégants pavillons revêtus de stuc et d'or, dont les fausses fenêtres sont, çà et là, décorées de peintures à fresques, tandis que de vertes jalousies et des tendelets à l'italienne protègent le double rang des croisées où l'air et le soleil peuvent pénétrer. Des statues, des candélabres, des fontaines, des massifs d'orangers, des aqueducs, des kiosques recouverts de métal bruni, occupent ces riches squares. »

porta toute une face du *Seikh Square*. La brèche faite, les insurgés s'étaient présentés à l'assaut, mais ils battirent bientôt en retraite, se contentant d'entretenir une vive fusillade sur le point où la nécessité de réparer le rempart appelait impérieusement les assiégés. (*Révolte des Cipayes.*)

Le costume de Zeb s'était modifié comme sa fortune. Il portait le dolman d'investiture. Ce dolman de velours noir laissait voir une chemise brodée d'une suprême blancheur. Un pantalon de cachemire gris-perle tombait avec une élégance tout anglaise sur une chaussure admirablement prise à son pied. Il avait réduit sa barbe à un charmant duvet qui cotonnait son menton; ses moustaches couraient sur deux lèvres fines comme celles d'une jeune fille, et cela sans rien perdre d'une inexprimable énergie. Si le prestige oriental s'amoindrissait en lui par ce changement, il n'avait pas disparu pour cela dans la forme demi-européenne.

En se mêlant, les deux éléments en avaient produit un troisième fort original, exceptionnel, moitié civilisé, moitié primitif, curieux, âpre, bizarre, attractif, attractif surtout.

Zeb étonnait autant qu'il charmait par ce mélange, par le caractère de son regard doux jusqu'à l'amour, fauve jusqu'à la tanière. Il avait les souplesses de sa panthère Magol dans les mou-

vements de sa taille, serrée dans ce dolman persan. Quand il se leva pour recevoir miss Lora dans le magnifique salon du Kayserbagh, miss Lora crut s'apercevoir qu'en marchant il ne faisait aucun bruit sur les dalles ni sur les nattes de jonc. On eût dit que, comme les chats-tigres, il avait des houppes sous les talons. Ses belles moustaches noires, dont nous venons de parler, montaient vers ses oreilles en décrivant deux demi-cercles dessinés avec la finesse idéale des pinceaux chinois sur ses joues d'un doré suave. Du reste, ainsi qu'il vient d'être dit, tout son ensemble offrait à un degré élevé ce type ambigu qu'il était destiné à montrer toute sa vie, mais dont un des côtés devait prévaloir sur l'autre, et réciproquement, selon les diverses situations douces ou violentes, tendres ou terribles, au milieu desquelles ses passions le placeraient..

Une autre grande surprise de Lora fut de trouver Zeb lisant attentivement, à la lueur des bougies, dans un livre ouvert devant lui. Elle ne supposait pas qu'il sût lire. Quel ouvrage était-ce

donc? Elle porta son regard sur le titre. C'était *Don Juan*. Le nadir lisait lord Byron.

« Vous savez donc lire l'anglais! demanda-t-elle à Zeb.

— Oui, répondit-il modestement. Comme presque musulman, ajouta-t-il, je sais l'arabe; je sais aussi le français, que m'a enseigné mon père, ancien chef dans un régiment sikh formé par le général Allard; et l'anglais, pour l'avoir appris à Lahore d'un médecin écossais pour lequel j'allais chercher des plantes, étant tout enfant, sur les montagnes de l'Himalaya. Je ne tiens pas compte des autres langues que je sais, parce que leur connaissance chez moi est la conséquence de mon origine : l'hindoustani, le malais, le télंगा. Mais laissons cela, j'ai à vous communiquer une résolution...»

Zeb s'arrêta un instant comme s'il eût craint de faire la confidence de cette résolution à miss Lora Wilmot.

C'était en effet la moins prévue, la plus étonnante des résolutions de la part d'un homme

comme Zeb, chef religieux, chef militaire; de la part surtout d'un homme venu de si loin dans l'intention de se plonger dans la vengeance jusqu'aux lèvres.

« Je ne me battraï plus contre ces gens-là, dit-il à Lora en lui indiquant le point où s'élevait la Résidence.

— Vous ne vous battrez plus?...

— Contre les Anglais, toujours, jusqu'à mon dernier souffle de vie, mais ailleurs qu'à la Résidence. Oui, en pleine campagne, oui, dans Lucknow, oui, dans l'enfer, partout enfin; mais là, non! »

Zeb montrait une seconde fois l'enceinte de la Résidence.

« Et pourquoi cela? les craindriez-vous là plus qu'ailleurs? s'informa Lora, perdue dans un long étonnement.

— Je ne les crains pas plus là qu'ailleurs, et vous avez pu, je pense, en juger; j'ai une autre raison pour ne pas vouloir me battre contre eux sur ce point-là.

— Quelle raison? Peut-il y en avoir une?

— L'autre jour, quand mon bras a couché par terre le capitaine Forster, et si rudement qu'on le croyait mort, vous avez entendu un cri de femme, un cri déchirant, qui est aussitôt devenu le signal d'une fusillade générale?

— Je l'ai entendu ; mais quel rapport ce cri?...

— Il sortait de la poitrine effrayée d'une des filles de William Ramsay, mon ancien-maître, de la femme d'Hercule Forster, d'Abigail, enfin.

— C'est un rêve que cela ! à moins que vous ne parliez ainsi que pour me railler du moment de faiblesse dont je vous ai rendu témoin l'autre jour quand j'ai cru Forster tué par vous.

— Ce n'est pas un rêve, Lora, ce que je dis, et je ne vous raille point. Ce cri...

— Ce cri ! ce cri ! et quand cela serait ! quand il serait vrai que ce cri...

— Il a fait naître un doute en moi. J'ai marché à l'appel de ce doute. Par un de nos espions, je me suis procuré la liste nominative des personnes enfermées dans la Résidence. Sur cette

liste j'ai lu les noms de tous les membres de la famille Ramsay ; celui de Nanny s'y trouve. Ma vue s'est troublée, mon cœur a blêmi ; j'ai frissonné. Nanny ! l'enfant délicate et riche, bercée dans la soie et dans les caresses, que j'ai portée dans mes bras joyeux, que j'ai arrachée à la morsure mortelle du naja ; qui m'avait été promise, donnée comme femme ; celle dont le regard m'était plus frais et plus heureux que celui de Dieu au visage noir du damné ; Nanny languit dans ce lieu de tourments, dans ce séjour de famine, de fièvre, d'effroi, d'horreur, de périls mortels de tous les instants ! Comment est-elle là ? comment tous les Ramsay s'y trouvent-ils réunis ? Voici : La famille Ramsay n'a pas voulu se séparer de Forster lorsqu'il est venu ici à Lucknow, parce que Forster lui avait dit avec une confiance superbe, partagée d'ailleurs par tous les officiers anglais à la première heure de l'insurrection, qu'il ne s'agissait que de se montrer pour nous vaincre, pour nous exterminer. En quelques jours, on était sûr d'en finir avec nous. C'était

une simple partie de chasse contre un gibier facile et peureux. La nouvelle famille de Forster l'a donc accompagné pour être aussi de la fête. La partie de plaisir finie, on retournait gaiement tous ensemble en Europe. On s'est trompé, cruellement trompé ! Les Anglais, qui croyaient prendre, ont été pris. Ils se sont encore trompés quand ils ont cru que Havelock les délivrerait. Havelock est venu à Lucknow, a pénétré dans la Résidence, mais il ne les a pas délivrés ; il s'y est vu bloqué lui-même. Sir Colin Campbell, qu'ils attendent maintenant, ne les délivrera pas davantage : Lucknow sera leur tombeau. Quoi qu'il en soit, les Ramsay sont là. Nanny est là ; Nanny qui m'appartient par tous les droits possibles, par celui de sa volonté, par la volonté de son père avant qu'il eût menti outrageusement à sa parole ; elle est à moi par l'amour dans le malheur, par l'amour dans l'exil, par l'amour dans la vengeance, par l'amour dans la victoire ! Puis-je envoyer à tout cela des boulets qui écrasent, des bombes qui incendient ! Non ! On ne tire pas

contre son cœur : vous le comprenez, Lora ¹ ?

— Je le comprends, répondit Lora, et ce moment de faiblesse dont je vous parlais tantôt vous donne le droit d'agir comme vous l'entendrez. Cependant, ce moment n'a été qu'un moment, une surprise du cœur ; cette faiblesse est déjà loin, et... Mais quittez-moi, acheva Lora ; je resterai seule ici pour servir nos deux vengeances. 'J'y suffirai. »

Zeb réfléchit alors.

Sur les natures comme la sienne, un assentiment résigné avait plus d'action, plus d'autorité que la violence d'une opposition ouverte. Avait-il bien le droit, se demanda sa conscience, d'abandonner Lora, une femme qui avait fait jusqu'alors cause commune avec lui, qui avait traversé des mers périlleuses sous les mêmes

¹ Les insurgés, dirigés dans leurs opérations par des militaires expérimentés, avaient mis en position un certain nombre de pièces fort habilement servies. Les boulets atteignirent tous les points de l'enclos fortifié. Une belle jeune fille, miss Palmer, avait été atteinte dans la Résidence même. Elle mourut des suites de l'amputation. (*Révolte des Cipayes*, p. 172.)

voiles, marché dans des sables brûlants à ses côtés?

Une lutte suprême éclata dans son âme.

A quel parti Zeb s'arrêtera-t-il?

A celui-ci :

Il connaît, il s'est fait dire avec exactitude par l'espion l'endroit d'ailleurs soupçonné par les assiégeants où la prudence des malheureux assiégés a relégué ceux qui ne prennent aucune part effective à la défense : les enfants, les malades, les ministres de la religion, les femmes. C'est un quartier à part, placé aussi loin qu'on l'a pu de l'atteinte des projectiles : sollicitude bien vaine, à vrai dire, car depuis six mois qu'il pleut, le jour et la nuit, du feu et du fer sur cet espace, que reste-t-il encore d'intact? Zeb se fera mieux préciser encore ce point si faiblement privilégié, tout à fait perdu à l'extrémité de la Résidence. Il s'y fera accompagner la nuit par l'espion. Il y retournera ensuite seul, plusieurs fois et toujours pendant la nuit; il l'étudiera, et c'est en rôdant autour de la palissade qui l'enserme,

comme elle enserre, du reste, plusieurs parties de la Résidence, — toutes celles qu'on n'a pas eu le temps de défendre par des murs, — qu'il remarquera qu'un des pieux dont cette palissade est formée ne mord plus par sa partie inférieure sur le terrain dans lequel il devrait s'enfoncer. L'attention de Zeb s'arrête là, elle s'y attache. Ce terrain palissadé est exhaussé d'un demi-mètre environ ; les pluies et les affouillements des boulets l'ont démolí à sa base, et il en est résulté que ce pieu mal assujéti a graduellement perdu de sa solidité et de sa fixité. Zeb aggravera encore le dommage ; poignée à poignée et en silence, il enlèvera plusieurs sacs de terre humide ; en sorte qu'à la fin le pieu, aux deux tiers déchaussé, restera presque suspendu et ne tiendra plus qu'à la faveur des autres pieux, entre lesquels il est pressé. Par un effort quelque peu soutenu, il va devenir facile de l'incliner d'un côté ou d'un autre, et de pratiquer un passage suffisant, une ouverture par où l'on s'introduirait dans la Résidence. Mais que d'obstacles !

que d'obstacles encore après tous ces obstacles ! Il y a là une sentinelle, renforcée à quelques pas d'elle par un poste d'alarme. Et quand il n'y aurait même que la palissade à ouvrir, ne faudrait-il pas que Zeb, en repoussant le pieu qui lui livrera passage, se garde comme d'un péril mortel de faire le moindre bruit ? car le plus léger des bruits éveillerait terrible l'attention de la sentinelle, qui appellerait le poste, et le poste le camp tout entier. Alerte ! alerte !

Par une des nuits qui suivirent ces délicates perquisitions, Zeb, sans faire de confidence à miss Lora Wilmot, accompagné seulement de Magol, se mit en route par des terrains défoncés, marécageux, par des tranchées abandonnées, vers le point de la Résidence dont il avait pendant plusieurs nuits relevé le plan.

Naturellement il avait quitté son brillant costume de chef pour accomplir cette périlleuse expédition ; il l'avait échangé contre celui de simple cipaye ; mais, sous la jaquette militaire commune aux assiégés et aux assiégeants, il pouvait encore

être très-facilement découvert. Le nombre des défenseurs de la Résidence s'était trop éclairci à cette période du siège pour que les survivants ne se connussent pas à peu près tous entre eux.

C'était une de ces nuits chaudes, spongieuses et noires comme il y en a quelquefois aux Indes, par opposition aux nuits si claires, si étoilées de cette magnifique partie du monde, et comme en subirent souvent les intrépides et malheureux Anglais emprisonnés dans la Résidence. M. Reez, l'historien de ce siège mémorable, parle ainsi de la température de ces nuits : « The air is moist, like a vapour bath. » *L'air est moite comme un bain de vapeur.*

Zeb avait choisi une de ces nuits parce que l'air, devenu sourd et cotonneux, répercute moins le son des pas sur la terre, et il savait combien les sentinelles anglaises ont l'ouïe fine. Il n'y a pas d'écureuil dont l'oreille soit plus tendue, plus inquiète que la leur, surtout quand le salut d'une armée dépend de leur vigilance.

Ils marchèrent tous les deux à ras de terre, lui

et Magol, et l'on eût dit deux bêtes fauves au lieu d'une si on les eût vus ramper ainsi; mais nul ne les voyait. Ils allèrent de cette manière de ravin en ravin, jusqu'à l'endroit de la palissade où le pieu était ébranlé; là ils se placèrent en contrebas et à plat ventre, et Zeb attendit. Il attendit deux choses : d'abord le moment où une des nombreuses canonnades que tiraient pendant toute la nuit les assiégeants lui permit de profiter de ce grand bruit pour assourdir celui qu'il s'exposerait à faire lui-même en soulevant le pieu; et ensuite le moment où la sentinelle aurait le dos tourné pour s'introduire dans la place. Il fallait en outre que la sentinelle mît une lenteur voulue dans son pas, pour qu'il pût, lorsqu'elle aurait le dos tourné, réaliser son projet d'introduction furtive. Il lui était indispensable de compter sur cette lenteur pour réussir, car le champ parcouru par le soldat anglais était trop court pour permettre à Zeb, si lesté qu'il fût, d'opérer sa manœuvre avant que cette trop vigilante sentinelle ne se fût retournée. Les coups de canon

ne firent pas défaut, mais le ralentissement dans la marche de la sentinelle ne se produisit pas; elle apporta au contraire une régularité mécanique à faire le même nombre de pas dans un sens comme dans un autre pour se trouver toujours à la même place.

Arrivée à cette place centrale, elle s'arrêtait une demi-seconde, écoutait, regardait autour d'elle et recommençait son éternel va-et-vient de pendule. Zeb attendit ainsi deux heures. La fièvre de l'impatience le dévorait. Il avait appuyé sa main crispée sur la tête de Magol comme pour la tenir constamment en arrêt. Les deux fauves guettaient. L'impatience de Zeb était d'autant plus fondée que le jour dans l'Inde vient toujours très-vite, et si ce n'est le jour, c'est du moins l'apparition d'une clarté qui en tient lieu jusqu'au lever du soleil. Enfin, le moment suprême arriva où il fallait que Zeb renonçât à son expédition ou qu'il prît entre deux partis le plus violent, le moins violent étant reconnu impraticable, impossible. Il prit malgré lui le plus

violent. Il commença par dire tout bas à l'oreille de Magol, comme si Magol avait pu les entendre, les étranges paroles qu'on va lire. Si l'on s'étonnait de cette confidence faite à une panthère, on oublierait l'intimité étroite, secrète, établie dans tout l'Orient, depuis les pieds de l'Atlas jusqu'au delà du Gange et bien au delà du Gange, entre l'homme et les animaux de la création. L'homme est assurément resté plus primitif dans cet autre hémisphère dont tous les prodiges ne sont pas encore éteints, que dans le nôtre. Et comment mettre en doute d'ailleurs les dialogues mystérieux qui se font entre les conducteurs de caravanes et les chameaux pendant les longues traites au désert? Ils s'encouragent les uns les autres; ils se plaignent, ils se consolent, et marchent plus gravement ensuite dans le grand lac de sable. Comment nier les épanchements d'amitié, de sympathie, les protestations de tendresse même entre l'Arabe et son cheval? Ils vivent à découvert sous le même ciel ou à couvert sous la même tente; vieillissent ensemble; l'Arabe appelle son

cheval, et il vient à lui en hennissant et en bondissant de bonheur du fond de la prairie; il se couche près de lui; s'il dit à son cheval de l'embrasser, son cheval l'embrasse de ses grosses bonnes lèvres filiales; s'il chante au loin la chanson rêveuse et mélancolique du douar, le cheval attentif, ému, écoute : il voudrait comprendre; si l'Arabe, la veille du combat, dit au cheval sa généalogie, le cheval dresse la tête avec fierté, son sabot frémit; enfin l'Arabe lui communique sa gaieté, son effroi, son courage, sa tristesse, son orgueil, avec des murmures ou des plaintes dont l'habitude leur a fait une langue de sentiment qui leur est commune. Et ceux encore qui attirent du plus loin les oiseaux et échangent avec eux des gazouillements qui sont aussi toute une langue!

L'immense affection de l'homme pour la bête, là où cette affection d'origine toute biblique s'est conservée, comme cela se voit dans tout l'Orient, rend ces relations compréhensibles, naturelles, et n'étonnent que nous, peuples de l'Oc-

cident, qui mangeons presque tous les animaux et qui les battons tous. Zeb parla donc à Magol, et voici ce qu'il lui dit :

« Tu sais, Magol, que tu es ma fille ; tu sais, Magol, que je t'ai réchauffée dans mes mains avec mon haleine, et sur ma poitrine quand tu étais toute petite et que tu avais froid au soleil. Tu sais cela, Magol ?

« Tu sais, Magol, que je t'ai nourrie avec ce qu'on me donnait là-bas au pays des mines ; et c'était bien peu ce qu'on me donnait, ma pauvre Magol ! »

Magol écoutait Zeb et le regardait dans le fond des yeux avec le fond de ses yeux, et entraînait tendrement ses ongles dans les mains de Zeb.

« Ainsi, Magol, nous nous sommes partagé et nous nous partageons, enfants tous les deux de celui qui a tout créé, nous nous partageons le soleil de feu de l'Inde, ses eaux sacrées, ses solitudes sans fin. Cette terre est notre sang, notre vie, notre bien, notre amour, notre mère. Tigres ou hommes, ne souffrons donc pas qu'on la prenne,

qu'on la souille, qu'on la déchire ; défendons-la, nous les hommes avec le poignard, vous les tigres et les panthères avec vos dents et vos ongles qui sont les poignards que Dieu vous a donnés contre ceux qui sont là-dedans. »

Ceci dit, Zeb attendit qu'une nouvelle canonade éclatât et produisît sa rumeur ordinaire. Elle ne se fit pas attendre longtemps. Tandis que les échos en répétaient les roulements, il attira à lui le pieu complètement déchaussé à sa base par le travail successif de plusieurs nuits, et il ouvrit silencieusement un passage à Magol. Profitant de l'ouverture. Magol se hisse d'abord verticalement pour s'élever au niveau du terrain parcouru par la sentinelle, et, parvenue au bord de la plate-forme où elle demeure suspendue à ses griffes pendant quelques secondes afin de mieux prendre son élan, elle se précipite d'un bond horizontal sur la sentinelle, qui n'était plus alors qu'à quelques pas ; elle l'entoure de ses pattes nerveuses, la serre, l'étouffe et lui rompt d'un coup sec l'épine dorsale en le renversant en arrière. La sentinelle a

jeté un cri peut-être, mais le canon criait plus haut. On n'a rien entendu. Zeb, qui a suivi Magol, pousse du pied hors de la palissade la sentinelle étouffée et fait un signe à Magol. Magol emporte sa proie au loin. Aucun bruit n'a trahi cette scène : le poste de surveillance placé à vingt mètres de là n'a pas bougé; quelques gouttes de sang sur le sable, c'est tout ce qui restera de ce drame magnifiquement cruel, accompli au milieu d'une nuit obscure et aux limites d'un camp exténué, brisé, assoupi entre le combat de la veille et celui du lendemain.

A ceux qui hésiteraient à admettre la possibilité de s'introduire ainsi dans une place assiégée, il y aurait à leur répondre d'abord que ce qui est possible à un homme ne l'est pas pour cela à plusieurs; et ensuite que c'est précisément lorsqu'une place se croit à l'abri d'une pareille violation qu'elle y est exposée. Sa sécurité la rend confiante, et la confiance la perd. Du reste, admirablement défendue, la Résidence était complètement protégée. Elle manquait de bras et de

canons, de bras surtout, pour son vaste périmètre. Sauf deux ou trois points régulièrement fortifiés, le Redan, entre autres, le reste de la place n'eût pas tenu dix jours devant une attaque menée par des troupes européennes.

Mais voilà Zeb dans la Résidence. A peine entré dans cet enfer, il découvre, à la lueur d'un pot-à-feu lancé par les assiégeants, une partie de l'émouvant tableau que cette clarté lui dévoile. Tous les jolis petits pavillons occupés autrefois par les officiers de la garnison, et entretenus avec l'admirable propreté anglaise, sont en ruine. Le bois des portes et celui des fenêtres ont été enlevés pour faire des barricades, et le peu qui resté de ces impuissants abris a été haché par la mitraille. Sous les toits aux deux tiers écroulés, les murs démolis ont pris toutes sortes de positions périlleuses; un tremblement de terre n'eût pas mieux fait les choses. Le sol lui-même n'a plus de forme, les boulets et les bombes l'ont soulevé, pilé, réduit à une poussière mamelonnée toute remplie de clous et de débris de ferrailles.

Zeb laisse s'éteindre dans les airs la lueur qui lui a montré ces tristes choses, et il se dirige avec toutes sortes de précautions vers le quartier où l'espion lui a dit qu'étaient logées les personnes exemptes du service exigé pour la défense : les femmes, les malades, les enfants, et par conséquent la famille Ramsay, unique but de sa téméraire expédition. C'est en marchant un peu au hasard dans cette direction qu'il va donner contre un obstacle; l'obstacle est un homme ! l'homme est une sentinelle ! Il tire son poignard pour tuer avant d'être tué ; la sentinelle ne fait aucun mouvement ; il s'en approche, la regarde, la regarde plus attentivement encore : étrange chose ! bien étrange ! les yeux de ce soldat si peu scrupuleux sur sa consigne sont à demi fermés. Dormirait-il ? Il se penche avec une curiosité pleine de prudence et de défiance vers l'entrée du poste... L'intérieur de ce poste, éclairé à peine par une lanterne fumeuse dont la lumière étouffée ne saurait être aperçue du dehors par les assiégeants, lui laisse voir, assis, leurs armes

tombées de leurs mains détendues, des groupes de cipayes également immobiles, et ayant, comme la sentinelle, les yeux presque fermés. Ils paraissent tous plongés dans l'extase; la tête inclinée sur l'épaule, ils sourient à des êtres invisibles, ils se délectent, ils nagent dans un océan de jouissances mystérieuses : leur indescriptible visage rayonne. C'est toute une béatitude. Que signifie, que veut dire cet anéantissement voluptueux? Zeb ne tarde pas à comprendre. Pour tromper les tortures de la faim, de la soif, de la douleur, toutes les misères enfin dont ils sont tourmentés, et aussi pour satisfaire la dépravation de leur goût, ces malheureux défenseurs de la Résidence se sont gorgés d'opium¹. C'est l'opium qui les tient ainsi assoupis et noyés dans

¹ Cette infernale passion pour l'opium domine autant dans l'Inde qu'en Chine. Une des causes qui contribuèrent grandement à l'insurrection de l'Oude fut l'impôt mis sur ce poison. Écoutons plutôt M. Reer, l'historien du siège de Lucknow : « The tax upon opium especially caused an immense discontent throughout the country, but particularly in cities. Opium was an article as extensively used in Lucknow as in China. » (*Siege of Lucknow*, page 34.)

les rêveries du monde idéal où ils voyagent, ailes déployées, en ce moment, afin d'échapper aux affreuses réalités de celui-ci. Zeb pourrait, sans danger pour lui, les poignarder tous; aucun d'eux ne s'éveillerait, ne se défendrait : mais il perdrait un quart d'heure, et il a d'autres soins à remplir. Il reprend sa route interrompue, tantôt se cachant derrière une muraille chancelante, au risque de la voir tomber sur lui, tantôt se couchant au fond d'un fossé pour laisser passer une patrouille.

On doit se rendre compte maintenant des dangers bravés par Zeb pour arriver à ses téméraires fins. Le péril encouru par lui était d'autant plus sérieux cette nuit-là, que, quelques jours auparavant, les assiégés, prévenus par leurs émissaires secrets que sir Colin Campbell s'avancait pour accomplir enfin leur délivrance, s'étaient constamment tenus sous les armes, afin de se porter à l'heure opportune au-devant de leur libérateur. La nouvelle s'était trouvée en avance sur l'événement. Mais, depuis ce jour-là, les gens

de la Résidence étaient toujours sur pied, vivant dans l'anxiété naturelle à des prisonniers dont la délivrance peut être imminente. A cette inquiétude ajoutez celle qu'ils avaient au même degré de voir les assiégeants, au courant, eux aussi, de cette grande nouvelle de l'arrivée de sir Colin Campbell, tenter un dernier coup de main contre la Résidence, et obtenir, dans un effort suprême, ce que cent efforts successifs n'avaient pu faire. Toutes ces causes réunies mettaient la garnison dans un état d'exaltation nerveuse, dans une ébullition qui se traduisait par une surveillance excessive et qui pouvait devenir fatale à Zeb.

Enfin, un pâle prolongement de murs lui indique ce qu'il est venu chercher dans la Résidence. Une porte est devant lui; aucune sentinelle n'est là pour la garder : les soldats sont beaucoup trop précieux pour qu'on les prodigue à plaisir sur les points où ils ne sont pas rigoureusement indispensables. Que garder, du reste? Des malades? des mourants? Quand il faudra les défendre, il n'y aura plus rien à défendre; tout

sera dit. Ce moment est très-près d'arriver, mais il n'est pas encore venu. Zeb franchit à pas de loup cette porte, marche quelques pas devant lui, dans une demi-obscurité : toute lueur serait un point de mire pour les ennemis, — et il se trouve dans une profonde galerie, asile, promenoir et dortoir à la fois. Contre les murs de cette galerie sont assis, étendus, accroupis ou couchés sur de la paille, des fantômes, hommes et femmes, rendus hébétés par une longue privation de nourriture et de sommeil. Qui reconnaîtrait dans tous ces malheureux les riches pensionnaires de la puissante Compagnie des Indes : ministres du haut clergé, collecteurs superbes, magistrat à cent mille francs par an d'appointements? Qui reconnaîtrait surtout leurs femmes, ces orgueilleuses ladies; leurs filles, ces belles et blanches demoiselles aux deux ou trois millions de dot? Les haillons ont remplacé le velours sur leurs épaules à demi nues et décharnées; la paille a remplacé la dentelle et les perles dans leurs cheveux : la misère partout, et partout le désespoir

farouche ou le désespoir résigné, et, de distance en distance, la folie. Ici une mère cherche à donner le sein à un enfant qu'elle n'a plus ; là un enfant meurt le doigt dans la bouche, croyant s'abreuver d'un lait qui s'est tari depuis trois jours dans la source d'où il s'épanchait.

Plus loin, Zeb aperçoit et reconnaît un homme que la mort, pour s'amuser, s'est donné la fantaisie de laisser vivre. Cet homme paraît très-occupé, très-affairé, très-agité. On dirait un comptable un jour de paye. Mais que fait-il donc ? Voici ce qu'il fait, et il en sue à grosses gouttes : il a un gros tas de pierres devant lui ; à ce gros tas de pierres il en prend un certain nombre pour en former çà et là d'autres petits tas ; et tout en se livrant à ce travail qui l'absorbe, il dit : « Bien ! voilà dix millions de diamants pour ma fille Clara le jour où elle épousera M. Jérémie Norval ; je dis dix millions : bien ! — Voilà dix autres millions de diamants pour Diana, ma belle Diana, qui se mariera le mois prochain (les bans sont publiés) avec le second fils du roi d'Es-
pa-

gne : bien ! — Mais n'oublions pas Lucy ! voilà encore dix millions pour Lucy, que je marierai dans un an avec l'héritier de l'empereur d'Autriche, pour qui l'on me l'a déjà demandée deux fois : bien ! — Voilà vingt millions pour Nanny, à qui je donne dix millions de plus qu'à ses autres sœurs parce qu'elle épouse le prince de Galles. » Ensuite William Ramsay se frottait les mains de joie et d'orgueil ; puis, après avoir brouillé tous ces cailloux dont il avait fait de petits monceaux, il en construisait de nouveau un seul monceau très-grand, qu'il démolissait pareillement l'instant d'ensuite pour le diviser encore par fractions, et toujours en disant : « Voilà dix millions..., voilà vingt millions... »

Ainsi, depuis six mois et plus peut-être, telle est l'occupation perpétuelle de ce fameux nabab de l'Inde. La Providence l'a réduit à prendre des pierres informes pour des diamants, à se trainer presque nu sur la paille, lui qui habitait le plus beau palais de Calcutta et du Bengale ! à n'avoir pour compagnon que la folie, lui qui naguère

possédait cent fois plus de serviteurs qu'il n'avait d'ordres à leur donner !

Zeb contempla quelques instants ce spectacle de décadence humaine dont le rendait témoin l'homme qui lui avait si lâchement manqué de parole et l'avait fait tant souffrir. Oh !, comme il eut la pensée, comme il eut le désir, comme il lui était facile de l'anéantir d'un seul coup ! Il n'avait qu'à souffler sur lui, il l'eût écrasé. Il ne fit pas cela. Il alla vers Ramsay, s'accroupit à l'un de ses côtés sans faire plus de bruit qu'un chat marchant la nuit sur un édredon, et au moment où, pour la troisième fois, le maniaque de Calcutta disait devant son tas de pierres : « Voilà vingt millions pour Nanny qui épousera le prince de Galles ! » Zeb lui montra sa face cuivrée, ardente, redoutable d'imprévu, et lui dit :

« C'est moi qu'elle épousera et non le prince de Galles ; c'est moi qu'elle épousera, le prince Nadir-Zeb à qui tu l'as donnée, à qui elle est, à qui elle appartient, entends-tu, Ramsay ? » Ramsay, sans faire un seul cri, tomba sur ses pierres.

Plus loin, un tableau non moins désolant, mais d'un autre caractère, l'arrêta. Trois filles de William Ramsay : Clara, Diana et Lucy, réunies en groupe, lui apparurent sur ce radeau de naufragés ; une grosse couverture de laine les enveloppait toutes les trois. Elles étaient encore belles, sans doute, mais la maigreur et la décoloration avaient singulièrement aminci et terni la royale splendeur de leur beauté première. Elles n'étaient plus que leur propre effigie en cire. Quand Zeb passa dans l'ombre à quelque distance d'elles, elles venaient de suspendre leurs travaux — les filles de Ramsay travaillaient ! — deux d'entre elles rapiéçaient les sarraux de toile qui leur servaient de semblants de robes pendant le jour ; la troisième rapprochait comme elle pouvait, avec des morceaux de ficelle, sa chaussure crevée en vingt endroits ¹.

¹ Rien n'est naïf dans sa tristesse comme ce passage de l'histoire du siège de Lucknow ; M. Runtz Reez s'exprime ainsi : « Many of our servants also decamped, and left us without food, without-clothes, without attendance. The greater portion of them deserted during the first week ; and for gentlemen, ladies,

Elles répétaient à voix basse les prières que prononçait un jeune homme à l'air bien pieux, un jeune ministre de la religion probablement : le doute exprimé sur le caractère du personnage était permis, car la difficulté était grande pour préciser son caractère au costume qu'il portait. Il s'était fait un pardessus — pardessus très-incomplet — avec le drap d'un billard. Cependant Zeb sut bientôt à quoi s'en tenir sur l'homme et sur sa condition, dès qu'il put à peu près distinguer les traits du jeune chapelain de ces demoiselles. La haine a quatre yeux. Il avait devant lui Jérémie Norval, celui qui aurait dû déjà épouser la seconde des filles du mar-

and children accustomed to all the luxuries, and comforts of an indian life to be thus suddenly thrown upon their own resources, was very hard indeed. » — « Beaucoup de nos domestiques décampèrent pendant la première semaine du siège, et nous laissèrent sans nourriture, sans habits, sans soins quelconques. »

Ce qui veut dire : « Nous fûmes obligés de faire la cuisine et de brosser nos habits nous-mêmes, — et pour des gentlemen, des ladies et des enfants accoutumés à tout le confortable et à tout le luxe de la vie anglaise aux Indes, c'était très-dur en vérité! »

chand de diamants de Calcutta, si tant d'événements, si tant de vicissitudes ne s'étaient opposés à cette union depuis le jour où elle avait été arrêtée. Zeb tenait à discrétion, à dix ou douze pas de son ressentiment formidable, l'homme à l'instigation duquel il avait été envoyé aux mines de Bedjapour par Ramsay, conseillé par Abigaïl ; et Abigaïl et Norval, c'était la même méchanceté dans la même hypocrisie douceuse.

Jérémie Norval n'était pas devenu fou comme Ramsay, mais il n'en valait guère mieux. Par une préoccupation terrible, il ajoutait malgré lui le mot *opium* à la fin de chaque phrase contenue dans les prières qu'il disait. Était-ce un châtiment du ciel ? Zeb lui entendit réciter la belle Oraison dominicale de l'étrange façon que voici : *Our Father opium which art in heaven opium, hallowed be thy name opium ; give us this day our daily opium*. En français : Notre père *Opium*... donnez-nous aujourd'hui notre *opium* quotidien, etc...

Est-ce que la vengeance céleste n'était pas derrière ce travestissement impie que le coupable Jérémie Norval était forcé de faire subir à la plus sacrée des prières, lui ministre de Dieu, lui enrichi par l'opium ?

L'épisode de Norval et des filles de Ramsay n'émut guère Zeb : Dieu s'était chargé de sa vengeance. Sa pensée haletante courait ailleurs. Elle était devenue fiévreuse de n'avoir vu Nanny Ramsay ni auprès de son père ni avec ses sœurs, lui qui s'était cru si sûr de la rencontrer à la Résidence. Un des vingt ou trente fléaux qui moissonnaient chaque jour dans la longueur de ces sombres galeries l'aurait-il emportée ? N'était-elle plus de ce monde ?

A cette perplexité se joignait chez Zeb celle de voir revenir le jour, dont la clarté le livrerait à ses ennemis malgré son déguisement.

Mais s'éloigner sans avoir réussi ! Jamais il n'aurait plus l'occasion ni la force, peut-être, de recommencer une pareille audace. Il ne découvrirait rien autour de lui, rien ! Il désespérait :

il allait sortir de ce souterrain pour être tué à la porte peut-être... le nom de Nanny fut prononcé ; il s'arrêta dans l'ombre et il écouta.

« Nanny est bien fâchée, j'en suis sûre, dit l'une des trois sœurs, de n'avoir pas pu, depuis plusieurs jours, assister avec nous à la prière du soir.

— Notre sœur Nanny fait mieux que de prier, dit à son tour miss Lucy, puisqu'elle est auprès de sa pauvre sœur Abigaïl.

— Et comment est Abigaïl ! s'informa Norval.

— Toujours dans le même état ; les crises nerveuses ne l'ont pas quittée depuis le moment où elle a cru son mari tué par ce chef des révoltés qui a eu l'audace inouïe de venir le provoquer jusque dans la Résidence même.

— Votre sœur s'est trop vite alarmée.

— Trop vite ! monsieur Norval ; affirma miss Lucy ; son mari n'avait éprouvé qu'un fort étourdissement.

— En sorte que votre sœur Abigaïl a reçu, pour ainsi dire, plus que son mari le coup de

sabre lancé par ce brigand resté inconnu, par cet abominable chef des abominables révoltés dont le châtimement approche; et il sera terrible parmi les plus terribles.

— Dieu vous entende! monsieur Norval.

— Il nous a entendus, chères demoiselles.

— Que dites-vous, monsieur Norval?

— Oui, et les dernières heures de cette nuit...

— Les dernières heures de cette nuit?... demandèrent à la fois les trois sœurs.

— Rien.

— Non! que savez-vous? Vous savez quelque chose.

— Rien, vous dis-je, rien.

— Parlez, dirent Diana et Lucie, oh! parlez!

— Parlez, monsieur Norval, insista avec plus d'autorité miss Clara, la future de Norval; cette nuit?... Voyons! cette nuit...

— Cette nuit... mais non, non! Je ne parlerai pas : une indiscretion, aux jours d'épreuve que nous traversons, pourrait tout compromettre, tout perdre. Ne me pressez plus de ques-

tions; mais, je vous y engage, ne dormez pas le restant de cette nuit.

— Hélas ! dirent en soupirant les trois sœurs, nous ne dormons plus depuis longtemps.

— Ainsi vous disiez, reprit Norval pour changer la conversation, que votre sœur Abigaïl n'a pas cessé de souffrir depuis que ce chef inconnu...

— Il n'est pas si inconnu que vous le supposez, monsieur Norval, reprit Lucy.

— Comment cela ? Est-ce que vous sauriez ?...

— Je crois que notre sœur Abigaïl sait fort bien quel est ce chef, d'où il vient, et pour quel motif il s'est attaqué de préférence avec cet acharnement de rage à son mari.

— Mais alors son mari l'aurait reconnu aussi ?

— Je le crois, j'en suis même sûre, répliqua Lucy.

— Et vous ont-ils dit l'un ou l'autre qui c'était.

— Oh ! non ! quand j'ai essayé de parler de cela à Abigaïl, ses terreurs nerveuses l'ont

reprise, et j'ai été forcée de bien vite me taire, regrettant de toute mon âme d'avoir parlé.

— Si j'allais lui porter les secours de ma parole, dit Norval, qui voulait tout simplement satisfaire sa curiosité, ne croyez-vous pas que j'apaiserais?...

— Oh! non, restez, interrompirent les trois sœurs, qui n'avaient pas grande confiance dans l'éloquence consolatrice de M. Jérémie Norval, et qui, en outre, tenaient beaucoup à le garder près d'elles depuis qu'il leur avait parlé de grands événements destinés à se produire avant la fin de la nuit, et l'on touchait à la fin de la nuit. Les étoiles prenaient leur manteau. D'ailleurs, Nanny, qui est à deux pas d'ici, à *Judicial Garrison*, continua à son tour Clara, ne saurait tarder de revenir; Nanny donc nous donnera à son retour des nouvelles plus complètes et meilleures, souhaitons-le, de la santé de notre chère Abigaïl.

— Allons à *Judicial Garrison*, » se dit Zeb, qui attendait depuis plus d'une heure, les pieds brûlés par l'impatience, ce coup de lumière qui

venait enfin de lui indiquer l'endroit, le point où se trouvait Nanny dans cette vaste Résidence. Il s'éloigna.

Heureusement pour lui, il avait si longuement étudié le plan de la Résidence, qu'il n'ignorait la position et la destination d'aucun des bâtiments qu'elle renfermait.

En s'éloignant, il entendit derrière lui Norval, qui reprenait le cours de ses prières, murmurer : « Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de l'opium..., etc. »

La nuit devenait déjà un peu moins opaque, lorsque Zeb s'élança vers *Judicial Garrison* avec l'espoir ou l'intention, si le mot espoir est bien fort pour une expédition aussi aventurée que la sienne, d'entraîner Nanny hors de la Résidence, et enfin, si elle n'y consentait pas, d'essayer résolûment de l'enlever par l'autorité de son amour, dût-il se faire massacrer, mettre en pièces par les trois ou quatre cents hommes de la Résidence. On voit que Zeb posait un doute sur la limite de ses espérances. Qui l'assurait,

en effet, que cette jeune fille, une fleur, un oiseau, une aurore quand il avait quitté Calcutta, pensait sérieusement encore à lui? Qui l'assurait qu'après avoir pensé à lui pendant quelques mois, ce souvenir ne s'était pas éteint par degré sous des impressions plus récentes, plus fraîches? A son âge, le dernier venu semble toujours le premier aimé; quant au premier aimé, il n'est jamais venu. Qui l'assurait même que son père, que ses parents, afin de venir à bout d'un amour inquiétant pour eux, ne l'avaient pas fait passer, lui Nadir-Zeb, pour mort au fond des mines de Bedjapour? Qui l'assurait encore, après tout, que, quoique toujours aimé de Nanny, Nanny, pour obéir aux désirs tyranniques de son père, ne s'était pas laissé promettre par lui à quelque riche notabilité de Calcutta, si même elle n'était pas mariée? Que savait-il? Longtemps séparé d'elle par des mers, par des royaumes, par des événements, par le silence, que n'ignorait-il pas?

Enfin, pour lui, au-dessus de toutes ces

crainces planait une crainte plus grande qui ne lui avait jamais paru si claire, si manifeste qu'au moment de mettre à exécution son projet d'enlèvement volontaire ou forcé; et il en est toujours ainsi. L'imminence du danger vous découvre en éclatant ce que vous n'aviez pas vu jusque-là ou ce que vous n'aviez pas voulu voir. Voici la crainte dominante que s'avouait à lui-même Zeb en allant toujours de ruines en ruines, de barricades en barricades couvertes d'ombres, jusqu'à *Judicial Garrison* : « J'aime Nanny, mais je ne lui ai jamais dit que je l'aimais, et si, de son côté, elle a eu quelque bonne et tendre affection pour moi, elle ne m'a jamais dit non plus qu'elle la ressentit. Je n'ai su véritablement que je l'aimais d'amour que lorsque je me suis trouvé loin d'elle, que lorsque je ne l'ai plus vue, que lorsque je ne l'ai plus portée dans mes mains, sur mes bras, parce qu'alors mes yeux, mes mains, mes bras m'ont dit : « Zeb, où est donc « Nanny? Zeb, rends-nous Nanny; nous aimons « Nanny. » Et voilà comment j'ai su, moi Zeb,

que je l'aimais de toutes les forces de mon âme et de ma jeunesse. Je devrais dire de mes âmes, car il me semble que je n'en possédais qu'une quand je ne la connaissais pas encore, et que j'en ai deux depuis que je l'ai vue : une à moi pour souffrir, une à elle et à moi pour penser à elle et pour être heureux en y pensant, d'un soleil à l'autre.

« Donc, se disait encore Zeb tout en se rapprochant de *Judicial Garrison*, Nanny peut bien me dire, Nanny grandie, Nanny jeune femme : — Oui, Zeb, je me rappelle avec plaisir vous avoir vu étant tout enfant, à Calcutta, dans la grande cour à esclaves de notre palais de Cowringhi ; je me rappelle avec bonheur que vous me faisiez de jolis contes, Zeb, sous la Verandah, le matin ; je me rappelle aussi avec reconnaissance, et mieux que toute autre chose gardée dans ma mémoire, que vous m'avez rendu la vie le jour où un monstre m'avait déjà aux deux tiers étouffée dans ses funestes replis ; cela ne s'oublie pas : cela se récompense bien haut, et bien autrement

que ne l'a fait mon père, dont je regrette de ne pouvoir en ce moment réparer la cruelle injustice; mais pour cela, Zeb, on n'aime pas d'amour un homme. Mon père a pu vous dire que je serais votre femme, et il vous l'a dit, je l'ai entendu; mais les droits de mon père ne vont pas jusqu'à lui créer le droit impossible de disposer de moi dans le choix d'un mari. Je veux le choisir moi-même, et ce n'est pas vous, mon pauvre Zeb, que je choisis. »

De leur nature, les monologues troublent l'esprit quand on se laisse aller à en faire un peu trop : Zeb n'alla pas se cogner cette fois contre une sentinelle assoupie et hébétée par l'opium à l'entrée d'un poste, mais bien contre un vieux porte-falot sur le corps duquel il faillit passer. « Faites donc attention, camarade ! lui cria le vieux porte-falot ; je conduis madame à son logement ; mais prenez donc garde ! » — Et en disant cela, il avait élevé son falot à hauteur de visage, soit pour montrer qu'il disait la vérité, qu'il reconduisait réellement une dame, soit pour exa-

miner l'homme, la ronde de nuit, supposait-il, qui l'avait si violemment heurté dans l'obscurité. Ce coup de lumière éclaira en vigueur un visage de femme sur la toile obscure de la nuit ; Zeb étouffa un grand cri. Cette femme, c'était Nanny ! Saisir le falot, le jeter au loin, entraîner Nanny, effrayer, stupéfier le porteur de lanterne, qui resta immobile à sa place assez longtemps pour que Zeb disparût de ses yeux avec Nanny, fut pour Zeb un de ces actes foudroyants, irréfléchis, mais décisifs, que toute l'habileté du monde ne saurait combiner d'avance, que toute la prudence humaine non plus ne saurait empêcher. Ce sont là les créations spontanées de l'amour.

Les premiers mots de Nanny à Zeb furent ceux-ci : *Je t'attendais.*

Dans leur surprenante originalité, ces mots peignaient bien mieux qu'un long historique du passé l'état du cœur de Nanny depuis le moment où elle vit Nadir s'éloigner de Calcutta. Est-ce que ces mots ne disaient pas tout de suite à Zeb qu'il était déjà aimé d'elle alors comme il l'aimait tant

lui-même déjà? Est-ce que ce doux *Je t'attendais* ne voulait pas dire à Zeb : « Depuis ton exil et pendant ton exil, je t'ai gardé vivant et cher dans mon souvenir, et j'ai appelé ton retour de la force de toutes mes pensées, de l'attraction de tous mes désirs, de la conviction de tous mes vœux. » Est-ce qu'il ne voulait pas dire : « Vainement on a conspiré autour de moi pour te rabaisser dans mon estime, tu es demeuré bon, grand, adoré, honoré, sans partage dans ma mémoire. »

Ces mots : *Je t'attendais*, eussent fait froncer sans doute les lèvres de la molle Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, elle qui ne consentit pas seulement à attendre la fin de la tempête qui l'eût peut-être lancée dans les bras de Paul, elle qui ne voulut pas même se confier par chasteté, étrange et fausse chasteté, à ceux d'un brave matelot du *Saint-Géran*, aimant mieux sa ridicule et petite chasteté que Paul lui-même, c'est-à-dire n'aimant pas du tout Paul pour n'adorer que sa propre chasteté. Ce *Je t'attendais*, si brutal dans sa sublimité, eût peut-être fait rougir aussi la

Charlotte de Werther ; mais cette bonne et grosse laitière allemande rougissait très-facilement, et d'ailleurs elle était mariée.

Dans la bouche auguste et fière d'une Anglaise, libre par son grand cœur et par sa haute fortune, d'une Anglaise née dans l'Inde, où cette indépendance se double de celle que fait à chacun la part de souveraineté donnée à tous par la conquête du pays ; où la femme élève tout ce qu'elle touche, par la raison que rien ne saurait l'élever davantage elle-même, *Je t'attendais* n'était-il pas naturel et vrai dans sa familiarité martiale, dans sa noble vulgarité ? Ne disait-il pas éloquentement à celui à qui il s'adressait : « Ce que mon père William Ramsay vous a si odieusement refusé, moi je vous l'accorde ; lui vous a avancé, puis retiré ma main, reprenez-la pour toujours ; il vous avait dit que je serais votre femme, eh bien ! je suis votre femme. *Je t'attendais !* »

Ils se dirent encore, les deux jeunes gens, les paroles suivantes, dans les dernières ombres de la nuit :

« Vous consentez donc à me suivre, n'est-ce pas, miss Nanny ?

— Oui, mais où vous suivrai-je ? où aller ? Comment franchir ce labyrinthe inextricable de fossés, de décombres, de murailles, d'abîmes, de palissades, où vous avez pénétré par je ne sais quel miracle d'habileté et de courage, mais d'où il vous sera impossible de sortir ?

— Nous en sortirons. J'ai laissé ouvert, en venant, un étroit passage qui va nous permettre de gagner, je l'espère, les retranchements extérieurs. Une fois dehors, nous sommes nos maîtres. Devant nous, mes tentes, mes canons, mes soldats, la ville de Lucknow, mes amis et l'espace, l'espace immense jusqu'aux Himalaya, s'il nous faut fuir devant la destinée contraire. Mais nous ne fuirons pas, car les Anglais sont démoralisés, anéantis, perdus. Ils agonisent. Campbell, qu'ils attendent d'heure en heure depuis trois mois, est étroitement bloqué lui-même entre Cawnpore et Lucknow. Il sera écrasé broyé, s'il ne l'est déjà entre deux murs de cent mille ré-

voltés qui vont se renverser sur lui. La Résidence n'a que quelques jours à vivre.

Ces paroles trop peu mesurées, dites avec enthousiasme par Zeb, et qui voulaient être rassurantes, allèrent directement contre leur but. Elles blessèrent Nanny au plus vif et au plus délicat du cœur, Nanny qui comprit dans toute l'étendue de son intelligence qu'elle aimait en Nadir-Zeb non-seulement un ennemi de sa famille, mais de sa nation entière, et, dès lors, qu'elle n'exerçait pas seulement un droit violent en fuyant avec lui, mais qu'elle commettait un acte de haute trahison envers son pays. Cette pensée la glaça. Elle quitta subitement la main qu'elle serrait et fit quelques pas en arrière.

Zeb la retint.

« Miss Ramsay, lui dit-il, je vous ai fait de la peine.

— Beaucoup ; mais vous m'avez ouvert les yeux. Il n'est pas digne, il n'est pas loyal, à moi, de vous suivre.

— Eh quoi ! vous refuseriez !... Ah ! pardon-

nez-moi des paroles échappées au désir d'éloigner de votre esprit toute crainte de poursuite de la part... »

Nanny répéta avec fermeté, malgré sa grande émotion :

« Je ne vous suivrai pas.

— Oh ! Nanny, n'hésitez pas seulement une minute ; car ce n'est plus que par secondes que nous sommes maintenant séparés du jour, et l'implacable jour une fois venu, la fuite nous est impossible. Venez !

— Non ! j'ai réfléchi.

— Je vous en supplie !

— Non !

— Je vous en conjure, miss Ramsay ! voyez, le jour blanchit à l'horizon.

— Non, je vous l'ai dit... Non ! non ! non !

— Mais vous consentiez il n'y a qu'un instant !...

— Je consentais, oui, parce que je ne savais pas que vous étiez un des chefs de la rébellion. J'avais appris, j'avais deviné plutôt, par votre

combat avec M. Forster, que votre haine pour lui vous avait égaré au point de vous pousser dans les rangs des cipayes révoltés ; mais je ne savais pas et ce que vous venez de dire ne me laisse aucun doute dans l'esprit, que vous les commandez, que vous êtes un de leurs capitaines... Oh ! oh ! non ! je ne vous suivrai pas ! je ne vous suivrai jamais !

— Oh ! ne m'obligez pas, Nanny, à vous dire que je suis fermement résolu, si vous résistez à mon projet...

— Arrêtez ! j'ai entendu ce que vous n'avez pas dit. Mais votre projet ne saurait se réaliser sans ma volonté. Je n'ai qu'à jeter un cri, et aussitôt de derrière ces murs, de ces ruines, du fond de ces fossés, sortiraient des hommes dévoués, armés, impitoyables !

— Qui me tueraient ?

— Qui nous tueraient tous les deux, mon ami, car nous mourrions ensemble.

— Oh ! si vous m'aimez autant que ces dernières paroles me le prouvent, pourquoi préférer

à notre amour si beau, si éprouvé, cet amour factice, stérile, du pays?

— Stérile ! dites-vous ? mais n'est-ce pas pour votre pays que vous-même avez pris les armes, que vous vous êtes fait nommer un des capitaines de cette vaste et maudite rébellion ?

— Moi ! oh ! non, et vous venez de le dire vous-même : je n'ai sollicité le titre et la responsabilité de chef que pour satisfaire, que pour calmer ma soif de vengeance. Je suis venu de loin, de bien loin, du fond de l'exil, des entrailles de la terre, seulement, uniquement pour arracher le cœur aux Ramsay en vous arrachant aux Ramsay.

— Eh bien, puisque tu m'as avec toi, n'es-tu pas vengé ? »

Zeb n'eut rien à répondre d'abord, parce qu'il resta comme étourdi devant cette logique d'une naïveté spontanée ; mais, reprenant sa lucidité, il dit à miss Nanny :

« Oui, vous êtes à moi, mais l'espace furtif d'un instant, mais dans un éclair de bonheur,

mais comme une vision qui va disparaître avec ces dernières pâleurs de la nuit, puisque vous ne consentez pas...

— Zeb, je puis encore consentir à vous suivre si vous consentez vous-même à remplir une condition...

— Je les accepte toutes ! Laquelle ? dites, mais dites vite, car le jour.., le jour !

— Vous acceptez aussi celle-là ?

— Puisque je vous dis...

— Eh bien, vous me jurez, Nadir-Zeb...

— Je te le jure, divine fille d'un autre ciel, sœur de mon âme, tout ce que j'ai au monde de cher et de sacré, je te le jure ! mais que veux-tu que je te jure ? Hâte-toi !... hâte-toi !

— Vous jurez que jamais, poursuivit Nanny...

— Que jamais... répéta Nadir-Zeb.

— Dans aucun lieu de la terre, reprit miss Ramsay, dans aucune occasion, pour quelque motif que ce soit, vous ne verserez le sang d'un Anglais. Jurez-vous cela ?

— Je le jure !

— Par votre mère ?

— Par ma mère et par toi !

— Par ton prophète ?

— Par mon prophète et par toi !

— Par ton Dieu ?

— Par mon Dieu et par toi !

— Je suis votre femme ; emmenez-moi où vous voudrez. »

Un bruit, une explosion effroyable éclata. Nanny s'appuya sur Zeb toute tremblante. Que voulait dire ce déchirement ?

C'était le camp anglais, mais le camp anglais tout entier qui sortait, par un mouvement universel et soudain, de son silence de pierre et de sa torpeur de cadavre — torpeur et silence apparents, — et qui en sortait avec ses clairons, ses rumeurs, ses fanfares, ses bannières déployées au vent, ses défenseurs vivants, ses défenseurs blessés, ses défenseurs mourants, pour courir ou se traîner, ivre de joie, à la rencontre d'un autre bruit non moins formidable qui venait du dehors, également formé de hurrahs victorieux, d'ap-

pels encourageants et de roulements d'artillerie. Qu'était-ce donc ? Campbell, depuis si longtemps attendu, et qui n'avait pas paru à l'horizon quelques jours plus tôt, bien qu'on eût tant compté cette dernière fois-là sur lui et sur son armée de secours, sir Colin Campbell arrivait enfin ! Un émissaire secret, venu la veille à la Résidence, avait appris aux généraux assiégés que sir Colin Campbell se présenterait au point du jour, grande et miraculeuse nouvelle qui n'avait pu être tenue cachée, puisque Jérémie Norval l'avait sue et avait été sur le point de la confier, on l'a vu, aux trois filles de Ramsay, quelques heures auparavant. En annonçant cet heureux événement, l'émissaire avait ajouté que, lorsque sir Colin Campbell approcherait de la Résidence, on entendrait comme signal de joyeuse venue les cornemuses des vaillants régiments écossais.

Tout semble, cette fois, s'être admirablement vérifié. Le jour vient de poindre à peine, le bruit d'une armée se fait entendre : c'est donc sir Colin Campbell, l'héroïque capitaine, qui,

s'étant dégagé de l'étreinte des cent mille révoltés dont parlait Zeb il y a un instant, accourt délivrer les vaillants, et, on peut le dire sans emphase, les immortels défenseurs de la Résidence. Ces deux incendies de joie couraient l'un vers l'autre avec toute leur chaleur et toutes leurs flammes, pour ne former dans quelques minutes qu'un embrasement général de bonheur. Et comme l'armée de sir Colin Campbell venait du côté de la *Porte-de-l'Eau* (*Water Gate*), c'est aussi vers la *Porte-de-l'Eau* que se dirigeait, cœur battant et tambour battant, tout ce qui restait à peu près debout de la valeureuse Résidence, si éprouvée. On distinguait déjà les bannières anglaises, les uniformes anglais, bannières chéries ! uniformes adorés ! On entendait la joyeuse marche si sympathique que jouaient, dans l'air ému jusqu'aux larmes, les cornemuses écossaises. Ah ! ouvrez vite, mais ouvrez donc la porte aux amis ! allez au-devant d'eux ! La porte s'ouvre, en effet ; mais, — épouvantable déception ! — au lieu des amis, des libérateurs,

des soldats anglais qu'ils se sont élancés pour recevoir, pour embrasser, les assiégés reçoivent en plein visage, en pleine poitrine, plusieurs décharges à mitraille. Des groupes entiers tombent déchirés, mutilés et hors du camp, qui ne peut plus protéger ceux qui vont avoir le même sort. Devine-t-on la cause de ce désastre? On la devine. La nouvelle de l'arrivée de sir Colin Campbell à Lucknow était l'œuvre habilement ourdie de la ruse et de la trahison. Les révoltés avaient revêtu d'uniformes anglais les premiers bataillons qui s'avançaient, imitant en cela les Russes qui, dit-on, pendant la guerre de Crimée, habillaient d'uniformes français leurs soldats, afin que ceux-ci n'inspirassent aucune crainte aux nôtres, un instant après mitraillés à bout portant.

Oui, l'émissaire était un traître, ses paroles un guet-apens; la délivrance promise, c'était l'assassinat.

Et Zeb?

Zeb se trouva tout à coup au milieu de cette

indescriptible mêlée de cris de rage et de cris de douleur, de malédictions et de larmes, tenant Nanny évanouie, brisée, renversée sur son bras, n'ayant d'autre arme pour se défendre que les deux pistolets qu'il porte toujours à sa ceinture. Où ira-t-il? que résoudra-t-il? que fera-t-il? S'il se tourne du côté des Anglais, il est massacré; s'il va vers les siens avec cette jeune Anglaise qu'il défend, il n'est pas moins infailliblement exposé à être tué comme traître sur le corps mutilé de sa protégée. D'ailleurs, il n'a déjà plus le choix entre deux ouragans de balles et de boulets, car les assiégés, revenus de l'étonnement qui les a un instant terrifiés, se relèvent de leur abattement et commencent à vendre chèrement leur vie. La mort est donc devant lui, derrière lui, à sa droite, à sa gauche; un pas en avant, c'est la mort; un pas en arrière, c'est la mort; rester en place, c'est la mort! Zeb est faiblement ému pour lui-même de cette situation. Vivre, pour un soldat, est l'exception à la guerre; et quelle guerre que celle-là! Mais il pense à

Nanny, il ne pense qu'à Nanny Ramsay, qu'il a exposée à un péril auquel il ne sait plus comment la soustraire ni l'arracher. Il va être la cause de son égorgement par cette bande de forcenés dont il a acheté le droit d'être un des chefs. Il les a vus à l'œuvre, il sait comment ils déshonorent et comment ils mutilent. Destinée noire et maudite ! venir chercher Nanny si loin ! donner pour arriver jusqu'à elle, en prenant le chemin de la vengeance, une fortune sans égale au monde, un avenir de roi ; côtoyer vingt fois d'incroyables dangers pendant cette dernière nuit pour la découvrir, pour l'enlever du milieu d'un camp ennemi ; et maintenant pas d'issue, pas de salut ! C'est à devenir fou de douleur, de rage, de désespoir ; c'est à dire à Dieu : « Descends donc ! » Zeb va devenir fou si cette agonie se prolonge, si elle n'a pas tout de suite une fin.

Forster l'a aperçu avec son précieux fardeau sur le bras ; il croit qu'il enlève une femme que personne n'est là pour protéger. Il ajuste Zeb et décharge son arme ; Nanny pousse un cri de

souffrance : c'est elle qui est frappée dans cet espace agité où les balles ne savent pas plus que les hommes ce qu'elles font. Elle a été frappée à l'épaule; son sang coule sur Zeb. Le sang de Nanny! Il y pose ses lèvres, et ce sang le fait tigre. Il n'a plus d'yeux, mais deux fournaïses allumées sous son front; ses cheveux ondoient comme ceux des fauves en colère; il n'est plus ni brun ni jaune, il est devenu noir comme un Éthiopien. Il appuie la bouche d'un de ses pistolets sur le front de Forster; il va lui briser le crâne... mais son serment! il se souvient de son serment. Il a juré, il vient de jurer à l'instant, à Nanny, sur son honneur de soldat, par le prophète, par sa mère, de ne jamais verser le sang d'un Anglais. Ah! quel combat avec lui-même! Il hésite... Forster profite de cette hésitation; il va plonger toute nue la lame de son sabre dans la poitrine de Zeb, à qui maintenant il veut arracher Nanny; son bras est levé... une balle vient lui fracasser le poignet. Forster, le bras pendant, regarde autour de lui pour savoir qui

lui a porté ce terrible coup... Une voix qu'il connaît lui crie au-dessus de la tempête : « Forster ! le bras qui m'a souffletée à Calcutta le jour de ton mariage vient de recevoir sa récompense. »

La victoire devait rester à l'honneur et au bon droit. Après des efforts surhumains, les assiégés repoussèrent au loin la révolte un instant victorieuse, et, maîtres du terrain, ils fermèrent les portes de la Résidence, mouillées de sang à leur base, sur les Hindous rebelles, qui s'enfuirent en hurlant, selon leur usage, et en emportant avec eux, au bout de crochets de fer, les morts et les blessés.

Au nombre des prisonniers était Hercule Forster. On le traîna dans le Kayserbagh, séjour des rois d'Oude, écrin rempli de cachemires, de perles et de pierreries, depuis les caveaux jusqu'aux toits, palais dont quelques jours plus tard sir Colin Campbell devait prendre possession pour toujours.

Zeb, accompagné de Lora, entra dans Lucknow, et déposa Nanny blessée, mais très-légère-

ment blessée, dans l'appartement d'un autre palais, occupé jadis par la reine d'Oude. Il cacha à tous les regards la fille de Ramsay, de peur que les cipayes ne l'égorgeassent malgré la protection qu'il étendait sur elle.

Hercule Forster ne fut pas, comme la plupart des prisonniers amenés en même temps que lui, immédiatement fusillé dans la première cour du Kayserbagh. Zeb avait obtenu de disposer du sort du brave et intrépide gendre de William Ramsay; bien entendu que ce droit laissé à Zeb n'irait pas jusqu'à l'autoriser à accorder la vie sauve à Forster : il avait seulement celui de choisir le genre de mort qu'il lui plairait d'indiquer. D'un autre côté, on n'a pas oublié qu'il avait juré à Nanny, — et on vient de voir s'il savait tenir un serment, — de ne jamais verser le sang d'un Anglais.

Se considérant comme vainqueurs, quoiqu'ils n'eussent pénétré dans la Résidence qu'à la faveur d'une ruse à peine tolérée même en temps de guerre, et qu'ils en eussent été expulsés à

coups de baïonnettes dans les reins, les chefs cipayes, pour célébrer leur glorieuse expédition, jugèrent à propos de donner, quelques jours après leur prétendue victoire, un grand dîner au Kayserbagh (palais impérial), dans la splendide salle dite de la *Couronne*. Zeb qui était un des ordonnateurs de ce festin et qui avait ses vues, avait disposé cette magnifique pièce absolument dans le goût de celle où avait été donné, il y avait deux ans, le repas de noces du capitaine Hercule Forster ; elle la rappelait par la richesse des tentures, le choix et l'abondance des fleurs, les parures de guirlandes aux croisées, les masses d'argenterie, les plats d'or ciselés ; somptuosités dont les Anglais allaient s'emparer quelques jours après par le droit suprême de la guerre.

Une particularité de ce dîner fut que les cipayes tinrent à se faire servir par quelques-uns des prisonniers qu'ils avaient ramenés de leur coup de main sur la Résidence et qu'ils avaient épargnés et réservés sans doute jusque-là afin de leur ménager cette publique humiliation. Quel-

ques simples sergents, quelques modestes employés civils consentirent à se soumettre à cette dure obligation, espérant par là se racheter de la mort : pauvre espoir ! Mais les officiers refusèrent, résistance qui irrita beaucoup contre eux. On les frappa, on leur cracha au visage, on les insulta de toutes les manières, en attendant de leur envoyer à vingt pas des balles coniques dans la tête.

Cependant il ne fut fait aucun mal, aucun outrage, à celui des officiers sur lequel Zeb avait obtenu droit de vie et de mort. Zeb fit amener Forster à la salle de festin au moment où les têtes chauffaient et bouillonnaient. Quand celui qui avait failli tuer Nanny fut près de lui, il dit aux chefs rangés à sa droite et à sa gauche : « Seigneurs, vous voyez devant vous un des tyrans les plus grossiers, les plus vils que nous ayons endurés jusqu'au jour de notre glorieuse délivrance. Savez-vous ce qu'il a osé avec moi, musulman, qui ai en horreur profonde le vin comme vous avez en horreur profonde la graisse de porc ? Il a osé me

forcer à boire du vin ! du vin ! Et comme je résistais, ses lâches amis m'ont renversé sur le dos, et, contenu par eux, par ces ivrognes, aussi ivrognes que lui, ivres comme lui ce jour-là, ils m'ont coulé du vin dans la bouche, leur abominable vin ! Voilà, seigneurs, comment s'est conduit cet homme.

— Qu'on le fusille ! dirent les convives du Kayserbagh.

— Non ! qu'on l'attache à la bouche d'un canon, et que ses membres dispersés aillent porter de ses nouvelles à ses amis de Calcutta et de Londres !

— Non ! qu'on le pendre ! le canon et les balles, c'est vraiment trop d'honneur pour lui. Qu'on le pendre !

— Soit ! qu'on le pendre, reprit un convive plus humain que les autres, mais que ce soit du moins après lui avoir arraché les yeux !

— Bien entendu ! murmura-t-on d'un bout de la salle à l'autre.

! — Et le cœur !

— Bien entendu encore ! On lui arrachera les yeux, le cœur, puis on le pendra.

— Seigneurs, reprit Zeb, cet homme a mérité tous les supplices que vous venez d'énunmerer, s'il n'en a pas mérité davantage ; mais permettez-moi de vous rappeler que j'ai seul le droit de disposer de lui comme je l'entends.

— Cependant...

— Je vous dis que j'ai seul ce droit-là.

— Soit ! intervinrent quelques chefs conciliants, vous avez ce droit, c'est reconnu, Nadir-Zeb.

— Reconnu par tous, affirma la généralité des convives. Disposez donc de lui. »

Et toutes les attentions furent ensuite surexcitées pour savoir, pour pressentir, pour deviner quel genre de châtiment avait en réserve Nadir-Zeb.

La curiosité haletante n'eut pas le temps de s'impatienter beaucoup.

Zeb prit tout simplement une carafe et un verre qu'il remplit d'eau.

Hercule Forster n'avait pas bougé jusque-là, quelque violents que fussent les sentiments qui grondassent dans sa poitrine de taureau.

« Buvez ceci, capitaine, lui dit Zeb.

— Quoi ceci ?

— Eh bien, ce verre d'eau que je vous tends.

— Je ne m'explique pas pourquoi vous voulez...

— Il ne s'agit pas d'expliquer, mais de boire. Buvez ce verre d'eau, capitaine. »

Ne voyant pas un bien grand sacrifice fait à sa dignité que de boire un verre d'eau, Forster prit le verre de la main gauche (le coup qu'il avait reçu l'empêchait de se servir de la droite), et il se disposa à le porter à ses lèvres. Il s'arrêta par réflexion dans son mouvement.

« Sans doute, cette eau est empoisonnée, » dit-il.

Chacun des convives pensa comme Forster, et l'on s'attendait à le voir tomber foudroyé.

« Non, capitaine, dit Zeb, cette eau-là n'est pas empoisonnée. Buvez. »

Forster but d'un trait le verre d'eau. Autour de la table on cherchait à pénétrer le sens de cette politesse assez fade faite par Zeb à un homme connu pour son goût excessif, immodéré, pour les vins et les liqueurs, surtout pour les vins très-chauds et les liqueurs très-brûlantes.

Sa libation accomplie, Forster fit mine de se retirer, mais Nadir-Zeb le retint. Sur un geste, on apporta à Zeb un verre plus grand du double que le premier. Il l'emplit de nouveau d'eau jusqu'aux bords et fit signe à Forster de boire.

Le prisonnier, déjà fortement à bout de patience, regarda Zeb d'une certaine manière. Zeb, sans s'arrêter à l'expression de ce regard, renouvela son geste.

Forster hésitait terriblement. Ce second verre d'eau, pour lui qui n'avait pas bu d'eau depuis quinze ou vingt ans, était une obligation assez dure. Mais, réfléchit-il, on peut, sans s'avilir, céder encore une fois à une pareille fantaisie du vainqueur.

Forster avala ce second verre d'eau.

Tous ces cipayes, Zémindars, Naiks, Nababs, Aminadars, Amirs, Moullabs, Pundits, généraux, capitaines, princes et autres, ne se gênèrent pas pour rire dans leur barbe de la grimace pitoyable et comique de ce brave et gros Anglais condamné à engloutir deux grands verres d'eau coup sur coup.

A ces rires moqueurs, Forster eut du mal à ne pas lâcher la bride à sa colère, à ne pas envoyer les assiettes à la tête de tous ces impertinents moricauds emmaillottés de robes de brocart, couverts d'or, ruisselants de perles. Il aimait mieux se retirer.

Mais Zeb n'aima pas mieux cela. Une seconde fois il empêcha Forster d'aller rejoindre les autres prisonniers, ses camarades, rassemblés et gardés à vue dans la cour du Kayserbagh.

« Pourquoi me retenez-vous ? demanda Forster.

— Pour que vous ayez la bonté, capitaine, de boire ce troisième verre d'eau, répondit Zeb en montrant à Forster l'énorme verre qu'apportait

un domestique. Ce monstrueux verre contenait plus d'une carafe.

— Je ne boirai plus, dit Forster avec une colère mal réprimée et dont l'écume lui frangeait les lèvres et les moustaches. Je ne boirai plus!

— Vous boirez ce verre d'eau, insista Zeb en emplissant le gigantesque verre.

— Non! dit Forster, et ses dents grincèrent comme une barre de fer sous une râpe d'acier.

— Je sais, dit Zeb avec le plus beau flegme oriental, que c'est moins bon que le vin de Champagne que vous daignâtes me faire boire à Calcutta, le jour de votre heureux mariage avec la fille de William Ramsay; mais que voulez-vous? on fait ce qu'on peut dans les temps difficiles où nous vivons : à la guerre comme à la guerre! Je n'ai que de l'eau à vous offrir. Allons, buvez donc, capitaine!

— Ou bien, si je ne bois pas?... demanda Forster, dont les mains repliées sur elles-mêmes faisaient entrer ses ongles dans la chair.

— Ou bien... » allait répondre Zeb. Il fut brus-

quement interrompu dans l'éclaircissement qu'il se disposait à donner au capitaine.

On entendit des cris douloureux dans la cour du Kayserbagh. C'étaient les prisonniers anglais qu'on fustigeait à coups de verges.

« Ou bien, répondit Zeb...; mais vous avez entendu, capitaine. »

Forster ferma les yeux, prit le verre colossal et but, en maudissant la destinée, cet horrible litre d'eau. Plutôt cela que d'être fouetté !

L'hilarité des convives fut du délire.

« Comme il aime l'eau ! disaient les uns ; c'est une fontaine.

— Mais pourquoi nous avait-on affirmé, disaient les autres, que le capitaine Forster, cet illustre *ferringhee* (chrétien), n'aimait que le vin, ne buvait que du vin ? Il adore l'eau : c'est un lac.

— Il n'y a pas de musulman, ajoutaient d'autres, qui puisse lutter d'eau fraîche avec lui. C'est un fleuve. »

Sans donner à Forster le temps de digérer la

grosse masse d'eau amassée dans sa poitrine, Nadir-Zeb dit à Forster d'un ton léger :

« Je crois, capitaine, que vous y prenez goût.

— Misérable!

— Pas d'injure, capitaine, et encore ce dernier verre, c'est le coup de l'étrier. »

Ce quatrième et dernier verre, si l'on pouvait donner ce nom au bol de cristal que Zeb reçut des mains d'un domestique qui en avait sa charge, contenait au moins six litres.

« Boire cela ! Plutôt... plutôt..., s'écria Forster, les yeux rouges de fureur, plutôt...

— Plutôt quoi? demanda Zeb en souriant de son sourire le plus ambré. Ne raisonnez pas tant, capitaine, et buvez cette coupe à ma santé.

— Assassin! lui souffla dans la face Hercule Forster, assassin!

— Buvez! je vous le conseille, reprit Zeb, et ne perdons pas nos loisirs en galanteries.

— Non! canaille de nègre, non!

— Tout de suite, capitaine.

— Ou bien?... demanda de nouveau Forster.

— Ou bien... »

Cette fois encore le dialogue de Forster et du jeune capitaine sikh, et les réflexions moqueuses des chefs hindous, furent interrompus, mais cette fois par des coups de fusil.

On écouta !

« Ne faites pas attention, seigneurs, dit Zeb, ce sont les prisonniers anglais qu'on passe par les armes. Maintenant comprenez-vous, capitaine ? »

— J'ai compris, répondit le capitaine en levant les yeux au ciel. Si je ne bois pas, je vais avoir leur sort, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine, vous aurez leur sort. »

Forster prit alors à deux mains, mais avec un effort douloureux à cause de sa blessure, l'énorme bol de cristal, et en lança toute l'eau au visage de Zeb en criant : « Vive l'Angleterre ! Qu'on me fusille ! l'Angleterre me vengera ! »

— On ne vous fusillera pas, capitaine, et vous boirez, » dit Zeb.

Six vigoureux Malabares, noirs comme celui

qu'on avait envoyé à Bombay pour arrêter Nadir-Zeb, saisirent Forster et le couchèrent sur le dos ; trois autres lui desserrèrent les dents, un autre lui mit un entonnoir dans la bouche, et puis on lui vida dans l'estomac le récipient monstrueux que Zeb venait de remplir de nouveau jusqu'aux bords.

C'était horrible, un peu moins cependant que de forcer un homme à boire du vin quand sa conscience le lui défend. Ici il n'y avait que le corps qui souffrait. Par exemple, il souffrait beaucoup.

Quand les Malabares abandonnèrent Forster, il était ballonné comme une outre, et les yeux lui sortaient de la tête comme à un homard jeté vivant dans l'eau bouillante. Était-il mort, était-il vivant, qui le dira ?

Quoi qu'il en fût, Zeb avait été fidèle à son serment : il n'avait pas répandu le sang de l'Anglais Forster, puisqu'il l'avait étouffé.

Il ne s'était pas écoulé dix minutes depuis l'instant de ce supplice par l'eau infligé au ca-

pitaine, qu'un *subadar* (capitaine indigène) entra tout effaré dans la salle du Kayserbagh en criant : « Aux armes ! aux armes ! Campbell arrive, il mitraille déjà La Martinière et touche à la Résidence ! »

Tous les convives, généraux et capitaines, coururent en tumulte se mettre à la tête de leurs régiments.

Cette fois, la nouvelle n'était pas fausse, Dieu merci ! Elle n'était que trop vraie pour les révoltés. La plus hardie épée de l'Angleterre, le Messie de l'Angleterre, celui qui lui a sauvé les Indes, c'est-à-dire la vie, sir Colin Campbell, marchait, mèche allumée, vers la Résidence, qu'il délivra.

La nuit de ce mémorable événement, un cheval emportait dans un galop électrique un homme pâle et une jeune femme ; la jeune femme avait les deux bras passés autour du cou du pâle cavalier.

Le cheval allait se dirigeant de désert en désert vers les monts Himalaya : les Himalaya d'où la

délivrance des Indes descendra un jour, comme la délivrance de l'homme est descendue du Golgotha.

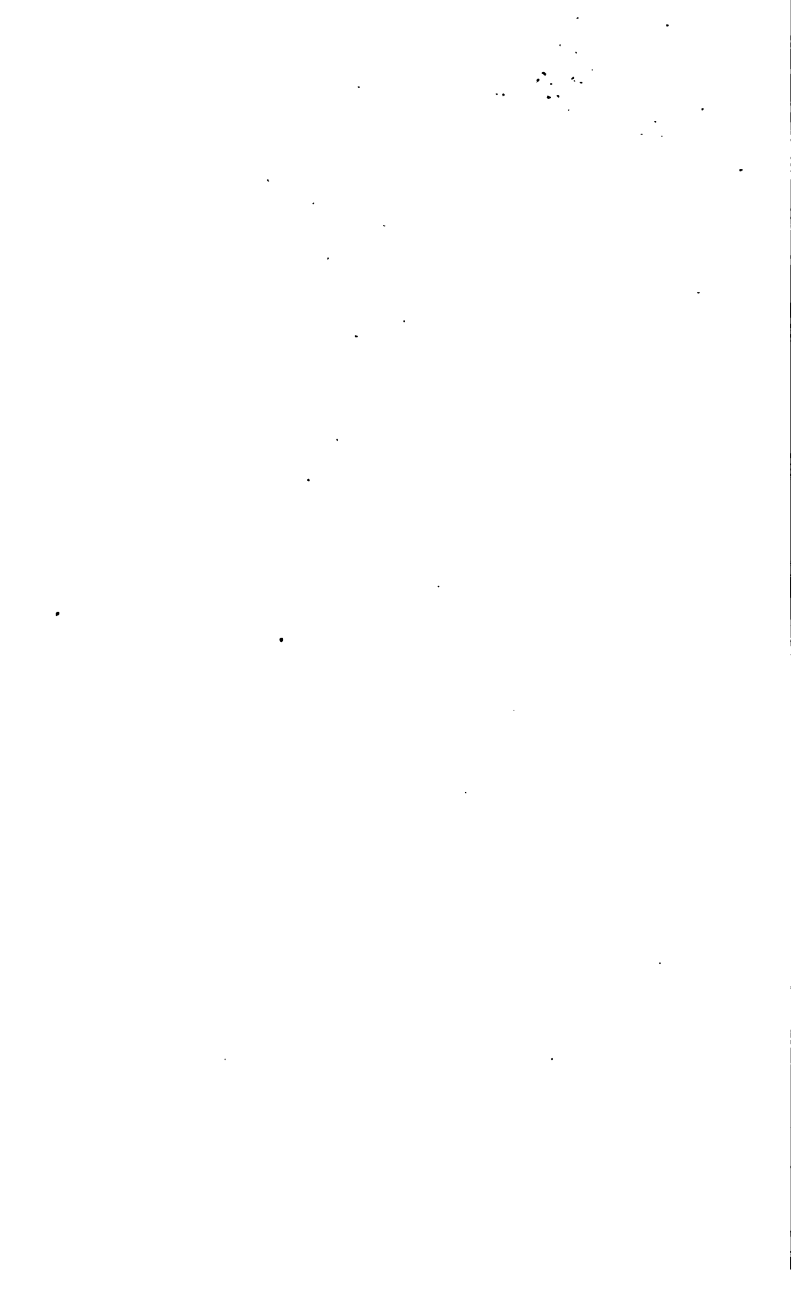
Le cavalier pâle était Nadir-Zeb ; la jeune femme, Nanny Ramsay. Nous les retrouverons peut-être encore tous les deux, si les événements ne trompent pas nos prévisions.

Un jour de l'hiver qui suivit la prise glorieuse de Lucknow, une dame fort belle, très-jeune encore, regardait avec un long attendrissement, au Zoological Garden de Londres, une superbe panthère qui, de son côté, regardait avec une tristesse touchante cette jeune et belle dame.

On lisait à la grille dressée devant la pauvre bête, malade de mélancolie :

PANTHÈRE DONNÉE PAR MISS LORA WILMOT.

FIN



G. Oberlé

12.11.81

